// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

THE JESUS AND MARY CHAIN

40 ANS DE CHAOS

WAYNE KRAMER

LIAM GALLAGHER & JOHN SQUIRE
MGMT
GWENDOLINE
KIM GORDON
TY SEGALL
THE SHANGRI-LAS

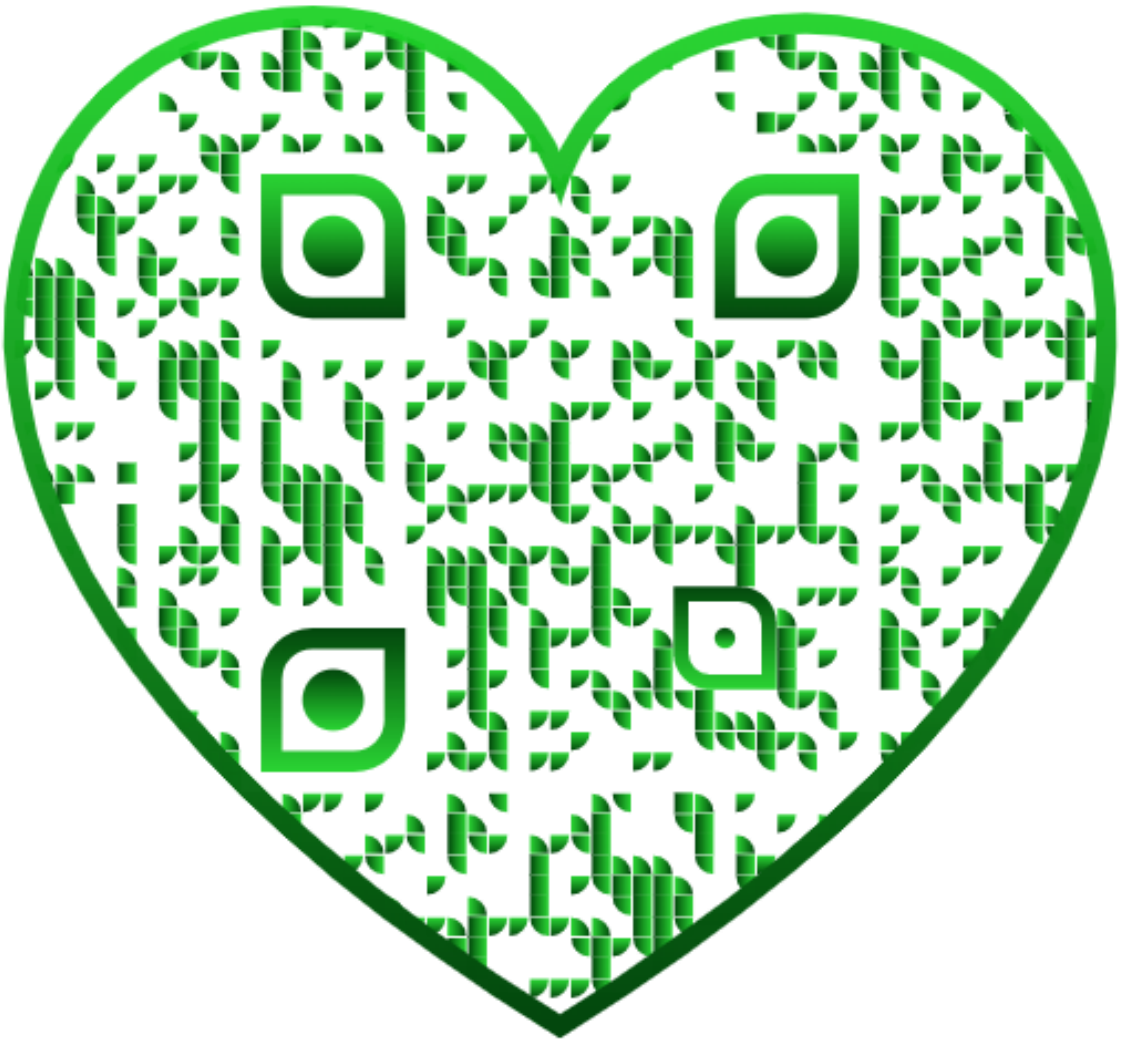
ANNA CALVI
NICK WHEELDON
BOB MARLEY
THE BEATLES

MES DISQUES A MOI **LOUSTAL**

MARS 2024
N°679 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 679 - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



ÉCOUTEZ L'ÉMISSION EN PODCAST SUR

DEEZER amazonmusic

ET SUR L'APPLICATION ROCK&FOLK RADIO

Edito

Trafic d'influenceurs

Bon… L'année 2024 débute comme la précédente s'est achevée, avec d'autres morts, d'autres héros disparus. A chaque bouclage, on tend le dos, on tressaille à la moindre alerte, au moindre bip, au moindre SMS… Ce mois-ci, Damo Suzuki au moment précis où le journal partait à l'imprimerie… Nous y reviendrons. Peut-on parler de Malédiction du Bouclage pour autant ? Certes non.
Mais quand même… De coïncidence. De malchance, oui. Comme l'histoire de notre musique en est pavée.
Damo Suzuki, donc. Et Wayne Kramer. Des musiciens qui, à leur façon, ont fait entrer le rock dans une autre dimension, une autre ère au seuil des années soixante-dix. En faisant bouger les lignes. Changer les mentalités. Des innovateurs, des influenceurs dirait-on maladroitement aujourd'hui.
En parlant d'influence, voici en couverture deux frangins qui, dans les années quatre-vingt, ont réinventé une façon de penser le rock — en même temps que de poursuivre la grande tradition des conflits et des disputes fraternelles — et ont entraîné dans leur sillage des centaines d'artistes, créant un nouveau vocabulaire qui n'a pas encore fini d'être exploré. William et Jim Reid sont toujours là, avec un nouveau disque. Et après quarante ans d'activisme, ils poursuivent leur quête sonique avec une puissance intacte.
The Jesus And Mary Chain n'avaient jamais eu les honneurs d'une couverture de Rock&Folk.
JAMC, qui depuis leurs débuts évoquent les Shangri-Las parmi leurs grandes inspirations. L'influence des girl-bands habite leur premier album et chef-d'œuvre "Psychocandy", à commencer par "Just Like Honey" qui cite l'ouverture de batterie de "Be My Baby" des Ronettes. Kim Gordon, rencontrée ce mois-ci, avouait dans son autobiographie "Girl In A Band", s'inspirer du chant des Shangri-Las. En 1995, sur l'album "Washing Machine" de Sonic Youth, et avec Kim Deal en featuring, elle chantait "Little Trouble Girl" qui puisait son inspiration directement chez le groupe des sœurs Weiss.
L'immense Mary Weiss des Shangri-Las nous a quittés elle aussi en ce début d'année. Elle laisse une œuvre courte mais traumatisante pour des générations de gens en cuir.
Des Shangri-Las à Jesus And Mary Chain, donc. Qui ont eux-mêmes influencé The Stone Roses et Oasis. Il est question dans ce numéro d'héritage, de réinventer le rock pour les générations à venir.
John Squire et Liam Gallagher sortent une collaboration ancrée dans la tradition britannique. Ty Segall s'enferme dans son studio pour livrer un double album. MGMT continue de mélanger les genres. Idles tente de faire entrer son post-punk dans une autre dimension…
Nous fêtons cette année le soixante-dixième anniversaire de cette chose nommée rock'n'roll, et le truc n'a pas fini de se réinventer. En France, sur le terrain, des activistes font vivre cette musique. Ils s'appellent Nick Wheeldon, Gwendoline. Rock&Folk est allé à leur rencontre.

Bref, si rien ne se crée, rien ne se perd et tout se transforme. Continuons de danser sur nos deux jambes en regardant l'avenir mais en gardant à l'esprit que : *"On ne sait jamais ce que le passé nous réserve"*.

VINCENT TANNIERES & ERIC DELSART

COLLECTION rock&folk

COLLECTION rock&folk #27

LED ZEPPELIN

INTERVIEWS CLASSIQUES

NOUVELLES CHRONIQUES DE CHAQUE ALBUM

JIMMY PAGE: SCIENCES OCCULTES ET GUITARES ÉLECTRIQUES

ROBERT PLANT: LES ANNÉES SOLO

L'HISTOIRE COMPLÈTE

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

Hors-Série Collection Rock&Folk
N°27 Led Zeppelin - 14€
BEL : 15,40 € - SUISSE : 23,80 CHF
LUX : 15,40 € - PORT CONT : 16,10 €
CAN : 21,99 $CAN - ITA : 16,10 €

L 11476 - 27 H - F: 14,00 € - RD

Editions Larivière

EN KIOSQUE

et sur BOUTIQUELARIVIERE.FR

Sommaire 679

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Nicolas Ungemuth **LOUSTAL** 10

In Memoriam

Thomas E. Florin **WAYNE KRAMER** 14

Tête d'affiche

Géant Vert **FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES** 18

Vianney G. **ANNA CALVI** 20

Alexandre Breton **NICK WHEELDON** 22

Jérôme Soligny **LES BEATLES A L'OLYMPIA** 24

Olivier Cachin **BOB MARLEY : "ON LOVE"** 26

En vedette

Eric Delsart **LIAM GALLAGHER & JOHN SQUIRE** 28

Isabelle Chelley **KIM GORDON** 32

Jérôme Reijasse **GWENDOLINE** 36

Romain Burrel **MGMT** 40

Alexandre Breton **TY SEGALL** 44

Story

Basile Farkas **THE SHANGRI-LAS** 48

En couverture

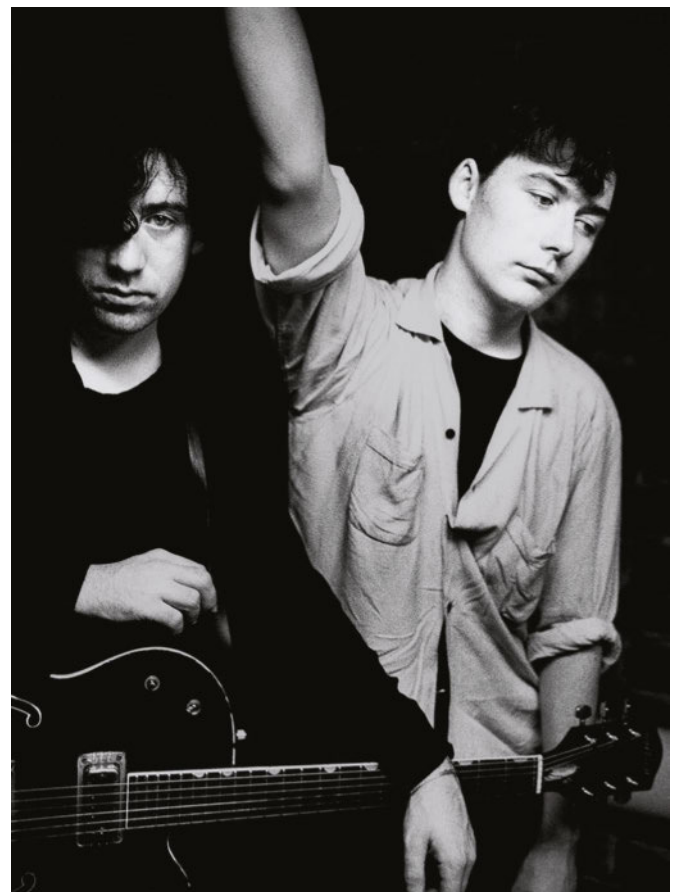
Jérôme Reijasse & Eric Delsart **THE JESUS AND MARY CHAIN** 52

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : GIE KNAEPS/ GETTY IMAGES

Photo Leni Sinclair/ Michael Ochs Archive/ Getty Images

14 Wayne Kramer



52 The Jesus and Mary Chain

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 070 REHAB' 074 VINYLES 076 DISCOGRAPHISME 078 HIGHWAY 666 REVISITED 080 QUALITE FRANCE 081 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 LIVE 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2024. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Inflation

Concernant mes achats de vinyles durant les années 1979 et 1980, j'ai retrouvé quelques étiquettes de prix. A l'aide d'un convertisseur francs-euros qui tient compte de l'érosion monétaire due à l'inflation, voilà quelques prix actualisés : The Doors, "Morrison Hotel", 49 francs (1979) équivalant à 27,20 euros (2023) – Serge Gainsbourg, "L'homme A Tête De Chou", 39 francs (1979) équivalant à 21,65 euros (2023) – Police, "Reggatta De Blanc", 41 francs (1979) équivalant à 22,76 euros (2023) – Talking Heads "Fear Of Music", 49 francs (1980) équivalant à 23,96 euros (2023) – The Clash "London Calling" (double LP), 68 francs (1980) soit 34,24 euros (2023).

STIANCHRIS DE SÉLESTAT

Inventeurs

Ce quatuor nous a ouvert les portes de son royaume et nous avons découvert le bubble-gum avec "She Love You", l'accord *drrraaeengg* avec "A Hard Day's Night", les œufs brouillés avec "Yesterday", le rock garage avec "I'm Down", le larsen avec "I Feel Fine", le rock psyché-délique avec "Tomorrow Never Knows", les instruments à cordes avec "Eleanor Rigby", l'album-concept avec "Sgt. Pepper's", le heavy metal avec "Helter Skelter", l'avant-garde avec "Revolution 9", sans oublier les films de Richard Lester... N'ayant pas la légitimité d'uncritique musical, je me garderai bien d'ajouter qu'ils ont inventé les chansons pour batteurs, la moustache, les voyages en car, les prénoms féminins, la couleur des sous-marins, les sergents, le poivre, avoir 64 ans, les concerts sur le toit, le sitar, les passages pour piétons et, bien sûr, les films de Richard Lester...

MÉFISTO

PS : Ne m'envoyez pas le dernier Rolling Stones, on se fâcherait... !

"C'est bien gentil la guitare, John, mais ce n'est pas avec ça que tu vas gagner ta vie"

Guitares

Dans "Patti Smith, La Poésie Du Punk", il y a cette séquence hallucinante où ladite poétesse déclame — instrument en main — ceci : "*C'est notre arme de guerre et, pour ma génération, c'est notre moyen de lutte. C'est la seule arme qu'on ne doit pas détruire. On veut se débarrasser des mitraillettes, des bombes, de toutes ces merdes, pour ne combattre qu'avec des sons*". Un récit mêlant amateurisme, désir de reconnaissance et projet de vie : celui de l'apprenti (ou de l'apprentie) guitariste... "*La guitare, électrique dans mon cas, est devenue un instrument de contrôle, d'agressivité et de violence latente*" (Pete Townshend). Brrr... "*A 13 ans, on a demandé chacun une guitare pour Noël. On a posé pour une photo de famille et on les a rangées au grenier pendant plusieurs années. Il n'y avait personne pour nous apprendre : le frère de Sice avait même cassé toutes nos cordes en faisant semblant de savoir accorder les guitares*" (Martin Carr, Boo Radleys). "*J'ai vite compris que la guitare était un symbole magnifique. Le symbole de la rébellion, de la liberté, des gens qui vivent en marge. Me balader avec une guitare m'a donné tout ce que je cherchais : de la reconnaissance, de la liberté, des rêves*" (Noel Gallagher). "*Au cours de l'été 1956, je m'étais fabriqué ma propre version de l'instrument et, dès que j'ai pu produire le premier accord, je me suis concentré là-dessus à cent pour cent*" (Roger Daltrey). "*J'ai acheté un songbook de Bob Dylan et appris quelques accords faciles. Au début, ça ne sonnait pas trop mal, mais plus je jouais, plus ça se gâtait. Je n'avais pas réfléchi qu'une guitare, ça s'accorde*" (Patti Smith). "*J'écris des chansons à la guitare acoustique depuis vingt ans mais ma capacité à jouer n'a pas vraiment progressé depuis le jour où j'ai commencé*" (Alison Mosshart). "*On aurait pu utiliser des capodastres aussi, mais on ne savait pas que ça existait, ni à quoi ça servait*" (Bobby Gillespie). "[Le professeur] *m'a écrit une grille d'accords, m'a montré sur sa guitare les bonnes positions des doigts, et a accordé la seule corde que j'avais. Il m'a dit aussi que je devrais rapidement me procurer les cinq cordes manquantes. C'est ainsi que la guitare est entrée dans ma vie et tout ça grâce à ce bout de bois fatigué que ma grand-mère avait exhumé de son placard*" (Slash). "*D'abord, il faut maîtriser cette saloperie d'instrument. Il faut dormir avec. Si t'as pas une nana sous la main, tu couches avec ta guitare. Ça tombe bien, elle a la forme qu'il faut*" (Keith Richards). "La guitare. [Au lieu d'apprendre à en jouer]. *Je m'en servais pour me trémousser devant le miroir*" (Marc Bolan). "*J'avais les cuisses moites en regardant le vilain Jimmy Page réinventer le jeu de guitare*" (Pamela Des Barres). "*Jouer de la guitare implique de rencontrer des personnes différentes et de se faire de nouveaux amis, de se coucher tard, de savoir frimer et d'être capable d'exprimer ce que vous êtes, souvent à très haut volume*" (Johnny Marr). "*J'ai tapé sur la tête d'un type avec ma guitare. Quand je l'ai revu quelques semaines plus tard, il m'a dit que c'était mieux qu'un autographe*" (Steve Diggle). "*On a raconté des histoires à propos de ménagères qui avaient passé toute une nuit à nettoyer le parquet avec une brosse à dents, complètement obsédées par le moindre détail. C'est à peu près dans le même état d'esprit que j'ai approché l'apprentissage de la guitare*" (Steve Jones). "*On parlait de guitare tout le temps. On avait ce truc qu'on appelait 'dépression de guitare'. C'était la déprime d'avoir à apprendre son instrument. Le son qu'on a obtenu était assez aigu, une peu comme le bruit d'une scie circulaire croisé avec celui d'une guêpe. Il n'y avait aucune trace des douze mesures dans tout ce qu'on faisait*" (Viv Albertine). "*J'ai tanné mon père pour avoir une guitare. Chaque riff d'AC/DC était implanté dans mon cerveau*". Stu Mackenzie (King Gizzard And The Lizard Wizard). "*Quand j'ai eu ma première guitare électrique, elle ne sonnait pas bien. Je me dis :* 'Ça sonne pas du tout comme "Revolution" des Beatles !'. *Quoi ? Il me faut une pédale de distorsion* ? 'S'il te plaît maman, je peux avoir 25 dollars ? Il me faut une pédale de distorsion' " (Dave Grohl). Dans "Sex & Music" (épisode 1, "De La Pilule Au Sida"), le professeur Gordon Gallup, psychologue évolutionniste de l'université d'Albany, New York, conçoit que : "[l']*on peut tout à fait considérer la musique comme faisant partie d'une nouvelle forme de parade amoureuse. Il y a le chant, bien sûr, mais il y a aussi la musique et la danse. Le tout forme un rituel de séduction qui fonctionne vraiment très bien. Dans une étude récente, on a mis en évidence que lorsqu'un homme aborde une femme dans le but de la séduire, il a plus de chance d'arriver à ses fins avec un étui de guitare à la main que s'il se présente à elle avec un attaché-case*". "*Si j'ai décidé de jouer de la guitare, c'est bien sûr en partie pour la musique, mais je crois que les gonzesses représentent soixante pour cent de ma décision. J'ai découvert à quel point la guitare était un aimant à chattes vers la fin de l'année scolaire*" (Lemmy Kilmister). "*Bonne idée, avec une guitare, tu auras toujours un ami auprès de toi*" (le père de Ronnie Lane à sa progéniture). "*C'est bien gentil la guitare, John, mais ce n'est pas avec ça que tu vas gagner ta vie*" (de Tante Mimi à John Lennon).

RUDY RIODDES

Action directe

Masto (photographe, ex-Bérurier Noir) : "*On cherche le plaisir et l'extase à chaque instant, voilà c'est tout. Tout le temps. N'importe quoi, n'importe quel moment de la vie, n'importe quelle action. Manger, vomir. On ne vomissait jamais comme ça. Vomir. Si on vomissait, fallait qu'on fasse un dessin avec le vomi. Et c'est tout. Ça allait pas plus loin que l'instant.*" Loran (Les Ramoneurs De Menhirs, Ex-Bérurier Noir) : "*Le punk n'est pas un musicien et c'est ça qui est intéressant.* [Parce que] *les musiciens, parfois, c'est un peu chiant. Ils sont obligés de démontrer que ce sont des musiciens, donc ils sont dans le 'démonstratif'. Moi, aucune démonstration, un accord. Et c'est très rare je pense, les guitaristes qui ont plus de quarante ans de scène et qui restent sur trois, trois (!) accords, c'est très rare.* [Parce que] *y'a un moment où ton ego te dit qu'il va falloir que tu montres aux gens que tu sais jouer quand même ! Même par rapport à toi-même. Sauf que moi, j'suis pas dans ce délire-là.*" Citations magnifiques tirées de "Punk Is Not Vraiment Dead ?!", visionné sur France 4. Et soit, ça au moins, c'est de l'action directe.

BÉTTINA

Immatériels

Le plus intéressant je crois à propos de "Now And Then" n'est pas de savoir si c'est le titre le plus anecdotique jamais publié par l'entité Beatles, tous stades de son incarnation confondus. Non, le plus important c'est que ce morceau entérine l'aura magique (et l'esprit malin) du groupe. Le studio, dans cette perspective, apparaissant comme un prolongement, ou une extension de cette magie. Surtout depuis que les "Quatre" (retirés des concerts dès 1966) eurent consenti dès lors à n'être plus que de purs "esprits" (ça s'était poursuivi quand John-Paul-George-Ringo étaient apparus, mais séparément les uns des autres, sur un album solo éponyme de Ringo en 1973, car qu'était-ce donc alors que cela ? Sinon une tentative, déjà, de capturer, convoquer l'esprit des Beatles par la ruse ? Une authentique séance de spiritisme !). Ce que l'IA — euh pardon, lapsus — a perpétué, par le fait, avec majesté en 2023. Oui, parce que les Beatles, délivrés par ce traitement du fardeau de leur propre présence (et même de toute coprésence), apparaissaient ainsi "délimités" pour de bon, comme on les avait toujours perçus (de ce point de vue, c'était donc le pur esprit qui triomphait). Des Beatles immatériels ? Certes. Mais toujours aussi influents (sauf à penser que, trois mois seulement après sa sortie, le morceau soit, comme d'aucuns l'avaient prédit, déjà oublié. Auquel cas, aurait-il été préférable en effet que le projet puisse rester en veille, suscitant de cette façon toujours plus de fantasmes romanesques, précisément entretenus par l'absence de finition).

SYD DIDEROU

Berceuse

Etre rock en 2024, c'est bercer ma fille d'un an en lui chantant "Pale Blue Eyes" du Velvet. On verra plus tard pour la compréhension des paroles...

JR

Belgo-italien

Hey, j'ai oublié de vous dire, la meilleure chanson de 2023 : Ada Oda, "Un Amore Debole". Inspiration premier Strokes. Un groupe belge avec chanteuse qui chante en italien ! Ça vaut l'écoute !

CORENTIN

Binocles

"*Il enlève son casque, il a une casquette, il a des lunettes fumées : alors il m'a expliqué que ce n'était pas pour, euh, voilà, pour se donner un genre rock'n'roll, car ce sont ses lunettes de vue en réalité*"... commentait Michka Assayas il y a quelques mois lors d'une session live de Gaz Coombes, ex-Supergrass, dans les locaux de France Inter... Une tendance émergeait ; on s'en rendrait compte quand on prendrait l'habitude de voir ensuite Damon Albarn le visage barré d'une énorme monture de binocles. Et puis quand Noel Gallagher déplorerait à son tour dans le "NME" : "*Sorry to break your heart girls, but I do wear glasses*"... Et si, recrudescence de Britpop, on aurait pu se croire presque revenu en 1995/ 96 quand Noel et Blur sortaient coup sur coup leurs albums en 2023, suivis de près par Liam (live à Knebworth)... C'était sans compter évidemment sur ces ophtalmos soudain entrés dans l'environnement immédiat de chacun des protagonistes... auditeurs et musiciens ! Binoclard anglais sans doute le plus emblématique de cette génération, Jarvis Cocker reformerait également Pulp au cours de l'été... Et Liam, alors ? De son côté, on sait que le cadet soigne depuis toujours son apparence de rock star avec des lunettes noires ou cerclées à la Lennon et qu'il continue de défendre farouchement son statut d'invincible. Mais quid des verres fumés portés tout le long à Knebworth par le Kid, 51 ans depuis le 21 septembre ? Vraiment utiles ou juste esthétiques ? Une question que l'on ne posera pas à Damon Albarn. Car, loin de se sentir invincible ou imperméable aux ravages du temps quant à lui, voici ce que le leader de Blur déclarait à R&F : "*C'est quelque chose que tu finis par devoir accepter au fur et à mesure. Ce sens de ta propre détérioration, même si elle peut être subtile. Notre occupation de la Terre est momentanée*". Sage ! Et bon, si ce n'est pas encore des dinosaures de l'envergure de Jagger/ Richards/ Wood ou de Paul McCartney qui s'expriment là, la présence de *bluroasis* dans l'arène permet quelque part de savoir où l'on se situe nous-mêmes sur l'échelle de cette érosion subtile exercée par le temps.

DOO-DAH BAND

Homélie

En décembre dernier, j'ai regardé la retransmission en direct sur la BBC des obsèques de Shane MacGowan que j'ai trouvées formidables : la musique, la danse, la fête, mais aussi les discours émouvants de sa sœur et de sa femme, la présentation des objets qui l'ont accompagné durant toute sa vie (grand moment quand le père Pat Gilbert a présenté à l'assistance son exemplaire du "Finnegans Wake" de Joyce), etc. Mais le discours qui m'a le plus étonné, c'est précisément l'homélie du prêtre Pat Gilbert. Ce dernier, loin des bondieuseries traditionnelles auxquelles je m'attendais (je m'étais d'ailleurs déjà préparé à zapper), a au contraire fait montre d'une solide culture rock et, surtout, d'un amour sincère et profondément humain de la musique qui nous réunit. Aussi, pour ceux qui sont passés à côté et/ ou qui ne comprennent pas ou peu la langue de Shakespeare, je me suis permis de traduire les meilleurs passages de son intervention. "*Shane participa à l'interprétation par Nick Cave du classique de Dylan 'Death Is Not The End' :* 'Car l'arbre de vie grandit/ Là où l'âme ne meurt jamais/ Et où l'intense lumière du salut brille/ Là-haut en de vides et sombres cieux/ Ce n'est pas la fin, pas la fin/ Souvenez-vous simplement que la mort n'est pas la fin/ Elle n'est pas la fin, pas la fin/ Souvenez-vous simplement que la mort n'est pas la fin'. *J'ai grandi en écoutant la musique de Thin Lizzy, des Horslips, des Rats, des Undertones et des Pogues. Nous étions alors adolescents et la musique et les paroles nous éveillaient à ce qui se passait autour de nous. Il y avait aussi la fierté d'être irlandais : de notre point de vue, tout ce qu'ils pouvaient dire, chanter et partager nous paraissait légitime et sensé. En fait, Shane et les Pogues ont rendu cool et universel le fait de jouer du flûtiau, du banjo ou de l'accordéon. Alors que nous n'étions que des adolescents incapables de mettre des mots sur notre malaise, notre mécontentement ou l'inconfort avec lequel nous appréhendions les événements autour de nous, nous avons trouvé dans la musique et les paroles de l'époque un exutoire, un sillon, un débouché. Comme l'écrivait Dickens :* 'C'était la meilleure et la pire des époques'. *La musique et les textes étaient incroyables et Shane était notre maître à tous. Ce que Brendan Behan a fait avec la prose, Shane MacGowan l'a réussi avec la poésie. Son mode d'expression à la fois brut, vivant, énergique, direct et rempli d'âme nous a donné de l'espoir, du cœur et du rêve. (...) Il a connecté la culture, la sociologie, la spiritualité, le physique et la métaphysique en une traduction cohérente des événements qui survenaient autour de nous. (...) Je sais que Shane vous manquera à tous terriblement. Une voix, une présence autour de vous et avec vous s'est tue soudainement — et surmonter une telle perte est toujours difficile. (...) Dans l'une des chansons les plus aimées de Shane, "The Sick Bed Of Cúchulainn", il interrompt ses propres funérailles en lançant d'une voix rageuse :* 'Et ils t'amèneront à Cloughprior/ Et ils t'enterreront dans le sol/ Et tu ressortiras la tête et tu t'écrieras/ On va se reprendre une tournée !' *Comme poète, parolier, chanteur, pionnier, Shane reflétait la vie telle qu'elle est vécue à notre époque, en pointant du doigt les normes acceptées qui, fréquemment, paraissent inacceptables. Mais, afin de parler, d'être entendu et de saisir ces tranches de vie révolutionnaires, il faut commencer par écouter. Et Shane écoutait. (...) Notre poète, parolier, chanteur et pionnier a offert à plusieurs générations le bénéfice de cette écoute des troubles de l'existence. Shane parlait et chantait ce qu'il avait écouté depuis les profondeurs de son propre voyage et, ce faisant — comme les poètes, paroliers et pionniers le font si bien —, il a parlé des réalités de la vie à tous ceux qu'il comptait parmi ses fans. Des mots qui rendent vivant. (...)* 'Car l'arbre de vie grandit/ Là où l'âme ne meurt jamais/ Et où l'intense lumière du salut brille/ Là-haut en de vides et sombres cieux/ Ce n'est pas la fin, pas la fin/ Souvenez-vous simplement que la mort n'est pas la fin.' *Shane, ta vie a fait grandir tant d'entre nous et ton intense lumière a offert le salut à nos cieux trop souvent vides et sombres. (...)* 'Ce n'est pas la fin, pas la fin/ Souvenez-vous simplement que la mort n'est pas la fin.' *Repose en paix, Shane.*'

A bon entendeur...

STEPHEN DEDALUS

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart, 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com Chaque publié reçoit un CD

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ASTONVILLA
Les Franciliens annoncent le successeur de “Joy Machine”, leur précédent opus paru il y a dix ans. “Superspective” arrivera le 1er mars, avant leur prestation à l’Elysée Montmartre à Paris le 30 mars.

AVIONS
Acteurs de la new wave à la française dans les années quatre-vingt, les Avions, ancienne et nouvelle formation, feront revivre leur répertoire le 22 mars au Petit Bain, à Paris.

ALAIN BASHUNG
Pour commémorer les quinze ans de la disparition du chanteur, Universal publiera “L’Album De Sa Vie”, une compilation, renfermant une quarantaine de morceaux emblématiques et un inédit de 1981 “On N’A Pas L’Air”. En 3 CD ou 2 LP en vente le 8 mars. Le nouveau morceau, lui, sera disponible seul dès le 1er mars.

BLACK BOMB A
Le combo thrash revient avec un huitième opus. “Unbuild The Word” est attendu le 29 mars.

BLACK KEYS
Précédé du simple “Beautiful People (Stay High)”, le duo d’Akron est de retour avec “Ohio Players”. Quatorze nouveaux titres qui seront à découvrir le 5 avril prochain, avec en guest Noel Gallagher, Beck…

Black Keys
Photo Jim Herrington-DR

BLUES AUTOUR DU ZINC
La vingt-neuvième édition du festival aura lieu du 15 au 24 mars à Beauvais. Au programme : Howlin’ Jaws, FFF, Keziah Jones, Jalen Ngonda, Electric Lady Land, Lovesick Trio, Gunwood…

CAN
C’est au tour du “Live In Paris 1973” du groupe de rock expérimental germanique, capté à l’Olympia le 12 mai 1973, de voir le jour en vinyle, CD ou digital. Sortie le 23 février.

POPA CHUBBY
L’imposant Theodore Joseph Horowitz à la ville, interprétera son dernier-né en mars, le 12 au Splendid (Lille), 13 à l’Autre Canal (Nancy), 14 à l’Écrin (Talant), 15 à l’Artefact La Laiterie (Strasbourg), 17 à l’Olympia (Paris), 19 au Théâtre Galli (Sanary-sur-Mer) et le 22 à La Coopérative de Mai (Clermont-Ferrand).

GARY CLARK JR
Stevie Wonder et George Clinton ont prêté main-forte à l’auteur-compositeur et interprète texan pour son quatrième disque. “JPEG Raw”, patchwork de blues, hip-hop, jazz et rock…, sera dans les bacs le 22 mars prochain.

Photo DR

BLACK CROWES
Avant son show sur la scène parisienne de l’Olympia le 24 mai, la fratrie Robinson revient avec un nouvel album quinze ans après “Before The Frost… Until The Freeze”. “Happiness Bastard” est espéré le 15 mars.

COCOROSIE
Bianca et Sierra Casady célébreront leur vingtième année de carrière sur scène en acoustique dans diverses villes européennes, dont Paris. Elles seront à l’Alhambra le 8 mars, qui affiche déjà complet.

ALICE COOPER
Double actualité annoncée pour l’Américain, avec le 8 mars un nouvel album “Theatre Of Death – Live At Hammersmith 2009”. En parallèle, son sixième disque, “Billion Dollar Babies”, bénéficiera d’une réédition Deluxe pour son jubilé. En 2 CD ou 3 LP, “Billion Dollar Babies : Trillion Dollar Deluxe Edition” contiendra l’original remasterisé, des bonus, un live de 1973 enregistré au Texas...

SHERYL CROW
“Evolution”, onzième livraison de l’ex de Lance Armstrong, verra le jour le 29 mars prochain. Neuf titres produits par Mike Elizondo (Dr Dre, Maroon 5).

BRUCE DICKINSON
Le chanteur d’Iron Maiden poursuit sa carrière solo avec un septième opus. “The Mandrake Project” sera à entendre dès le 1er mars.

PETER DOHERTY
“Un Garçon Charmant”, confessions du lad sur son parcours chaotique, parsemées d’anecdotes de son enfance à la gloire. Editions Le Cherche Midi, 480 pages, déjà en librairie.

EN ATTENDANT ANA
Les Franciliens insuffleront leur indie pop au Trabendo à Paris le 23 mars prochain.

FESTIVAL BORDEAUX ROCK
The Undertones, Soft Play (ex-Slaves), Aline, Kas Product, Maruja, Rouge Gorge fêteront les vingt ans du festival bordelais du 14 au 17 mars dans divers lieux.

FESTIVAL ON N’A PLUS 20 ANS
Du 29 au 31 mars, à l’Espace René Cassin de Fontenay-le-Comte (85), le festival punk metal vendéen accueillera sur scène Tagada Jones pour célébrer leurs trente ans, ainsi que Les Sheriff, Opium Du Peuple, Black Bomb A, Not Scientists, Sidilarsen…

Photo Jamie Macmillian-DR
Yard Act

JOHNNY HALLYDAY
"En Flagrant Délit", album de l'Idole des Jeunes paru en 1971, va être réédité le 23 février. En coffret limité et numéroté, vinyle super Collector à 2 000 exemplaires, super Deluxe édition à 5000 incluant l'album original et mix 2024, ainsi que deux inédits, "Waterloo" et "Reste", et deux live. Le même jour, "Live Palais Des Sports 71" et "Live Palavas-Les-Flots" d'août 1971 sortiront également séparément en vinyle.

INTERNATIONAL
La salle de concert située rue Moret, dans le 11ème à Paris, se voit contrainte de fermer ses portes jusqu'à nouvel ordre à cause d'un défaut de construction des locaux qui l'abritent.

MARK KNOPFLER
Christie's a réalisé un exploit avec la vente aux enchères, à Londres, de guitares et amplis (122 lots proposés) appartenant au leader de Dire Straits pour un montant total de 10 342 987 €. La Gibson Les Paul Standard originale de 1959 s'est envolée à 811 163,43 euros ! Un quart des bénéfices sera reversé à des œuvres caritatives britanniques.

NICO
Le label Domino proposera la réédition de deux des solos de l'icône Christa Päffgen. Son deuxième, "The Marble Index" (1968), et son troisième, "Desertshore" (1970), coproduits par John Cale. Ils seront à (re)entendre à partir du 29 mars en CD et vinyle, remasterisés à partir des originaux et incluant des photos inédites.

ORANGE BLOSSOM
La veille de la sortie de son nouvel effort "Spells From The Drunken Sirens", prévu le 15 mars, les Nantais investiront le Bataclan.

PLEASURES
Le band marseillais sillonnera nos contrées jusqu'en mai. Ils seront à Bourg-en-Bresse (La Tannerie) le 29 février, à Saint-Etienne (Entre Pots) le 1er mars, et à Reillanne (Café du Cours) le 22…

ROCK THE PISTE
Le festival franco-suisse d'altitude se tiendra dans le domaine des Portes du Soleil du 17 au 23 mars. Louis Bertignac, Joey Starr, The Avener, The Inspector Cluzo et Talisco assureront le show.

ROCKUMENTARY
Ce site répertorie des centaines de documentaires musicaux, toutes périodes et tous genres confondus (rock, punk, metal, pop), et fournit les synopsis et les liens où les visionner sur https://rockumentary.fr

ROUTE DU ROCK
La Collection Hiver 18 accueillera du 28 février au 2 mars, entre Saint-Malo et Rennes, Slift, Gaz Coombes, Hooveriii, Decius, Lysistrata, Bruit Noir, BDRMM, Walter Astral, Lambrini Girls, The Big Idea, Baby's Berserk et Eat-Girls.

JEROME SOLIGNY
Dans "Under The Influence?", notre expert ès-Bowie décortique les influences musicales majeures qui ont façonné le répertoire de la star. Disponible depuis le 15 février chez GM Éditions.

STREETS OF LONDON
L'ouvrage "Streets Of London – L'Histoire Du Rock Dans Les Rue De Londres" (la première édition de 2014 est épuisée) d'Olivier Bousquet et Arnaud Devillard dissèque quartier par quartier les lieux mythiques qui ont inscrit l'histoire de la musique du rock à la new wave en passant par le punk, des Beatles, David Bowie, Rolling Stones à travers des anecdotes… Déjà en librairie.

TALKING HEADS
Billboard a révélé que le quatuor mené par David Byrne aurait refusé l'offre de Live Nation de se réunir pour la somme de… 80 millions de dollars, ainsi que celle du festival Coachella de 10 millions de dollars. Leur dernière prestation remonte à 2002, lors de leur intronisation au Rock And Roll Hall Of Fame.

BRIAN WILSON
Le génie des Beach Boys reste inconsolable depuis la mort de Melinda, sa femme depuis 28 ans, survenue dans la nuit du 30 au 31 janvier dernier.

YARD ACT
"Where's My Utopia ?", le deuxième opus du quartette de Leeds sera à entendre le 1er mars. Les onze morceaux *"plus profonds"* sont produits par Remi Kabaka Jr de Gorillaz. Le groupe le soutiendra à travers l'Hexagone en avril : le 4 à Nantes (Stereolux), le 5 à Paris (Cabaret Savage), le 6 à Bordeaux (Rock School Barbey) et le 12 à Villeurbanne (Transbordeur).

ZUTONS
Le combo du Merseyside a mis en ligne "Creeping On The Dancefloor" le très dansant premier extrait de son quatrième album. Seize ans après "You Can Do Anything", "The Big Decider" sera à découvrir le 26 avril prochain.

Condoléances

Aston Barrett (bassiste jamaïcain, de reggae, The Wailers, Horace Andy...), **Dean Brown** (guitariste américain, de jazz fusion, Eric Clapton, Marcus Miller...), **Frank Farian** (producteur musical et auteur-compositeur-interprète allemand, Boney M, Milli Vanilli, Meat Loaf), **Brian Griffin** (photographe britannique, Depeche Mode, Iggy Pop, Siouxsie And The Banshees...), **Michel Hausser** (vibraphoniste et accordéoniste français de jazz), **Laurie Johnson** (compositeur et producteur britannique, générique "Chapeau Melon Et Bottes De Cuir"), **Wayne Kramer**, **Mélanie** (chanteuse, auteure et compositrice américaine, de folk, "Bobo's Party", "Look What They've Done To My Song Ma"), **Slim Pezin** (guitariste, arrangeur, producteur et chef d'orchestre français, Johnny Hallyday, Nino Ferrer), **Chita Rivera** (actrice, chanteuse et danseuse, "West Side Story"), **Silent Servant** (DJ et producteur américain de techno, post-punk, Sandwell District), **Marlena Shaw** (chanteuse américaine, de jazz, blues, soul et disco, "Mercy, Mercy, Mercy!"), **Jo-El Sonnier** (auteur-compositeur et accordéoniste américain de country, John Cale, Johnny Cash…), **Damo Suzuki** (chanteur japonais, Can), **Dick Waterman** (écrivain, promoteur et photographe américain de blues), **Michael Watford** (chanteur américain, de musique house soul et gospel).

“La musique est un pur carburant”

LOUSTAL

Le grand dessinateur révélé par Rock&Folk il y a près de cinquante ans évoque son amour pour le rock. Monsieur est un connaisseur.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

EN 1977, JACQUES DE LOUSTAL, DESSINATEUR PUBLIÉ DANS DES FANZINES ET ÉTUDIANT EN ARCHITECTURE AUX BEAUX-ARTS, DÉBARQUE, SUR LES RECOMMANDATIONS D'UN AMI, DANS LES BUREAUX DE ROCK&FOLK, RUE CHAPTAL. Il montre ses dessins, dont l'adaptation d'une nouvelle de Boris Vian, au mythique rédacteur en chef, Philippe Paringaux. Lequel est impressionné par l'élégance et le raffinement de son trait, entre dessin et peinture, mais dit à Loustal : “*Je vais faire quelques retouches dans le texte*”. Et il a tout réécrit. Le résultat, selon Loustal, était “*sublime*”. C'est ainsi qu'ont débuté une longue amitié et une impressionnante collaboration, à Rock&Folk, pour le mensuel de bande dessinée “(A Suivre)” où ils ont développé des récits plus longs et plus littéraires, et, par la suite, de nombreux albums, dont le fameux “Barney Et La Note Bleue”, inspiré de la vie du saxophoniste Barney Wilen, ou encore “Kid Congo”, primé à Angoulême. Aujourd'hui, Loustal publie un nouveau tome consacré à Georges Simenon (avec des textes de José-Louis Bocquet et Jean-Luc Fromental), une biographie dessinée dont c'est déjà le quatrième volume. C'est lui, d'ailleurs, qui a réalisé les jaquettes de toutes les récentes rééditions du grand écrivain. Ce que peu de gens savent, c'est que Loustal est avant tout un fanatique de rock. Il est ravi d'en parler, surtout dans le journal qui lui a ouvert ses portes et l'a fait connaître il y a quarante-sept ans. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'homme est un passionné.

Totalement Stones

ROCK&FOLK : La découverte de la musique a commencé comment et avec qui ?

Loustal : Je suis le petit dernier d'une grande famille donc j'avais pas mal de frères qui écoutaient du jazz, c'était vers 1956. Et des trucs anglais comme Chris Barber. Et puis assez rapidement, ça a dérivé vers les disques de blues, ce qui me plaisait beaucoup plus.

Le premier disque acheté, j'avais traversé Paris pour le trouver, c'était le “The American Folk Blues Festival '65”. A partir de ce moment-là, j'ai découvert John Lee Hooker, Lightnin' Hopkins, Muddy Waters… J'ai fait une grosse fixation sur Hooker qui, pour moi, racontait des petites nouvelles dans des climats extraordinaires. L'un de mes frères m'emmenait voir Memphis Slim aux Trois Maillets, j'ai vraiment baigné là-dedans. Puis un autre frère est arrivé avec des 45 tours des Rolling Stones. Avec “Carol” et “I'm A King Bee”. Là, il y avait la filiation avec le blues que j'adorais, mais c'était beaucoup plus excitant. Donc, mon ancrage dans le rock, que j'estime assez solide, vient de là : d'abord un peu de jazz, du blues américain, puis la version anglaise.

R&F : La question obligatoire dans cette rubrique : plutôt Stones ou Beatles ?

Loustal : Totalement Stones, à cause du blues. Mais aussi pour ce qu'ils représentaient. Je me suis mis aux Beatles plus tard, mais en ce qui me concerne, ils n'ont jamais été au niveau des Stones, parce que pour moi, il y avait tout de même des trucs limite variété. “Yesterday”, hein... Ce côté un peu bon enfant, ce n'était pas mon truc.

R&F : Fin des années soixante arrive le hard rock avec Led Zeppelin, les Who qui durcissent le ton, etc.

Loustal : Humble Pie, ça allait, c'était un peu dans la continuité des Stones. Led Zeppelin, je m'y suis mis plus tard. Je ne sais pas trop pourquoi, d'ailleurs. J'ai bien aimé “Machine Head” de Deep Purple. Dans cette mouvance un peu hard, pour moi, et pour des raisons particulières, “Rock And Roll Animal” de Lou Reed a été

LA BREA STOMPERS

“Le punk new-yorkais me plaisait.

un disque très important. C’est d’ailleurs le premier concert rock auquel j’ai assisté, à l’Olympia. Auparavant, j’avais adoré “Transformer”, mais il y a un autre album que j’aime beaucoup, c’est “Sally Can’t Dance”. Et il y avait aussi Alice Cooper. J’étais furieux d’avoir raté son concert également à l’Olympia. Je suis un fan total. Il a une voix extraordinaire, c’est un grand songwriter sous-estimé. “Love It To Death”, “Killer”, “School’s Out”, “Billion Dollar Babies”, c’est fantastique. A chaque fois qu’il passe à Paris, même aujourd’hui, je fais le déplacement. Je suis toujours un peu navré par le côté grand-guignolesque qu’on a vu mille fois et qui est nul, mais sa voix est tellement géniale, ses textes aussi, que j’en ressors toujours comblé. Je continue même à acheter ses disques. Il y a toujours quatre pépites, même s’il a un peu tendance à faire du rock FM. Il faut absolument voir le film “Super Duper”. C’est excellent.

R&F : Alice Cooper venait de Detroit. Et les Stooges et le MC5 ?
Loustal : J’aimais beaucoup les Stooges, je trouvais le MC5 un peu “bruyant”. Un copain m’avait fait écouter le premier Stooges avec “We Will Fall”, j’en ai encore des frissons rien qu’en en parlant. J’ai réécouté “Fun House” très fort, il y a quelques jours, certains morceaux sont vraiment déments. Je pense à “Dirt” en particulier. Je suis allé voir tous les concerts d’Iggy Pop jusqu’à l’album “Instinct”, à la Cigale. Après, ce qu’il a fait m’intéressait moins.

La pureté du rock’n’roll

R&F : Dans les années soixante-dix, il y avait aussi David Bowie et T.Rex. Et Roxy Music.
Loustal : Bowie je m’y suis mis avec “Aladdin Sane”. J’aimais le son du glam, et le look, mais ce que je préférais, c’était Roxy. J’ai tout acheté, je les ai vus plein de fois en concerts, et j’ai suivi Bryan Ferry seul par la suite. Il y avait chez Roxy une recherche sonore qui allait plus loin que T.Rex ou Slade. Enfin, il y avait aussi les albums solos de John Cale *(il sort le vinyle de “Fear”, ndr)*, que j’adorais, dont certains avec Chris Spedding, l’un de mes guitaristes favoris. Il a un son et une manière de jouer uniques. Enfin, dans les trucs soft, j’aimais beaucoup des trucs comme “Goodbye Yellow Brick Road” d’Elton John, parce que c’est un grand mélodiste. Et les premiers mâtinés de country me plaisent beaucoup aussi.

R&F : Et puis débarque le punk…
Loustal : J’ai été plus sensible à ce qu’on appelle, au sens large, la new wave. J’ai adoré les Ramones. J’étais très fan, j’allais au CBGB et au Max’s. Je croisais Tom Verlaine et David Johansen. J’aimais beaucoup les Heartbreakers aussi. Le punk new-yorkais me plaisait énormément. Celui d’Angleterre, moins. L’un de mes livres favoris sur la musique reste “Please Kill Me”. C’est un ouvrage fantastique composé de témoignages sur ce qu’il s’est passé de plus intéressant aux Etats-Unis, du Velvet Underground aux débuts de la No Wave, en gros.

R&F : Et les Cramps ?
Loustal : Je les ai découverts via Garnier dans Rock&Folk. Ce mélange rockabilly, garage, punk, leur esthétique, le son… J’étais fasciné. Ils représentaient, comme Alice Cooper, ce truc de sous-culture américaine, dont je me suis moi-même beaucoup nourri : comics, films d’horreur, de série B, etc. Et puis j’étais très touché par ce couple incroyable, Lux Interior et Poison Ivy. J’ai toujours été sensible aux voix, et j’adorais celle de Lux.

R&F : Qui sont vos chanteurs favoris ?
Loustal : Je pourrais en citer beaucoup. Immédiatement, en dehors des bluesmen, me viennent à l’esprit Alice Cooper, Iggy Pop, Lux Interior, et aussi Steven Tyler d’Aerosmith. Mais tous les suiveurs du hard rock, Mötley Crüe, Guns’N Roses, c’est horrible pour moi. Pour en revenir aux Cramps, on allait les voir en concert, c’était la pureté totale du rock’n’roll. L’excès, le show, le son, la stylisation, l’esthétique. J’aime aussi le rockabilly, Charlie Feathers, la country de Johnny Cash. Les Cramps réunissaient tout cela dans la démesure. Je regrette de ne les avoir jamais rencontrés. Je travaillais à Rock&Folk, j’avais les places de concert, mais je n’étais pas critique de rock, donc je ne côtoyais pas les musiciens. Je n’avais pas accès à eux.

Une révélation

R&F : Après le punk américain, et les Cramps, vous découvrez d’autres choses.

Loustal : Oui. D’abord, il y a les Talking Heads, que je vénère. Un groupe extraordinaire. Un choc. Puis j’ai adoré Wall Of Voodoo, par exemple. Et j’ai tous les albums de Stan Ridgway que je trouve formidables. J’aimais beaucoup le Gun Club aussi, mais je préfère les disques de Jeffrey Lee Pierce en solo. J’ai vraiment détesté les groupes de minets : Duran Duran et compagnie. Et il y a une dizaine d’années, je me suis mis à écouter Depeche Mode grâce à la reprise de “Personal Jesus” par Johnny Cash. J’ai trouvé, presque par hasard, ce groupe très intéressant. Et maintenant j’adore. Et j’aime la voix de Dave Gahan, contrairement à celle de Robert Smith, que je n’ai jamais pu saquer, d’où ma détestation de Cure.

R&F : Arrivent les années quatre-vingt-dix et le grunge.
Loustal : J’ai bien aimé Nirvana, ainsi que quelques morceaux

Celui d'Angleterre, moins"

des Smashing Pumpkins. Ensuite, j'ai adoré Nine Inch Nails, découvert sur la BO de "Lost Highway" de David Lynch, une révélation. Et enfin Rammstein. Comme je ne comprends rien à l'allemand, j'avais peur qu'il s'agisse de chants nazis et que mes voisins me dénoncent ! J'écoute souvent Rammstein lorsque je dessine, en fin de journée. Ça me réveille. Et sinon, je suis un grand fan de Nick Cave. Des débuts aux derniers, avec une préférence pour "Murder Ballads", que j'écoute très souvent.

R&F : Et le jazz ? Vous y êtes associé à cause de "La Note Bleue" avec Paringaux.
Loustal : J'aime bien le jazz west coast, ou des trucs comme Wes Montgomery. Pour moi, le free-jazz est insupportable. Mais je préfère de loin le rock.

R&F : Le rock n'a jamais imprégné votre travail, contrairement à Serge Clerc, par exemple. Ou à d'autres comme Margerin.
Loustal : En effet. C'est une musique que j'adore mais qui n'entre pas dans mon univers graphique. Je ne sais pas trop pourquoi d'ailleurs, mais j'ai toujours fait une séparation entre les deux. J'ai beaucoup dessiné sur mes voyages, illustré des écrivains, et puis j'ai eu la chance d'avoir des scénaristes extraordinaires, dont Paringaux, qui a énormément compté pour moi. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de dessiner un livre sur Alice Cooper. En revanche, j'exerce une activité qui me permet d'écouter de la musique toute la journée. Je ne la juge pas comme un critique rock, mais c'est un pur carburant. ★

BD *"Simenon, L'Ostrogoth" (Dargaud)*

WAYNE KRAMER

1948-2024

Figure de Detroit, musicien révolté et révolutionnaire qui a posé les bases du son de la Motor City, l'emblématique guitariste du MC5 a succombé à la maladie le 2 février dernier.

ON NE S'Y HABITUERA JAMAIS. Wayne Kramer est mort le 2 février subitement, sans sommation, quelques semaines seulement après l'annonce de la sortie d'un nouvel album du MC5, un groupe dont il ne reste qu'un survivant. Mais il y avait ce cancer du pancréas, le même que Wilko Johnson, qui a été diagnostiqué en janvier et l'a emporté en quelques semaines. Comme une prémonition, et parce que les gars dans son genre ne font pas de vieux os, Wayne Kramer avait depuis des années le souci de transmettre son héritage musical. Il le faisait par des concerts et des cours de guitare où il enseignait ses solos ; il avait créé l'association Jail Guitar Doors qui apprenait la musique aux prisonniers, et avait publié son livre de mémoire, "The Hard Stuff", sous-titrée "La dope, le crime, le MC5 et ma vie d'impossibilité". Puis, finalement, le guitariste a été emporté et l'on pourrait dire que depuis, le silence s'est fait autour de lui.

Le bruit et la vitesse

A 75 ans, sa guitare était toujours vigoureuse, et faire du bruit a été sa discipline sur plus d'un demi-siècle. Wayne Kramer jouait de son instrument en sauvage mais un sauvage éduqué. En tant que délinquant intellectuel, il a été formé par des individus qu'il avait tendance à rencontrer avant, pendant ou après leurs séjours en prisons. Lui-même y a passé quelques années et c'est façon délinquant juvénile, les cheveux dégoulinants de gomina et le rock'n'roll tatoué au cœur qu'il a commencé sa carrière de musicien révolutionnaire. Wayne Kramer est devenu guitar hero parce qu'il ne voulait pas travailler sur les chaînes de montage des usines General Motors. C'était son destin, il l'a refusé, ce qui ne l'empêchait pas de prendre le métier de glacier sur les circuits de course automobile de Detroit afin de profiter gratuitement du boucan qui y règne. Cela a déjà été beaucoup écrit mais quiconque n'a jamais entendu le vacarme des moteurs et sentit cette fragrance de saucisses et pneus grillés ignore d'où vient la musique du MC5. Le jeune Wayne lui-même le résumait ainsi : "*Sur circuit, comme sur scène, il y a le bruit et la vitesse*". Le bruit et la vitesse comme alternative au silence et à la mort ; le petit Wayne Krambs — son nom de naissance, Kramer c'était pour la frime — a compris cela en écoutant les guitares électriques à la radio. "*Pour moi, le timbre d'une guitare amplifiée, c'était le son de la libération*". Oh ça oui, il s'est libéré, de sa vie d'enfant abandonnée par un vétéran de la seconde guerre, des bras de son beau-père qui, il l'a avoué bien tard, abusait de lui. Pour échapper à toute cette horreur, Wayne Kramer a fondé un groupe, les Bounty Hunter, "*du nom du dragster du pilote Conrad Kalitta*" qui affrontait, chaque samedi soir, la formation de rock la plus chaude du quartier voisin : les Vibratones menés par un certain Fred *Sonic* Smith.

Le chaos et la violence

Les MC5 ne sont que cela : la réunion des deux meilleurs groupes de Detroit, affublé "*du beatnik du coin comme chanteur*", Rob Tyner avec ses dents de cheval, ses cheveux en mousse et sa voix de tigre. Et quel groupe mesdames et messieurs ! Personne ne se remet d'avoir croisé la route du MC5. Si puissant qu'une photo suffit. Souvent, c'en est une de Wayne justement : Wayfarer et veste en velours violet, la Stratocaster levée vers le ciel et le pubis en avant, il tord on ne sait quelle corde pendant que Fred Smith est tombé à genoux au côté d'un bout de cul qui doit appartenir à Rob Tyner. C'est le chaos, la violence et le mouvement, cela ressemble à une photo de guerre, sauf que cette guerre déborde de vie et non de sang. Alors, si on ajoute le son à la lumière,

Photo Leni Sinclair/ Michael Ochs Archive/ Getty Images

on franchit le Rubicon et le MC5 vous transforme à tout jamais. Le premier contact pour beaucoup a été "Kick Out The Jams", ce baobab qui cache la forêt. Et pas besoin d'avoir fait anglais LV1 pour comprendre, dès le début du discours donné par JC Crawford, que le groupe n'est pas là pour enfiler les perles. *"Kick out the jams motherfuckers*", et débute la charge héroïque des barbares. Chantée et jouée par Wayne Kramer, leur version de "Ramblin' Rose" (chanson de Ted Taylor) donne à entendre en moins de trois minutes tout son arsenal guitaristique *: descente en piquet, attaque en trille, looping de* bends, larsens excités à coups de vibrato, ralentissement d'accords et explosion de fuzz. Bien sûr, nous étions en 1969, la jeunesse jouait hard et psychédélique, mais là, ces gars, ce n'est pas du Jerry Garcia : ils jouent comme des voyous et en plus, ils sont deux. Autre bonne nouvelle : contrairement à Hendrix, la majorité de ses chansons sont *faciles à jouer*. "*Il faut penser rythme, il faut penser James Brown : même pour les solos, commence à jouer sur le beat*". Mi-panthère, mi-phacochère, des deux guitares du MC5, Fred vous laboure la tête pendant que Wayne vous arrache le dos.

Méchant, discret, avant-gardiste

Pour beaucoup, l'histoire s'arrête avec ce premier album, la révolution, le "Petit Livre Rouge" et les panthères blanches, John Sinclair et ses dix ans de prison pour deux joints. Et tout cela est bien dommage. Car après "*Explose la confiture, baiseurs de maman*" (traduction ©ChatGPT) il y a l'excellent "Back In The USA" suivi de leur meilleur et dernier album, "High Time". La vache. Comment se remet-on d'un truc pareil ? Le solo de "Looking At You", ses plans à la Chuck Berry joués si vite que les notes en fondent ("*J'ai voulu frimer…*", mission accomplie Wayne), le riff façon hélicoptère de combat de "Sister Anne", son solo sur cette note qui dure quelque chose comme vingt-deux temps, le riff de Sonic Smith sur "Baby Won't Ya" et leur final en double solo, puis ce dernier morceau, mon Dieu, ce dernier morceau, "Skunk", cette destruction finale, ce truc à la Mingus, tellement sauvage que le groupe ne s'en relèvera jamais. C'est ici, dans ces plages que se cache tout le talent de Wayne Kramer, un homme qui joue de la guitare en brute éclairée, quelque part entre Paul Burlison du Johnny Burnett Trio et ce génie de Sonny Sharrock. Toute sa carrière, Wayne Kramer reviendra et fera référence au MC5, "*son corps et son âme musicale*" et il faudra l'entendre au service d'autres groupes pour se rendre compte de l'étendue de sa créativité guitaristique. Quand le MC5 est bombardé inventeur du punk, lui est en prison et un punk derrière les barreaux, c'est le type à qui on demande de ramasser la savonnette. Il profite donc de ces deux ans à l'ombre pour approfondir sa théorie musicale auprès de Red Rodney, seul blanc-bec du quintet de Charlie Parker. En sortant, oui, Kramer fondera bien Gang War avec Johnny Thunders mais surtout, il jouera sur les trois premiers albums du groupe *deviant disco* Was (Not Was). Puis, il faudra attendre les années quatre-vingt-dix pour que Wayne se lance sous son nom. Relocalisé à Los Angeles, il enregistre pour Epitaph avec des membres des Melvins et des Vandals un premier album, "The Hard Stuff" qui contient l'un des meilleurs moments de sa carrière solo : les paroles et les guitares impeccablement new-yorkaises de "Junkie Romance". Malheureusement, la discographie de Wayne à partir de là oscillera entre, au mieux, *intéressant* et au pire, franchement lourd. Puis il y a ce miracle absolu, ce bootleg d'un concert de Pere Ubu de 1998 sauvé des archives de David Thomas où l'on entend un Wayne Kramer hallucinant tenant au débotté la guitare pour le groupe mutant de Cleveland. Ce truc, uniquement disponible sur Bandcamp, où David Thomas explique que les chansons du set sont organisées dans l'ordre alphabétique (véridique) donne à entendre Kramer comme jamais on ne l'entendra plus : déstructuré, free, rythmique, harmonique, méchant, discret, avant-gardiste,

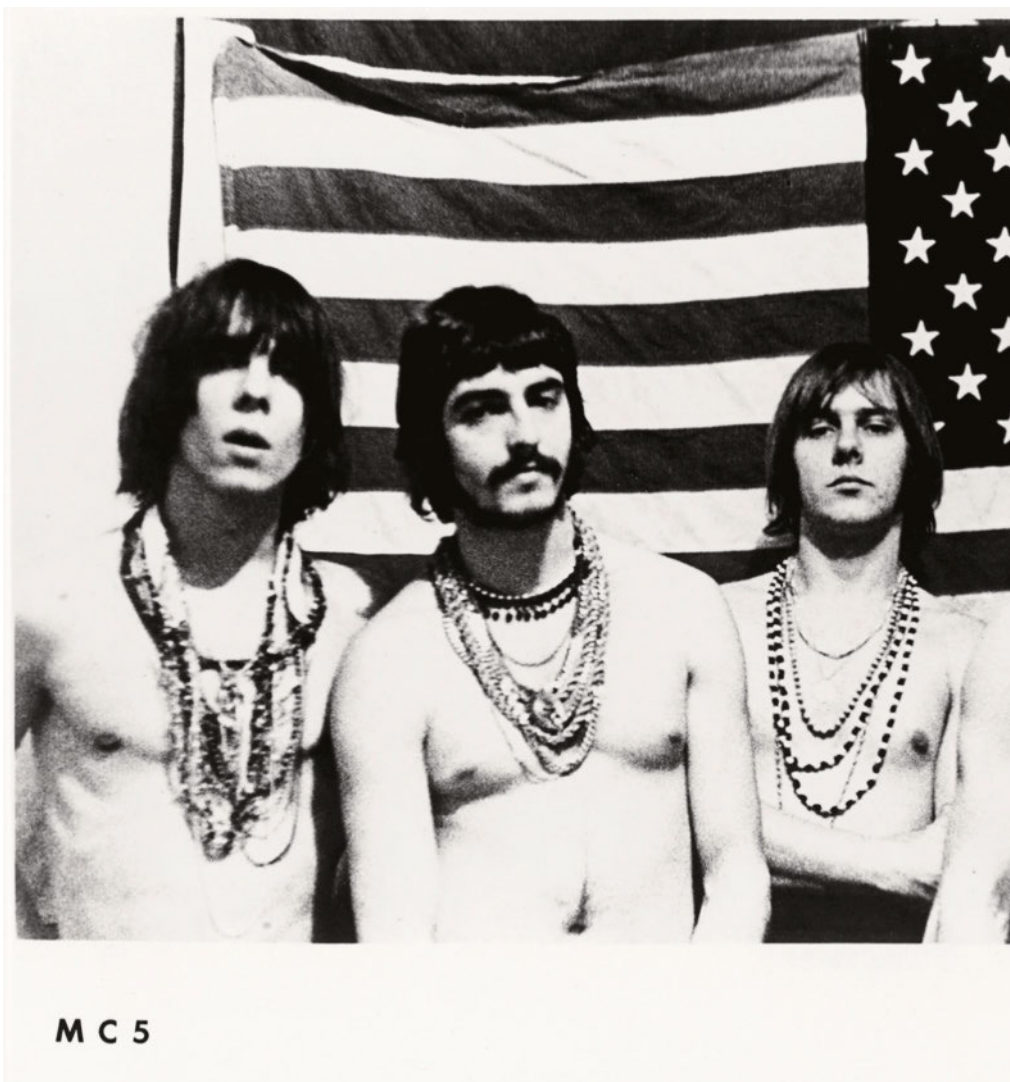


Photo Michael Ochs Archives/Getty Images

prise de tête, partout, nulle part, génial ; tout simplement génial. Et quand il improvise une intro modale à "Non-alignment Pact" avant de retomber, comme le chat, sur ce riff… on aurait donné ses dents de devant pour pouvoir pogoter là-dessus.

Voilà : tout cela n'est qu'une vue partiale, subjective et amoureuse de Wayne Kramer. Qui a été un rôle modèle de rêve pour un adolescent de quinze ans, un frère d'armes pour un adulte que ce monde emmerde, le seul guitariste à avoir une Fender Signature qui a la classe, le seul type au monde qui pouvait avoir le drapeau américain sur sa guitare et que cela évoque la révolution de 1763 et pas le parti républicain. Alors, comme Saint-Pierre lui a dit le 2 février dernier : *Kick Out The Jams Motherfuckers.* ★

PAR THOMAS E. FLORIN

Hommages

Alice Cooper, Deniz Tek, Kid Congo, Tom Morello, Jack White... Les hommages n'ont cessé de pleuvoir à l'annonce du décès de Wayne Kramer de la part des musiciens de toutes générations, preuve de son immense aura et influence sur la scène punk, garage et rock'n'roll. Iggy Pop s'est même fendu d'un message sur Instagram : *"Cher Wayne, où que tu sois, merci pour tous ces bons moments et la musique mortelle. Il n'y aurait pas eu de Stooges sans ton soutien. Tu étais une rose grimpante* (allusion au morceau "Ramblin' Rose" - NdA)".

Photo Bob Berg/ Getty Images

"A poil dans une pièce remplie de monde"

FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES

Nouvelle approche, nouvelles perspectives : quand un virus renouvelle le genre énervé sans pour autant l'assagir. **Frank Carter et Dean Richardson s'expliquent.**

BOULE DE FEU TATOUÉE DES PIEDS À LA TÊTE, FRANK CARTER, CHANTEUR DES RATTLESNAKES, N'A PAS SON PAREIL POUR MARCHER SUR LES FOULES TOUT EN HURLANT SON ENVIE DE VOIR LE MONDE S'ÉCROULER AUTOUR DE LUI. Trois années de perturbations bactériennes plus tard, il nous revient avec un album tout en violence contrôlée où évolution et sérénité sont les maîtres-mots de l'ouvrage. Accompagné par le guitariste Dean Richardson, les deux comparses nous expliquent pourquoi cette nouvelle perception des choses ne change rien à l'affaire.

Survivalisme

ROCK&FOLK : Pourquoi ce besoin de changement ?

Frank Carter : Je commençais à en avoir ma claque de faire toujours la même chose sans vraiment y arriver. L'évolution fait partie du jeu mais, même si nos albums ne se ressemblent pas vraiment, la manière de faire était toujours la même : bosser dur pour écrire des titres, enregistrer, partir en tournée, recommencer… C'est compliqué de changer les choses quand la manière de faire reste la même.

Dean Richardson : Jouer dans un groupe, c'est un peu suivre une ligne toute tracée. C'est difficile de s'en écarter et tellement plus facile de prendre le pli.

Frank Carter : La meilleure façon de désigner notre mode de vie dans la musique est d'utiliser le mot survivalisme. On survit. On a survécu jusqu'au covid. C'est dingue, quand j'y repense, je venais d'ouvrir mon salon de tatouage en mars 2020. Quinze jours plus tard, les carottes étaient cuites *(rires)*.

Dean Richardson : Et puis un jour, tout s'arrête, un virus est passé par là. Tout ce que nous pensions être notre quotidien immuable, tout nous est retiré. Plus moyen de faire le moindre concert. Du jour au lendemain, cette vie n'existe plus. Comme cette idée que rien ne pouvait m'empêcher de monter sur scène si j'en avais l'envie. Alors, je me suis concentré sur ma musique. Elle, au moins, je pouvais la jouer.

Période bizarre

R&F : C'est compliqué de passer d'une vie à cent à l'heure à une existence au point mort ?

Frank Carter : Oui. Sur le moment, ça laisse des traces qu'il va falloir surmonter. Personne ne peut supporter ce mode de vie indéfiniment. Quand je me suis retrouvé seul chez moi, je me suis mis à faire une sorte d'état des lieux. Cela faisait des années que je brûlais la chandelle par les deux bouts. Il fallait que j'arrête avant qu'il ne soit trop tard. Je savais déjà que je faisais un boulot fantastique dont, pour rien au monde, je n'avais pas envie de changer. Simplement, le confinement m'a fait comprendre qu'il fallait que je me calme si je souhaitais continuer à profiter de cette vie.

Dean Richardson : Dans ce boulot, il est difficile de se sortir la tête du guidon. Et nous avons apprécié ce temps de pause dans une vie jusqu'alors agitée. Même si ce break était involontaire, c'est aussi la meilleure chose qui pouvait nous arriver. Une fois débarrassés de toutes les formes de tension habituelle, nous avons redécouvert le plaisir de faire sonner les accords autrement qu'à travers une agression sonore. La leçon principale que nous avons retirée de cette période est que la puissance de frappe n'est pas la meilleure des façons d'exprimer ses sentiments profonds *(rires)*.

Frank Carter : D'ailleurs, à ce sujet, ce n'est pas facile de se restreindre quand on est un groupe comme le nôtre. Le challenge a été massif après toutes ces années passées à constamment tester nos limites.

R&F : En parlant de tester ses limites, pourquoi cette série de shows intimistes tout en acoustique avant la sortie de "Dark Rainbow" ?

Frank Carter : Pour quelqu'un comme moi, être seul au chant et au piano, c'est comme se retrouver à poil dans une pièce remplie de monde. C'est une sensation bizarre mais qui m'a beaucoup plu. J'ai tout simplement eu l'impression de renaître et de ressentir les mêmes sensations que lors de mes tout premiers concerts.

Dean Richardson : Jusqu'à maintenant, nous avons évolué dans un univers scénique où la violence sonore nous submergeait. Aujourd'hui, nous arrivons à faire la même chose en n'utilisant que la force naturelle d'instruments acoustiques. En poussant trop fort le volume, nous amoindrissions en quelque sorte la puissance de nos chansons. C'est une des leçons que nous avons retirées de cette période bizarre.

R&F : En quoi cet album est-il différent ?

Dean Richardson : Déjà, les guitares ne sont pas empilées les unes sur les autres. Nous avons fait le choix de laisser vivre les notes sans les noyer dans une production excessive. La guitare répond à la voix, la souligne et n'entre pas en concurrence avec elle. C'est la première fois que tous les membres du groupe participent à l'élaboration des chansons. On peut remercier la pandémie pour l'aide à l'intégration.

Frank Carter : Nous avons surtout veillé à ce que tous les sons s'accordent entre eux. En modérant les pistes habituellement consacrées à la voix et aux guitares, nous avons pu laisser plus de place aux autres instruments. Pour ma part, j'ai apprécié chanter sur ce disque sans éprouver le besoin de hurler à cause du volume de Dean *(rires)*. J'ai aussi passé plus de temps pour écrire les textes. Ils sont plus mûrs, plus adultes qu'à l'accoutumée.

R&F : Avec tout cet apaisement, comment allez-vous faire au Hellfest ?

Frank Carter : On va se débrouiller (*rires*). ★

RECUEILLI PAR GEANT VERT

Album *"Dark Rainbow"*
(International Death Cult)

Photo Brian Rankin-DR

"Je voulais que ma guitare soit sa voix"

ANNA CALVI

La Callas rock, grande voix de sa génération, revient avec deux albums majoritairement instrumentaux. **Explication du paradoxe.**

"*CAME HERE BY ORDER OF THE PEAKY FUCKING BLINDERS*" : voilà le genre de commentaires YouTube que l'on pouvait trouver ces dernières années sous des vidéos de PJ Harvey, de Nick Cave ou encore des Black Rebel Motorcycle Club. Et donc d'Anna Calvi. Plus de cinq années que la chanteuse n'avait pas donné de nouvelles, si l'on excepte "Hunted" (2020), collection relativement anecdotique de réarrangements de titres de "Hunter", son excellent troisième album, avec l'appui de quelques invités de choix (Charlotte Gainsbourg, Courtney Barnett, Idles). Les pistes enregistrées pour la fameuse série britannique ne feront pas revivre le choc procuré par son premier disque éponyme de 2011, début miraculeux d'une inconnue devenant un classique instantané pour cela comparable au "Horses" de Patti Smith, mais elles ravivent un intérêt qui menaçait de s'ensommeiller. La "rencontre" a lieu sur Zoom. Suspense un peu insignifiant : sera-t-elle blonde ou brune ? A peine le temps d'avoir la réponse que la caméra plante. Pour le mieux peut-être, ce voilement numérique semblant la rendre plus causante qu'à l'ordinaire.

Une sorte de super-pouvoir

ROCK&FOLK : Dès vos débuts, vous évoquiez votre intérêt pour la musique de films, Ennio Morricone et Bernard Hermann en tête : comment en êtes-vous arrivée à écrire celle de "Peaky Blinders" ?

Anna Calvi : Anthony Byrne, le réalisateur, est venu me voir lors d'un concert à Londres et m'a demandé de jouer de la guitare pour une scène de la saison 5. Je l'ai fait et ça lui a tellement plu qu'il m'a offert le boulot. Je n'avais jamais cherché activement à faire de la musique de film, mais j'ai toujours espéré que le bon projet viendrait à moi, et par chance, c'est ce qui est arrivé.

Bandes originales

Composer des musiques de films est un grand fantasme de musicien. Tous s'y sont frottés : George Harrison, Eric Clapton, Neil Young, Nick Cave, Brian Eno, Serge Gainsbourg, Pink Floyd… Certains en ont fait leur fonds de commerce, comme Stewart Copeland (batteur de The Police) qui compte des dizaines de BO à son actif ou Mark Mothersbaugh de Devo qui compose la musique de tous les films de Wes Anderson. Personne ne surpasse toutefois Danny Elfman, chanteur du groupe Oingo Boingo qu'un fan nommé Tim Burton avait débauché pour faire la BO de son premier film "Pee-wee's Big Adventure", et devenu depuis un des maîtres du genre.

R&F : Vous semblez avoir développé une sorte de connexion avec Tommy Shelby, le personnage principal de la série.

Anna Calvi : Quand vous faites de la musique de films, *a fortiori* pour une série télévisée, ça représente des heures de musique. Il faut vraiment se plonger dans le personnage si l'on veut produire quelque chose qui colle réellement aux images. Je me suis retrouvé à penser à Tommy énormément, à rêver de lui. Je voulais vraiment que ma guitare soit sa voix. Je voulais croire en lui, croire qu'il était réel et pas simplement un personnage de fiction. D'une certaine manière, j'avais l'impression que je devais vivre en lui lorsque j'écrivais pour lui.

R&F : Avez-vous échangé à ce sujet avec l'acteur Cillian Murphy ?

Anna Calvi : Absolument pas. C'était une expérience assez bizarre puisque je ne l'ai jamais rencontré. Je l'ai connu uniquement en tant que Tommy et, d'une certaine manière, je pense que c'était aussi bien. Peut-être que si je l'avais rencontré, quelque chose se serait perdu. Peut-être que j'aurais cessé de vraiment croire en lui en tant que personnage.

R&F : Le travail que vous décrivez ressemble finalement assez à celui d'une actrice. Vous avez des velléités de ce côté-là ?

Anna Calvi : Non, je n'y ai jamais vraiment pensé. Mon exutoire artistique, c'est la musique. Mais je suis fascinée par les gens qui parviennent à incarner un personnage avec suffisamment de conviction pour vous faire croire qu'ils existent. C'est une sorte de super-pouvoir.

Un album avec Richard Hawley ?

R&F : Le succès de la série a été considérable. C'est frappant de voir que lors des concerts de Nick Cave, "Red Right Hand" est peut-être la chanson la plus acclamée désormais. Y a-t-il eu un *effet Peaky Blinders* pour vous aussi, commercialement parlant ?

Anna Calvi : Je ne sais pas, parce que je ne m'implique volontairement pas du tout dans cet aspect des choses. Cela me paraît un peu… dangereux de courir après le succès sous cette forme-là. Il me semble que c'est à d'autres de s'occuper du nombre de streams. J'essaie simplement de faire la meilleure musique dont je sois capable.

R&F : Au Legitimate Peaky Blinders Festival de 2019, vous avez invité Richard Hawley à vous rejoindre sur scène. Vous vous connaissez ?

Anna Calvi : Richard Hawley a aussi eu une chanson dans "Peaky Blinders" (*sa reprise de "Ballad Of A Thin Man", nda*), et on s'est retrouvé à jouer tous les deux à ce festival. J'ai toujours été une grande admiratrice de son travail, et il avait entendu parler de moi également, donc je lui ai demandé s'il voulait que l'on joue "Strange Weather". On a plus ou moins dans l'idée d'enregistrer un album ensemble à un moment donné. J'espère vraiment que ça se concrétisera un jour. C'est là dans un coin de ma tête. ★

RECUEILLI PAR VIANNEY G

Albums *"Peaky Blinders: Season 5 (Original Score)" et "Peaky Blinders: Season 6 (Original Score)" (Domino)*

Photo Maisie Cousin-DR

"Un art, pas du business"

NICK WHEELDON

"Waiting For The Piano To Fall", **troisième album sous son nom propre**, confirme définitivement nos pronostics : Nick Wheeldon comptera parmi les grands artistes de ce siècle.

BAGNOLET, LARGE AVENUE ESSEULÉE, VENT GLACIAL DANS L'INSOMNIE PARADOXALE DE JANVIER. Affable et délicat, notre hôte nous installe au milieu de ses rêveries : environnement spartiate, disques, machines sommaires, instruments. Café américain sur fond de "Diamonds In The Rough" de John Prine. Nous apprendrons que ça aurait aussi bien pu être "Slow Train Coming" de Dylan — "*un des meilleurs disques garage !*". Nick Wheeldon est une perle rare dont les oreilles fourmillent de mélodies impeccables ; au point que, nous l'apprendrons aussi, ce disque splendide pour lequel nous sommes venus jusqu'à lui, et dont la mise en boîte précédait le dernier, "Gift" (2022), a déjà deux successeurs quasiment achevés. C'est le prix du combat contre le démon de la mélancolie — ce mal des non-dupes.

Ne pas fatiguer les gens

ROCK&FOLK : C'est encore un autre groupe qui vous accompagne, ici. Vous fonctionnez par constellations provisoires ?
Nick Wheeldon : Oui, ici, ce sont les Living Paintings. C'est chaque fois différent. Pour le premier, ça s'est fait à l'arrache. J'écrivais une chanson le matin, j'appelais un pote et allais chez lui l'enregistrer. C'était assez bricolé. Pour "Gift" et le dernier, c'est plus un groupe qui joue live et enregistre. On dit souvent que le meilleur album d'un groupe, c'est le premier, alors j'aime bien que ce soit chaque fois comme le premier. Et puis, les choses se font aussi par rencontres. J'aime que ça reste excitant pour tout le monde, et que ça reste un art et pas du business. Que ça ait du sens, jusqu'à la pochette où mon nom ne figure pas.

R&F : Avec sa batterie plus lourde, son atmosphère plus taciturne, ce dernier album tranche net avec le précédent, "Gift".
Nick Wheeldon : C'est plus sombre, plus froid, moins immédiat. Je savais que les gens avaient aimé "Gift", je voulais donc quelque chose de plus dur. Là, il faut tendre l'oreille. Impossible de faire la vaisselle dessus. Et puis, alors que pour "Gift", tous les musiciens étaient assez confiants, pour celui-ci nous sommes arrivés en studio tous un peu cassés par des problèmes personnels. L'ambiance de l'album s'en est ressentie. Tout était écrit depuis l'été 2020, au moment du covid, et en février 2021, on enregistrait le disque. J'avais beaucoup écrit. Une partie a donné "Gift", l'autre "Waiting For The Piano To Fall". En fait, il y avait quatre albums déjà prêts.

R&F : Ce qui est étonnant, c'est que d'un côté vous avez vos groupes, comme Os Noctàmbulos ou 39th & The Nortons, avec qui vous écrivez vos chansons ; de l'autre, votre projet solo sous votre nom propre où, là, vous écrivez non avec, mais pour les musiciens avec lesquels vous allez ensuite vous entourer…
Nick Wheeldon : J'écris beaucoup de chansons, j'essaye de ne pas fatiguer les gens ! Et ce sont tous mes potes, depuis des années. Chaque fois que j'écris des chansons, je dresse la liste des personnes que je vois jouer sur le disque, j'imagine ceux qui seront avec moi. J'écris tout et présente ensuite mes chansons au groupe que j'ai réuni. Après, mes albums solos sont plus personnels. Je n'avais jamais imaginé faire des disques solos jusqu'à la mort de mon grand-père, pour qui j'avais écrit quatre chansons. A partir de là, j'ai assumé de sortir aussi des albums en mon nom propre.

Dynamique de groupes

Tentative de recensement. Si on se concentre sur les groupes qu'il a créés depuis son arrivée à Paris en 2012, on a : Os Noctàmbulos, quatuor garage 60's (quatre albums), 39th And The Nortons (trois albums de folk-rock psychédélique), The Necessary Separations (un magnifique album country-rock), le duo new wave Domo Komo (un album), Sex Sux (un single indie pop) et aussi son album folk avec Alizon Pergher (Nick & Alizon). Tout cela sans compter les groupes qu'il a créés pour ses albums solos, la palme du nom revenant à Nick Drunken Broken Arms & His False Dylan Cobb.

Croire en quelque chose

R&F : Il y en a donc deux autres prêts, c'est ça ?
Nick Wheeldon : Le mixage du prochain est même déjà fini ! Ce sera un double album de seize chansons enregistrées sur un seize-pistes analogique et complètement acoustique. Il y aura même un saxophoniste, Laurent Rigaut, venu du free-jazz. Il s'intitulera "Make Art". Au départ, je voulais faire un quadruple album pour mes quarante ans, un ami m'en a dissuadé et je me suis alors résolu à un double. Le cinquième s'intitule "Tadpole", je me suis entouré des Demon Hosts, mais je crois qu'il est raté. On l'a déjà joué en partie en concert, mais on n'avait pas le feeling. Il faut qu'on le réenregistre.

R&F : Donc, nous parlons de ce dernier album, "Waiting For The Piano To Fall", et vous êtes déjà trois albums plus loin ! En fait, vous avez toujours plusieurs coups d'avance ?
Nick Wheeldon : C'est important pour moi. Il faut prendre soin de l'art, faire les choses bien, respecter les gens. Je paye tout moi-même, si bien que quand j'envoie mon disque au label, tout est contrôlé, fini, et je m'en fiche qu'il n'y ait pas de singles. Et si le label le refuse, je le sors ailleurs. Je fais tout ça pour la liberté de faire ce que je veux. J'ai besoin de croire en quelque chose, tout le temps. J'écris en réaction à ce que j'ai fait auparavant et contre moi-même. ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album ***"Waiting For The Piano To Fall"*** ***(Le Pop Club Records/ Modulor)***

Photo Gérald Chabaud-DR

France début 1964

LES BEATLES A L'OLYMPIA

Quand **Eric Krasker** commet un nouveau livre sur son groupe préféré, on s'attend au meilleur. Une fois de plus, on n'est pas déçu.

ON L'ESPÉRAIT, IL EST LÀ. Un ouvrage qui relate les quelques semaines que les Beatles ont passées en France début 1964, à l'aube de devenir un phénomène mondial. On pourrait même dire que, quelque part, Paris est le berceau de la beatlemania internationale puisque c'est là où les *Four* qui allaient bientôt devenir *Fab* ont appris que "I Want To Hold Your Hand" était numéro 1 aux USA. Dès lors, pour eux comme pour nous, plus rien ne serait comme avant. La qualité de la chanson a déclenché le tsunami et la France de Charles de Gaulle n'est pour rien dans ce succès. Mais voilà. Puisque les Beatles jouaient le soir à l'Olympia et séjournaient (la nuit) au George V, on peut estimer que le cœur de la capitale — et donc du pays — a servi de décor à ce moment que le photographe Harry Benson, dans la longue interview donnée à ce journal en 2012, décrivait comme "*totalement fou*".

Du factuel

Historien du groupe reconnu là où ça compte (c'est-à-dire dans les pays anglo-saxons), Eric Krasker était déjà l'auteur de l'incontournable "Les Beatles : Enquête Sur Un Mythe (1960-1962)" de 2003, un des rares ouvrages français sur le rock (et la pop…) traduit dans la langue de Ringo Starr. C'est dire si, au-delà des mers, l'homme et ses écrits sont pris au sérieux. Là où Krasker fait fort c'est que ses propres recherches constituent son matériau de base. Ça peut paraître évident, mais à l'heure où des inconnus au bataillon publient des pavés qui se veulent définitifs sur des musiciens majeurs sans les avoir évidemment jamais rencontrés ni avoir interviewé aucun de leurs collaborateurs, un auteur qui passe plusieurs années à glaner les bonnes informations, à retrouver des témoins, à recueillir leurs propos et à tout vérifier trois fois semble tombé d'une autre planète. Et puis, autre détail qui tue,

Photo Alistair MacDonald/ Syndication/ Mirrorpix/ Getty Images

Eric Krasker n'hésite pas à pulvériser les bobards dont le temps a souvent fait des vérités françaises. Curieusement, chez nous, certains observateurs prennent plaisir à colporter mythes et légendes au détriment de la vraie histoire, du factuel. Ah, cette fameuse exception culturelle… Eric Krasker, lui, remet d'emblée les pendules à l'heure en rappelant que les Beatles n'ont pas fait, durant ce séjour, la première partie de Trini Lopez. Pas plus que celle de Sylvie Vartan. Les pages consacrées à l'affiche réelle du spectacle confirment que le groupe anglais s'est bien produit à la fin, et donc en vedette.

Brigitte

Pour rire un coup, on peut bien sûr se précipiter sur les extraits de coupures de presse de l'époque et sur l'appréciation française du plus grand phénomène que la musique pop ait jamais connu (la bêtise étalée dans certains médias dits prescripteurs fait froid dans le dos) mais, plus sérieusement, on conseillera la lecture des paragraphes consacrés à l'état de la scène musicale française avant l'arrivée des Beatles, à la mythique balade du groupe sur les Champs-Elysées ou au concert préparatoire au cinéma Le Cyrano à Versailles. Evidemment, Krasker ne manque pas d'évoquer leur passage par

les studios Pathé-Marconi, ainsi que la vie des Beatles à l'hôtel George V et l'excitation qui a suivi l'annonce qu'une de leurs chansons avait mis le feu aux poudres aux Etats-Unis. Rappelant, dès le début de l'ouvrage, qu'à peine le tarmac du Bourget foulé, John Lennon avait exprimé le désir de rencontrer Brigitte Bardot, Eric Krasker met tout l'ordre qu'il peut dans les rumeurs de l'entrevue du groupe avec le sex-symbol, et, tant qu'il y est, dans les souvenirs du photographe Jean-Marie Périer. Celui-ci a vécu tant de belles choses qu'on ne saurait lui en vouloir d'avoir oublié certains détails. Une certitude : si la rencontre a eu lieu, elle n'a pas été photographiée.

Une fête

Pour le commun des mélomanes, trois semaines dans la vie des Beatles sont autant de gouttes d'eau dans l'océan de leurs péripéties, mais c'est justement ce qui fait la valeur de ce travail. Dans leur "Anthology", il y a trois décennies, les survivants du groupe s'attelaient à la globalité de sa carrière, mais y multipliaient erreurs et approximations. De même, certaines pages du récent ouvrage de Paul McCartney, dans lequel il revient sur l'origine de la plupart de ses chansons, auraient mérité une relecture plus attentive. Krasker, malin, a défini un cadre et son livre, précis et minutieux, n'en sort pas. Il maîtrise son sujet d'un bout à l'autre de ces presque six cents pages et, grâce à lui, le Paris des Beatles est une fête. ★

PAR JEROME SOLIGNY

Livre ***"Les Beatles A l'Olympia" Eric Krasker (Le Cherche-Midi)***

Que vaut le film ?

BOB MARLEY "ONE LOVE"

Quarante-trois ans après sa mort, un **biopic** officiel retrace le trop bref passage sur Terre de Robert Nesta Marley, ultime icône du tiers-monde.

LES PREMIÈRES IMAGES DE L'AVANT-PREMIÈRE JAMAÏCAINE FIRENT LA JOIE DES NOMBREUX HATERS DE L'INSUPPORTABLE COUPLE HARRY ET MEGAN, relégué au dixième rang et grimaçant un sourire de façade aussi bidon qu'une fake news de Donald Trump.

Côté obscur

Le roi du reggae a-t-il été respecté dans ce biopic à haut risque ? Tel était l'enjeu de ce long-métrage accouché dans la douleur après quelques années de préproduction et de tournage, entre Londres et Kingston. Le fils aîné Ziggy, impliqué dans la production et la bande-son avec son frère Stephen Marley, a affirmé avoir pris soin de ne pas avoir choisi une option hagiographique sur la vie de son père : "*Je me suis assuré que la spiritualité était forte et que les différentes facettes de sa personnalité étaient montrées. Son côté humain, son côté craintif, son côté violent et aussi son côté jaloux*".

Le principal risque était l'incarnation de Bob. C'est un acteur anglais de 37 ans, Kingsley Ben-Adir, Malcolm X dans "One Night In Miami", Ben Younger dans "Peaky Blinders" et Basketball Ken dans "Barbie", qui a décroché le contrat. Certes ses dreadlocks sont une perruque, mais sa voix et son jeu arrivent à convaincre. Kingsley n'a pas pris ce rôle à la légère : "*Incarner Bob, ce n'est pas facile, mais c'est la même chose à chaque fois que je prends un rôle. Il faut travailler. Et quand on commence à étudier Bob, on réalise qu'il était très travailleur*".

Andrew Holness, le Premier ministre jamaïcain, a quant à lui salué le "*bel hommage rendu à la culture jamaïcaine et à la vie de Bob*". Bref, niveau officiel, tout roule. Mais que vaut vraiment le film ? Commençons par donner raison à Ziggy : le côté obscur de Marley est présent, avec notamment une scène où il se déchaîne contre son manager Don Taylor, qui a détourné l'argent des concerts prévus en Afrique, déclenchant la fureur et les coups du chanteur. Sa vie sentimentale complexe est évoquée, et on note avec une certaine surprise la présence de Cindy Breakspeare, ex-Miss Monde, maîtresse de Bob de 1976 à 1981 et mère de Damian "Junior Gong" Marley, comme coproductrice exécutive. La musique de Bob, évidemment le point fort du projet, est principalement interprétée par Stephen Marley au chant. Les multiples flashback permettent de compléter le tableau, avec l'image récurrente d'un Bob enfant fuyant un gigantesque incendie, une scène forte en symbolique mais qui illustre la principale faiblesse du projet : une réalisation trop sage, trop bridée. Reinaldo Marcus Green, qui dirigea Will Smith dans "King Richard" (la saga de Venus et Serena Williams), n'impose pas sa griffe et enchaîne les scènes comme autant de vignettes décoratives.

Match de foot

On aperçoit The Clash en live avec "White Riot", on croise des rastas avec des chalices, des bad boys avec des guns, des punks avec des Iroquoises, Chris Blackwell en *white savior*, les Wailers qui rigolent en répétition, le producteur de Studio One, Clement "Coxsone" Dodd, avec un flingue. On a même droit à la reconstitution du fameux match de foot avec les Jamaïcains et les rock critics français (Paringaux, Alessandrini, Dordor...). Haïlé Sélassié, héros du rastafarisme, apparaît tel un fantôme à cheval emmenant le chanteur vers les pâturages de l'au-delà…

Tout cela suffira-t-il à faire un succès de ce biopic tardif ? On le saura bientôt, et en attendant on peut compléter sa connaissance de Bob avec "Marley", le documentaire réalisé en 2012 par Kevin MacDonald, où l'on peut voir la fameuse réconciliation de Manley et Seaga, les frères ennemis de la politique en Jamaïque durant les seventies, sous l'égide de Bob lors du fameux concert "One Love". Celui-là même dont on voit un extrait à la fin du film biographique qui a repris son nom. ★

PAR OLIVIER CACHIN

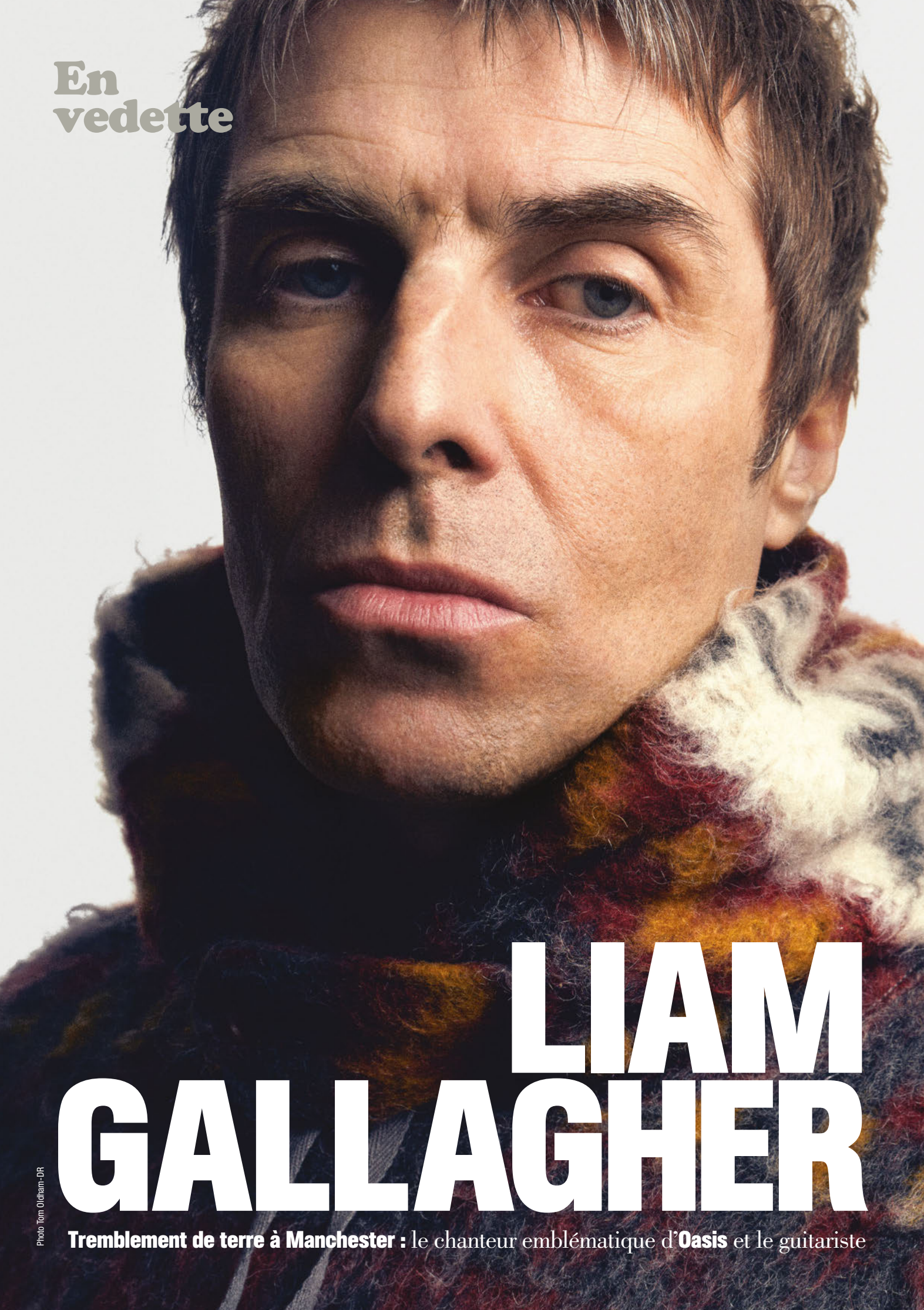
Film *"Bob Marley : One Love"*
de Reinaldo Marcus Green avec Kingsley Ben-Adir, Lashana Lynch, James Norton. 1h47

Ça biopic un peu

2024 s'annonce riche en biographies musicales : après Elvis, Priscilla, Marilyn et Bob, c'est Amy Winehouse qui débarque sur les écrans le 24 avril dans "Back To Black", avec Marisa Abela dans le rôle de la dernière recrue du Club des 27, et le réalisateur de "50 Shades Of Grey" aux commandes. Suivront Angelina Jolie en Maria Callas (Kamoulox) dans "Maria" et Tahar Rahim en Charles Aznavour dans "Monsieur Charles" coréalisé par Mehdi Idir et Grand Corps Malade, suivi de Timothée Chalamet en Bob Dylan dans "A Complete Unknown" de James Mangold. Enfin, Selena Gomez sera la star country-rock Linda Ronstadt dans le biopic musique inspiré de ses mémoires, "Simple Dreams".

Photo DR

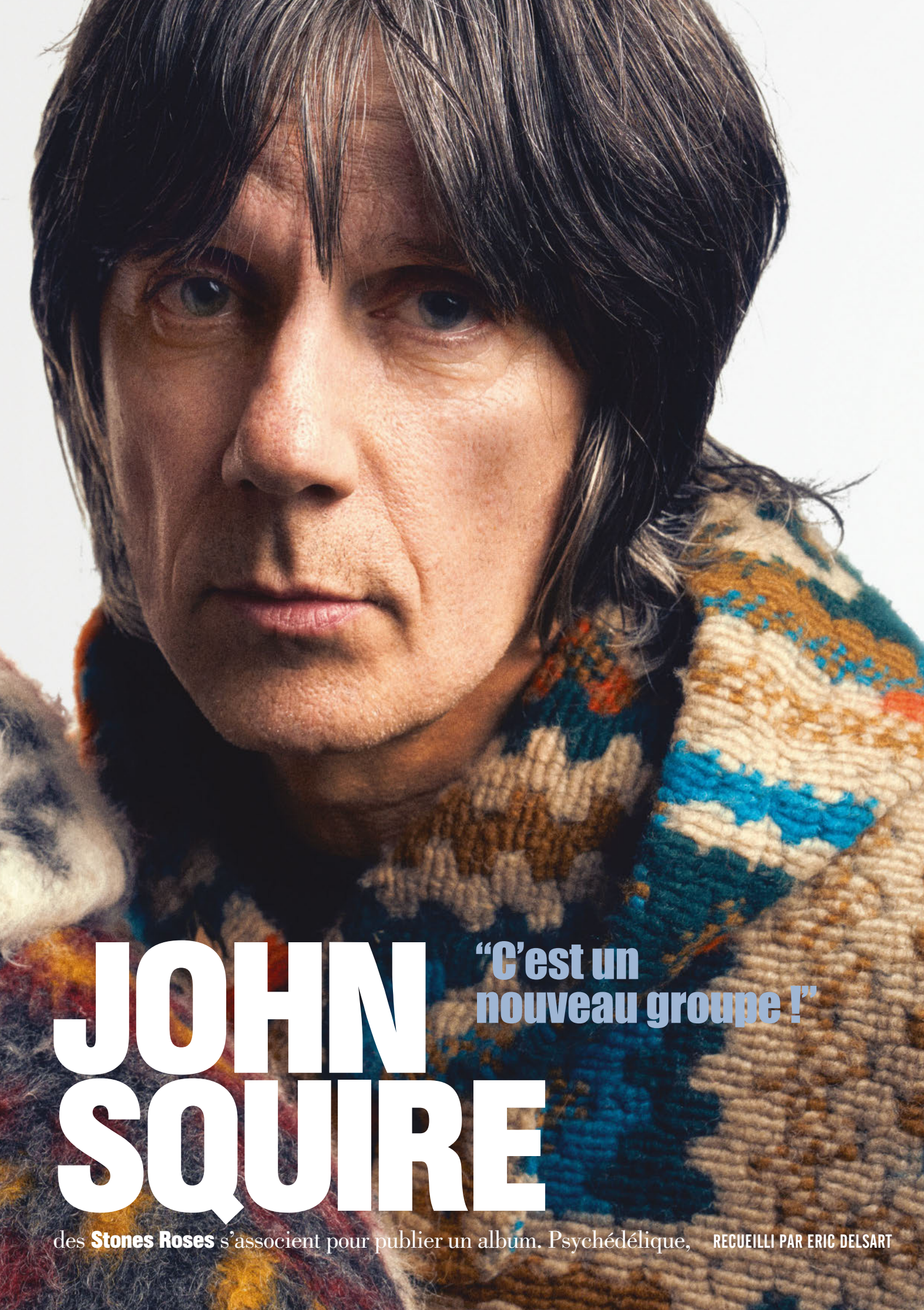
Kingsley Ben-Adir



LIAM GALLAGHER

Tremblement de terre à Manchester : le chanteur emblématique d'**Oasis** et le guitariste

Photo Tom Oldham-DR

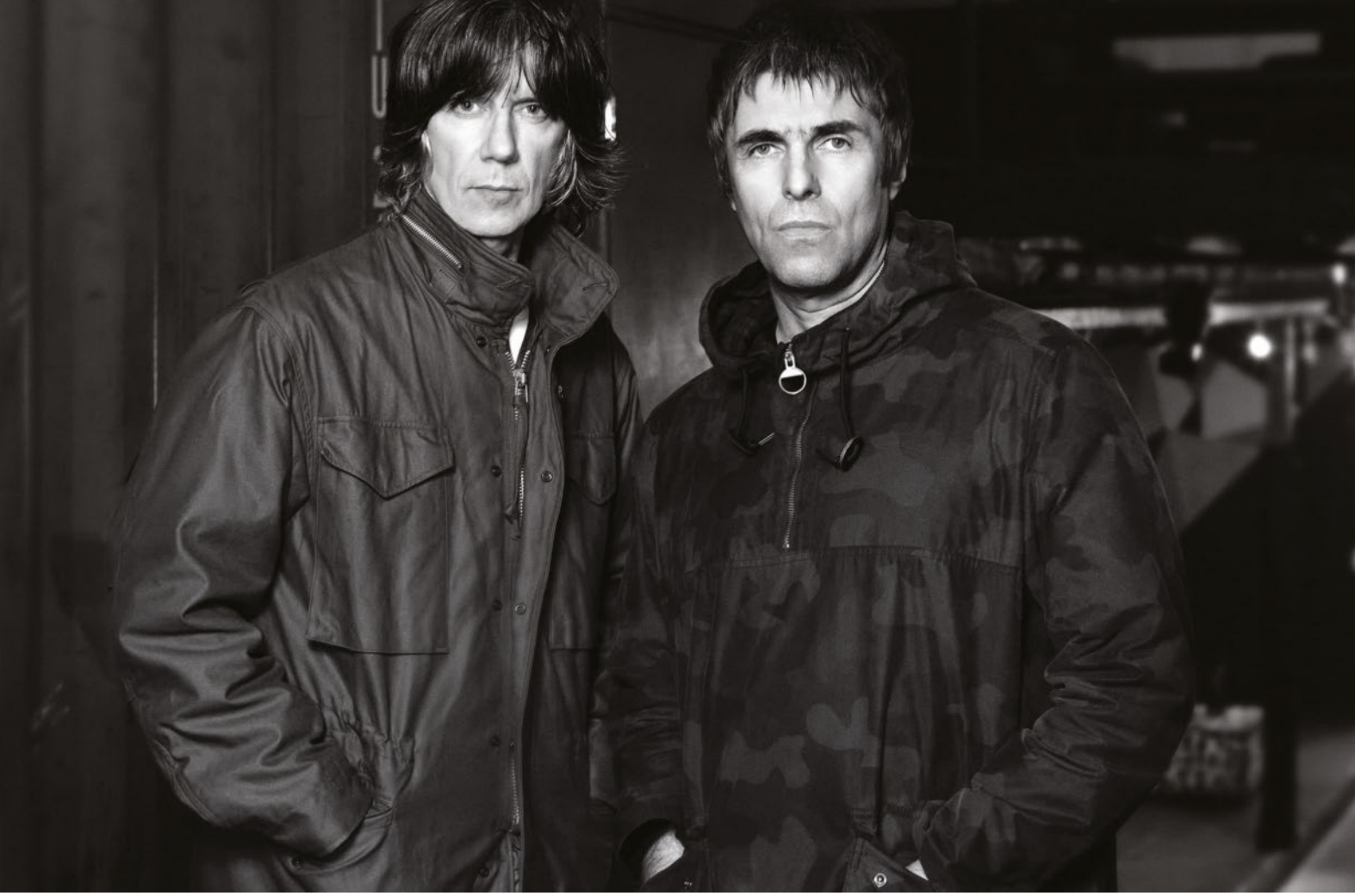


JOHN SQUIRE

“C’est un nouveau groupe !”

des **Stones Roses** s’associent pour publier un album. Psychédélique,

RECUEILLI PAR ERIC DELSART



EN ANGLETERRE, ILS SONT DES DEMI-DIEUX. Héros des années quatre-vingt-dix qu'ils ont participé à définir avec leurs groupes respectifs, ils sont à la fois les ambassadeurs de leur ville de Manchester et le symbole de l'Angleterre pop triomphante de jadis. Les derniers d'un genre en perdition — la pop anglaise de tradition — qu'ils essaient de ranimer le temps d'un album collaboratif qui explore soixante ans de rock par la lorgnette du psychédélisme. C'est dans un hôtel cossu, à deux pas du Palais de l'Elysée, qu'on a rencontré les deux musiciens. John Squire en cuir, élégant et discret, placide même. Liam en parka bariolée, fidèle à son personnage, vif et ponctuant ses phases d'innombrables "*D'you know what I mean?*". Un tic de langage qui mériterait peut-être d'être creusé auprès d'un psy afin de savoir s'il ne s'agit pas de la manifestation de l'angoisse d'un grand incompris. Aujourd'hui, les deux compères arrivent avec un album inattendu car, depuis des années, Squire avait mis sa carrière musicale sur pause, échaudé par une carrière solo en pointillé et une reformation des Stone Roses sans joie. "*La musique est une affaire de jeune homme*" avait-il dit à l'époque. "*J'y souscris toujours*" confirme-t-il d'un sourire malicieux. Son retour sur scène s'est fait par la grâce d'une apparition sur "Champagne Supernova" lors des deux concerts donnés les 3 et 4 juin 2022 par Liam Gallagher à Knebworth. Des moments chargés d'émotion qui lui ont redonné foi en la chose. La collaboration a débuté comme une boutade, le genre de proposition qu'on peut se faire dans l'euphorie d'une belle soirée, l'alcool aidant, et qu'on oublie le lendemain. Pourtant, il résulte aujourd'hui de cette promesse un album enregistré en trois semaines à Los Angeles avec le producteur Greg Kurstin (qui joue de la basse sur l'album) qui emplit le duo de joie, en particulier son chanteur, toujours emphatique quand il s'agit de parler de sa musique.

ROCK&FOLK : Revenons au début : comment vous êtes-vous rencontrés ?
Liam Gallagher : Bizarrement, au Pays de Galles. C'était quand Oasis faisait "Definitely Maybe" et que les Stone Roses faisaient "The Second Coming" à un endroit nommé Monmouth. Il y a deux studios. Les Roses étaient à Rockfield et nous à Valley Monnow. On allait au pub et on a vu John et Ian (*Brown, nda*) sortir d'un magasin et on a parlé un peu. Une fois on s'est faufilé à bord d'un tracteur et on est allé écouter en douce ce qu'ils faisaient. Et quelqu'un a ouvert une putain de porte et nous a surpris. Ils nous ont dit : "*Mais pourquoi n'êtes-vous pas entrés ?*" et on est resté discuter pendant vingt minutes. Plus tard, Mani *(bassiste des Stone Roses, nda)* a volé le tracteur et est venu chez nous. On travaillait en journée, de midi à 17 heures. On était au lit à minuit, saouls comme des cochons, et Mani venait pour essayer de voler notre weed.

R&F : Liam, comment avez-vous découvert les Stones Roses ?
Liam Gallagher : *Our kid* (*le surnom que Liam et son frère Noël se donnent l'un l'autre, nda*) a ramené "Sally Cinnamon" à la maison et il la jouait beaucoup. J'avais un pote à l'école dont le grand frère adorait les Stone Roses. On écoutait en fumant et je trouvais les paroles absurdes. "*I wanna be a dog*", mais qu'est-ce qu'il veut dire, putain ? J'ai compris plus tard que c'était "I Wanna Be Adored". Les Stone Roses m'ont poussé à faire ce que je fais. La musique, les fringues, l'attitude, la foi, tout. J'en avais besoin à l'époque. Et puis j'ai rejoint un groupe, et ça m'a mis dans le droit chemin. Sans la musique, j'aurais peut-être passé ma vie en taule.

R&F : Quand Oasis a percé, y a-t-il eu une rivalité entre vous ?
John Squire : Je me suis dit : "*Ces mecs ont l'air cool*". Manifestement ils écoutaient les mêmes trucs que nous. Génial. Bienvenue à la fête ! On n'a jamais ressenti de compétition.
Liam Gallagher : Non parce que c'était nos putains de héros ! Ce sont eux

"Les Stone Roses m'ont poussé à faire ce que je fais.

qui nous ont donné envie de faire ça. Comment peut-on être en compétition avec ses héros ? On voulait faire de la bonne musique. Changer le monde. Je n'ai jamais ressenti ça, même avec les groupes qui arrivaient après Oasis. Tant que c'est bien, tant mieux ! La musique appartient à tout le monde. Et le monde est meilleur avec plus de bonne musique et moins de musique de merde. Tout ce qu'on a fait n'a pas été super, je suis le premier à l'admettre, mais l'enthousiasme a toujours été là.

R&F : Etonnamment, Liam, votre premier crédit en tant qu'auteur était avec John sur le morceau "Love Me And Leave Me" paru sur le premier album de The Seahorses en 1996…
Liam Gallagher : Il faut remercier John pour ça mais je n'ai pas fait grand-chose. Ce n'est pas comme si on s'était assis pour écrire une chanson. C'est juste un soir, on était bourré et John a fait cette mélodie et m'a gentiment crédité.
John Squire : Tu l'as écrite avec moi. Je jouais de la guitare, tu as chanté un truc...
Liam Gallagher : Je ne m'en souviens pas, j'ai une mémoire de merde. Je n'ai jamais cherché à écrire des chansons pour concurrencer *our kid* ou avoir des droits d'édition. Parfois, tu joues de la guitare chez toi et quelque chose se produit, tu écris une petite chanson et voilà. Mais je n'ai jamais eu le virus, je ne suis pas un songwriter, je préfère chanter des chansons que de les écrire. Je me fiche si je n'écris jamais plus la moindre chanson, tant que je peux en chanter c'est la seule chose qui compte.

Photo Tom Oxley-DR

Homme des cavernes

R&F : Parlez-nous de la naissance du projet…
Liam Gallagher : Ça s'est fait sur l'instant. C'est pas comme si on s'était envoyé des e-mails ou qu'on avait fait des réunions. C'était juste après Knebworth, on était dans la loge, et John m'a dit : "*Tu veux faire quelque chose ?*" Et moi je lui ai répondu : "*Je suis d'accord mais tu t'occupes de toute l'écriture*". Il m'a envoyé les chansons et elles étaient parfaites.
John Squire : Je me souviens avoir menti à Liam. Je lui ai dit que j'avais des chansons alors que je n'avais rien. J'avais quelques idées, quelques petits trucs, mais j'étais à sec. Ce n'est qu'après le concert que j'ai commencé à travailler, à écrire des chansons en ayant Liam à l'esprit. Je n'ai jamais arrêté de jouer de la guitare mais je n'ai pas pour habitude d'écrire des chansons. J'avais déjà écrit des chansons pour les Roses que je ne chantais pas, donc je savais faire ça, mais c'était très inspirant de savoir que la voix serait en avant dans ce projet. Je peux écrire n'importe quelle vieille merde, ça va sonner bien de toute façon avec la voix de Liam.

R&F : Avec Liam comme chanteur, vous avez choisi de mettre l'accent sur les mélodies ?
Liam Gallagher : C'est ce qui compte le plus pour moi. En ce qui me concerne, je veux que les gens puissent chanter ces chansons avec moi. Tout le monde a peur de la mélodie aujourd'hui. Même les Sex Pistols étaient mélodiques. Ils étaient bruyants, en colère, mais on pouvait chanter leurs chansons.

R&F : Comment s'est passée cette collaboration ? Vous vous envoyiez des fichiers ?
Liam Gallagher : Fichiers ? Je suis un putain d'homme des cavernes, moi. Je n'ai rien de tout ça. John envoyait des trucs sur… euh, Dropbox, c'est bien ça ?… J'essayais de comprendre les paroles mais j'ai fini par lui demander de me les envoyer. John m'envoyait des trucs mais je suis incapable d'envoyer quoi que ce soit. Ça finirait à Bagdad ou je ne sais où.
John Squire : C'était très amateur de mon côté. J'envoyais des voix éraillées sur des mauvais mixes et des textes écrits avec une écriture manuelle illisible. Je prenais des photos des textes pour les envoyer à Liam…
Liam Gallagher : … et Debbie *(Guyther, sa compagne et manager, nda)* devait m'assister à tout instant pour que je puisse travailler et enregistrer mes voix.
John Squire : Les démos m'ont retourné. Il y avait juste une guitare tremblotante, pas de batterie, un tempo un peu irrégulier, mais quand Liam arrive, ça devient quelque chose. En y repensant, on a trouvé notre moyen étrange d'utiliser la technologie moderne. La technologie numérique, mais de façon très analogique. Je me souviens aussi que tu m'as envoyé un texte disant : "*Je sais ce que tout le monde pense de toi, que ton truc, c'est les riffs, et j'en suis capable aussi. Mais on peut être tellement plus que ça*". Alors je t'ai envoyé la démo de "Mars To Liverpool". "*Tiens, ça t'ira, ça ?*".
Liam Gallagher : On s'envoyait beaucoup de textos. J'étais probablement en colère la moitié du temps dans mes messages parce que je m'emballe vite et que ça y est, putain, on est lancé ! On fait un album ! J'ai participé au fait que John soit de retour. Il écrit de la musique et joue de la guitare. Je sais que je n'arrête pas de le dire, mais que je sois impliqué ou non, je suis heureux qu'il soit à nouveau en train de faire ça parce que c'est lui le meilleur.

Dans ma baignoire

R&F : A quoi peut-on s'attendre sur vos prochains concerts ?
Liam Gallagher : Juste l'album, mec. Le set va être court mais c'est comme ça. C'est un nouveau groupe ! Quand on fera un autre album, et puis un autre, on aura plus de répertoire.

R&F : Cette affaire a l'air partie pour durer !
John Squire : J'ai envie d'en faire plus. J'ai déjà quelques idées...
Liam Gallagher : Je suis impatient d'entendre les prochaines chansons que John va écrire.

R&F : Vous avez une année 2024 chargée Liam, entre ce projet et les concerts anniversaire pour "Definitely Maybe" cet été.
Liam Gallagher : Oui mais faire de la musique, c'est pas une charge. Faire le ménage, tondre la pelouse, amener les gosses à l'école, c'en est une. Mais se lever et chanter devant des gens, c'est magnifique !

R&F : Il y a un truc un peu frustrant dans l'album, c'est que de nombreux solos débutent et disparaissent ensuite dans le fade-out des chansons…
Liam Gallagher : Ça m'a un peu déçu aussi qu'on ait fait ça. Il y a des choses qui étaient vraiment intéressantes et que j'aurais gardées, mais je pense que c'est lié à la durée de l'album.

R&F : Peut-on imaginer des versions plus longues de ces morceaux sur scène ?
John Squire : Bien sûr ! Il y a quelques chansons que je me vois bien rallonger.
Liam Gallagher : Oui, voilà, jouons des sets de deux heures ! Et quand on jouera à Kentish Town, à cinq minutes de chez moi, je serai déjà dans ma baignoire qu'il sera toujours à faire ses putains de solos ! ★

Album *"Liam Gallagher & John Squire" (Warner)*

La musique, les fringues, l'attitude, la foi, tout"

“J’ai ajouté des guitares”

KIM GORDON

Cinq ans après son premier album solo, elle revient avec la même équipe et onze titres tapissés de beats musclés, empruntés au hip-hop et au dub. Mélange d’abstrait et de très concret, “The Collective” est impossible à ranger dans une petite case. A l’image de sa créatrice.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

IMAGINONS UN INSTANT QU’UN EXTRATERRESTRE N’AYANT AUCUNE NOTION DE NOTRE LANGAGE DÉBARQUE UN JOUR SUR NOTRE PLANÈTE ET DEMANDE CE QUE SIGNIFIE LE MOT *COOL*. On pourrait sortir un dictionnaire ou lui faire un résumé de la carrière de Kim Gordon, musicienne, songwriteuse, artiste plasticienne, créatrice de mode, actrice, productrice, toujours au bon endroit underground avec un temps d’avance sur le bon moment. Agaçante ? Même pas. Inspirante plutôt, car elle a suivi la voie qu’elle s’est tracée à une période où mener plusieurs carrières de front était associé à l’image plutôt négative du touche-à-tout.

Valise

Imaginons maintenant que l’extraterrestre mentionné plus haut a envie d’approfondir le concept du cool absolu. On lui expliquera alors, par exemple, que Kim Gordon est si fantastiquement cool que si elle se mettait, pour une raison ou une autre, à chanter sa liste de courses, on serait captivé. Comme la vie est parfois bien faite, il se trouve que “The Collective” s’ouvre sur “Bye Bye”, morceau où l’Américaine scande/ énumère tout ce qu’elle doit faire avant de partir et empaqueter dans sa valise. Bien sûr, c’est fascinant et on en vient à se demander si, au fond, cette liste ne serait pas une allusion à la charge mentale qui… “*Non, ça parle vraiment de faire ses bagages. Je voulais quelque chose de très banal pour contraster avec la musique qui est intense et prenante. Je dirais que je suis un peu angoissée à l’idée de me préparer à partir en voyage et je fais des bagages comme si j’allais me retrouver coincée quelque part.*”

Pour l’heure, Kim Gordon nous parle depuis la maison d’une amie, à Brooklyn, dit-elle sur Zoom. Les interviews, c’était mieux avant, lorsqu’on était en face de l’artiste, ce qui permettait de donner une description de sa tenue et de juger son physique avec une mauvaise foi absolue. Ou, dans le cas qui nous occupe aujourd’hui, de décrypter ses expressions, car Kim Gordon n’est pas forcément du genre expansif. On devra se contenter du ton de sa voix et de son rire jamais très loin, comme quand on lui demande ce qui l’a motivée à sortir cet album, alors qu’on a lu quelque part, que pour elle, faire de la musique n’était pas forcément un besoin. “*Je ne dirais pas que ce n’est pas un besoin, mais… je pense que mes propos ont été mal rapportés. Chez moi, il y a une sorte de compulsion à faire de la musique et je n’ai pas l’impression d’être une exception. J Mascis a dit fameusement ;* ‘Jouer de la musique ou faire partie d’un groupe n’est pas qu’une question de plaisir’.”

Collectif

Plus heavy que le précédent, “The Collective” fait la part belle aux dissonances, aux beats, aux sons abrasifs. Et sur ce tapis noisy, Kim Gordon parle, scande, feint l’urgence et ajoute la touche hypnotique incitant à se plonger dans un album qui s’apprivoise au fil des écoutes. “*J’ai travaillé avec le même producteur que pour le disque précédent et cette fois, ça a été encore plus une collaboration. Au fond, je voulais que l’album repose plus sur les beats que ‘No Home Record’. J’ai dit à Justin (*Raisen, le producteur, ndr*) quel genre de hip-hop j’aimais, il m’a envoyé des rythmes et ça a été à moi de choisir, de voir ceux avec lesquels je pouvais faire quelque chose. Puis j’ai ajouté des guitares, surtout noisy, je suis passée aux voix et il a donné forme à l’ensemble.*” D’où, sans doute, ce titre, “The Collective” qui évoque à la fois un travail d’équipe et un nom de projet artistique issu de l’art contemporain. “*Non, même si j’ai travaillé étroitement avec quelques personnes. En fait, je venais de lire le roman de Jennifer Egan, ‘The Candy House’, où elle parle de collectif et d’une personne qui trouve*

Photo Danielle Neu-DR

“Une sorte de compulsion à faire de la musique”

un moyen de manipuler les autres par le biais des algorithmes. Ce n’est pas très éloigné de ce qui se passe en ce moment. Dans ce livre, il existe une sorte d’appli dans laquelle on peut télécharger ses expériences et c’est ainsi qu’on intègre le collectif. Une fois qu’on est dedans, on peut vivre les émotions et les souvenirs des autres.” Voilà qui ferait un bon scénario d’un futur épisode de “Black Mirror”, série de science-fiction, dystopie et satire à regarder avec un petit fond de malaise. “*Oui, c’est du nouveau réalisme. Et c’est similaire à ce qu’on vit quand un public aime votre musique ou l’écoute. Ça devient une sorte de collectif. Je pensais à ça aussi, à la relation entre artiste et public.”* Un public qui se met parfois dans la tête de l’artiste et décortique ses textes, ses faits et gestes, surtout depuis que les réseaux sociaux ont aboli la distance entre eux. En chœur, on se lamente sur le manque de mystère, sur le *too much information* ambiant. “*Et puis, faire de la musique, ce n’est pas qu’un job, c’est un style de vie, comme beaucoup d’autres choses. En ce moment, on me demande souvent pourquoi je sors un nouvel album et, en toute honnêteté, je n’ai pas de bonne réponse.”* On lui demande si elle a commencé à l’écrire pendant la pandémie, histoire de s’occuper. “*Non.”* Un petit rire. “*Pas du tout.”*

Cheerleader

Si l’on en croit la presse musicale étrangère, Justin Raisen, qui a produit entre autres les Yeah Yeah Yeahs, les Viagra Boys, Charli XCX, aurait développé avec elle une vraie complicité artistique depuis que le frangin de Justin, Gordon, les a mis en contact. “*Il me soutient, il m’encourage beaucoup. C’est une sorte de cheerleader en studio, il se montre toujours très enthousiaste.”* Et qu’en est-il du petit surnom de Kimye qu’il lui a donné ? “*Je ne sais pas trop… Il me dit que c’est parce que je suis une sorte de génie. Enfin, je ne sais pas si c’est aussi flatteur que ça, vu que c’est une allusion à Kanye.”* La comparaison s’arrête là, puisque si le rappeur avait écrit une chanson comme “I’m A Man”, un des morceaux les plus marquants de l’album, les paroles n’auraient pas dégouliné de sarcasme. “*Initialement, il m’a été inspiré par les hommes politiques conservateurs comme Josh Hawley, qui aime dire que le féminisme a ruiné les hommes. J’aurais plutôt tendance à penser que c’est le capitalisme qui a ruiné la masculinité, mais bon… Jusque dans les sixties, le rôle de l’homme était celui du protecteur et du sauveur, puis il l’a perdu, n’a plus su quoi faire et est devenu un consommateur comme les femmes. Et la victime du marketing au passage. La chanson parle de ça. J’ai toujours aimé le générique de la série ‘Mad Men’, avec cette image d’un homme en costume dégringolant d’un gratte-ciel. Ça en disait long sur la façon dont le personnage était perdu.”* Ses paroles seraient plus une observation du monde qu’une exploration de sa psyché ? “*C’est assez vrai, même si parfois, c’est un mélange des deux. Sur ce disque, j’ai suivi ce que j’absorbais de façon inconsciente ou en lisant la presse.”* On revient à “Bye Bye”, premier extrait de l’album, illustré par une vidéo dans laquelle sa fille, l’artiste-poétesse-mannequin (le côté multitalent, ça doit être dans l’ADN) Coco Gordon Moore, fugue de chez elle, fait ses courses dans une supérette sans passer par la case caisse, se relooke dans une chambre de motel et finit par sauter de la voiture de sa daronne pour s’enfuir dans la nuit. “*Coco a eu l’impression d’être dans un film d’action, je crois. On a tourné une autre vidéo avec elle la semaine dernière et c’est l’opposé total, elle ne doit rien faire dedans, juste se prélasser.”*

Bio

Comme on ne pourra pas parler de toutes ses activités artistiques dans le temps qui nous est imparti, on pare au plus pressé, en l’occurrence, “This Woman’s Work: Essays On Music”, recueil de textes sur la musique, écrits par des journalistes ou des romancières, qu’elle a compilés avec l’artiste et autrice Sinéad Gleeson. Elles se sont rencontrées lorsque la première participait à une exposition au musée d’Art moderne de Dublin. “*J’ai trouvé Sinéad intéressante, on s’est bien entendues. C’est elle qui a fait le plus gros du travail. De mon côté, j’ai choisi les autrices, j’ai aidé l’une d’elles à mettre son chapitre en forme. C’est un livre intéressant. Zachary Pace vient d’en sortir un, ‘I Sing To Use Thee Waiting’, écrit du point de vue d’un fan, avec des textes sur Cat Power, Nina Simone, Rihanna, etc. C’est cool de voir que des auteurs comme lui essaient d’écrire de façon créative sur la musique au lieu de faire du journalisme basé sur une bio ou un communiqué de presse.”* On lâche le terme de terme de Wikipédiste, individu qui pense qu’en compilant des informations sans les vérifier ni apporter de point de vue il est possible d’écrire un livre. Le mot et sa définition l’amusent. “*C’est ça, alors qu’il est possible d’aborder son sujet d’une façon un peu plus poétique ou autre.”* On mentionne Kurt Cobain, victime de bon nombre de Wikipédistes qui ont propagé l’image de poster boy torturé du cliché éculé qu’est le pseudo-club des 27. Il était comment, le vrai Kurt ? “*J’ai beaucoup de souvenirs de lui en train de rire. On a tourné avec eux, on s’est bien amusé comme on peut le voir dans le documentaire ‘1991: The Year Punk Broke’. C’était avant la célébrité… et avant Courtney.”* Avant de raccrocher, on lui demande quel est le meilleur conseil qu’elle a reçu. Silence méditatif au bout du Zoom. “*Je crois qu’un artiste, Dan Graham, m’a dit un jour qu’il est important de s’impliquer dans la communauté artistique. Travailler dans son studio ou autre, c’est important mais ça ne suffit pas. Je crois qu’il m’encourageait à écrire. Je n’avais pas de galerie, j’avais du mal à créer et il m’a dit ça. Et récemment, ma fille m’a avoué que la meilleure chose que je lui ai apprise, c’est à dire non.”* On ne la voit pas, mais on sait qu’elle sourit. “*C’est assez drôle, non ?”* ★

Album “*The Collective*” (*Matador*)

Photo Danielle Neu-DR

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

FLASHEZ MOI
POUR VOUS ABONNER

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & DIGITALE
+ LE DOUBLE CD
THE WHO
"LIVE AT SHEA STADIUM 1982"

Concert filmé et déjà publié en DVD, la prestation des Who au Shea Stadium de New York le 13 octobre 1982 bénéficie pour la première fois d'une publication sur disque. Rare témoignage live du groupe avec Kenney Jones à la batterie, le concert voit les Who envoyer tous ses classiques ("Substitute", "Pinball Wizard") et se dinstingue par la présence de morceaux tirés du récent album "It's Hard", mais aussi celle du pianiste boogie Tim Gorman qui donne une couleur rock'n'roll à l'ensemble, notamment sur des titres tels que "Long Live Rock" et le medley final dédié aux Beatles ("I Saw Her Standing There / "Twist And Shout").

84€
AU LIEU DE ~~177,83€~~

12 N° papier : 82,80€ - 12N° digitale : 71,88€

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com/ROFP679**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + Le Double CD de **The Who "Live at Shea Stadium 1982"** : 84€ au lieu de 177,83€.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 154,68€.

Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
abo.rocknfolk.com/ROFP679
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Mes coordonnées:

ROFP679

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☐ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/04/2024. Prix du Double CD : 23,15 € frais de port compris.

“Se foutre de tout”

GWENDOLINE

Ce genre de miracle n’arrive que très rarement en France.
Deux mecs de Bretagne qui balancent une cold wave aussi hilare que plombée et qui mettent à l’amende à peu près tous les groupes narcissiques de l’époque, pas les mains dans les poches mais pas loin non plus.

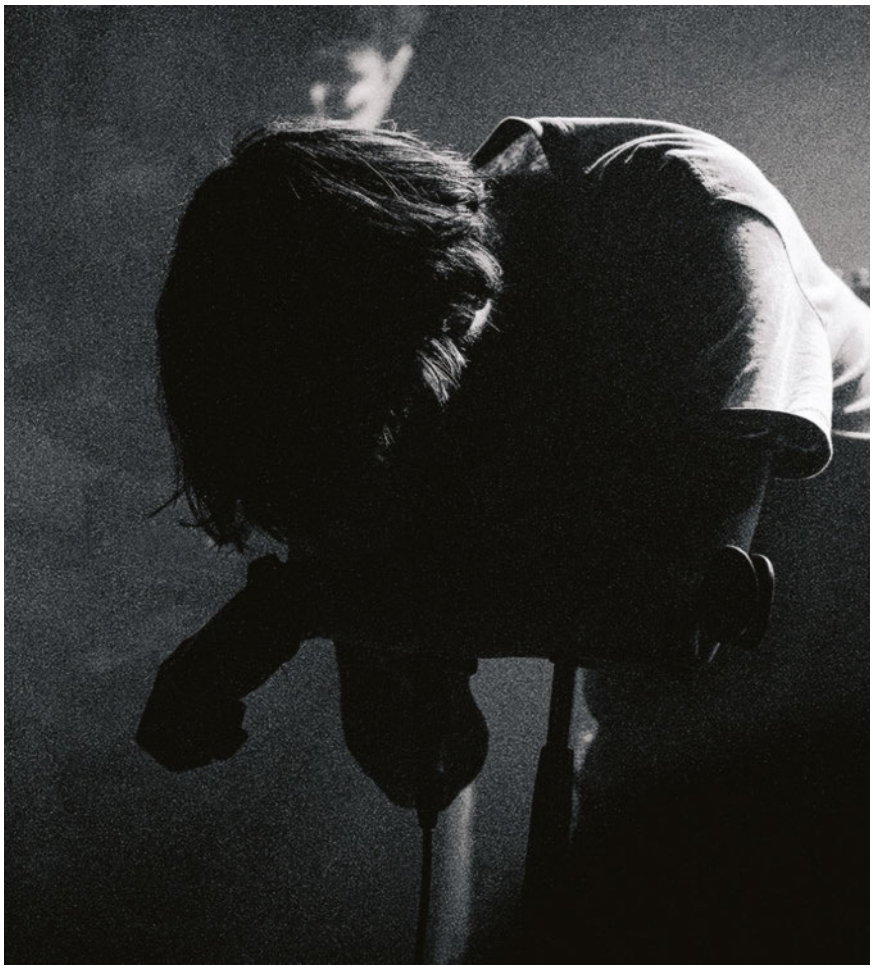
RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

SI GWENDOLINE AVAIT EXISTÉ DANS LES ANNÉES QUATRE-VINGT, ÇA AURAIT PU VIRER À LA CATASTROPHE. A l’alterno. En mode fête de la musique. Saxophone, blagues lourdingues et arrogantes et reprises de Joy Division sous Valstar tiède. L’enfer. En 2024, c’est une tout autre histoire. En 2024, Gwendoline, sans calcul ni vanité, a peut-être sorti le disque le plus drôlement radical de l’époque. Ou le plus furieusement lucide. C’est *le* disque pour tous les déclassés, pour tous les non-aveuglés et non-alignés, pour tous les impuissants, les frustrés et les rincés le quinze du mois, le disque pour ceux qui préfèrent ricaner au bord du précipice parce qu’ils savent que les salauds ont probablement gagné et que ça ne servira à rien de pleurer ou de multiplier les manifestes.

Vortex de branleurs

“Le Sang De Papa Et Maman”, chanson admirable, terrible, qui tabasse le déterminisme social, finira de convaincre les sceptiques. Ou “Clubs”, hit des profondeurs, déflagration charnelle, hymne pour danser jusqu’à la mort… Gwendoline, c’est Buster Keaton qui monterait au front avec un lance-pierres, un tonneau de bière et un bouquet de fleurs fanées. C’est le disque pour ceux qui ont traversé la rue et pris en pleine gueule le mur du réel. Chez Gwendoline, on boit éventuellement pour sociabiliser mais aussi pour fuir, pour s’arracher à la connerie des autres, même quand cette connerie a parfois des airs familiers. Pour se marrer. Chez Gwendoline, on chante comme on agonise ivre sur une barricade un soir de combat sans lendemain. Les tripes au bord des lèvres. Les fils à papa aimeront cet album parce qu’il ressuscite le meilleur de la cold wave et que ça leur rappellera la collection de disques post-punk de leurs faux déglingués de darons. Les punks à chien croiront, eux, retrouver la naïveté épileptique et pénible de Fauve à cause de ce débit parfois mitraillette d’asphyxie, sauf qu’ici c’est un admirable et envoûtant vortex de branleurs. Les dandys de salon et de foire y verront le gosse sacrément perturbé de Lescop et Daho. Faux. Tout faux. Gwendoline vient du futur, Pierre et Micka ont vu la suite et n’ont pas envie de faire semblant. Et puis ils ont des chansons. Des putains de chansons. Celles qui restent gravées. Des tatouages qui suintent le sang, la gerbe et la pisse, et les rires sans retour et le quotidien sans fake news. Droit dans les yeux, même si ça pique. Qu’ils chantent le PMU, les flics sur TMC, les corps-pinata déchirés à coups de matraque et de vice ou l’aliénation, la perdition ou les bars, Brest ou le monde, ses voies de garage et ses campings, la compétition capitaliste ou tous les *“à quoi bon ?”* qui jalonnent nos existences, les deux de Gwendoline font le taf avec une classe barbelée et un aplomb qui donne envie de foutre le feu autant à la première banque croisée qu’à nos dernières frilosités. Ce n’est pas un groupe engagé, Dieu merci. Micka et Pierre rejettent d’ailleurs ce terme débile. Pas sûr qu’eux laissent sa chance à la paix. Et pourtant, plusieurs de leurs titres auraient de quoi fédérer bien des haines, tristesses, impasses, névroses, espoirs lavés à la javel et crises de rire d’avant l’aube. De quoi dresser une armée de clochards et d’underdogs comme dans un film de John Carpenter. Gwendoline n’est pas une fille facile. C’est une Amazone qui ne (se) livre pas à domicile et qui décoche des flèches trempées dans l’acide et les boules puantes. Qui reconnaît aimer beaucoup les disques de Foals, entre autres. Aucune importance : sa musique n’a pas besoin de grands frères pour afficher son arrogance à la lumière noire et cette identité en béton désarmé, vraiment pas prête à se constituer prisonnière. Gwendoline, sans PowerPoint ni PEL ni plan de carrière, ne rate jamais sa cible. Le groupe constate en ricanant, amertume buissonnière. Dans l’approche DIY — ses deux albums ont été enregistrés à la maison, pas par posture,

Photo Romain Rival-DR



Photos DR

plus par volonté d'éviter les studios, leurs factures voraces et leurs obligations —, dans ce son à la fois profond et dépouillé de toute dentelle, glaçant et captivant, Gwendoline pourrait évoquer la démarche de Wu Lyf, cette météorite mancunienne qui, le temps d'un album ; avait divisé la petite planète rock critics il y a quelques années et avait redonné un sens à l'aventure musicale sans filet ni radar. Sans besoin du regard de l'autre. Comme chez Jessica93. Cette capacité à ne rien céder à la réalité.

Spontanéité radioactive

Gwendoline, duo breton plus ou moins trentenaire aujourd'hui basé à Brest après des locations longue durée à Rennes ou Nantes, navigue à vue et carbure au désir. Devant une PlayStation en surchauffe (ils adorent Fifa et un jeu dédié au Tour de France), un comptoir anonyme ou une simple discussion entre amis dans une rue couvée par la lune et ses étoiles crevées, avec probablement quelques degrés d'alcool dans le sang, des chansons sont nées et elles peuvent se regarder dans un miroir sans bégayer ni rougir. Gwendoline, oui, n'a aucun agenda et compose au hasard, quand ça vient. La spontanéité radioactive de ses chansons aussi dépressives qu'entraînantes, hilarantes que sincères, cool et menaçantes, vient peut-être de là. De ce refus de tout à fait abdiquer devant ce monde qui trébuche. Revenons aux années quatre-vingt : la déprime et les tensions exprimées par certains groupes relevaient du fantasme morbide post-adolescent. Certes, le capitalisme cannibale accélérait un peu partout, la guerre froide respirait encore un chouïa, et on jouait à se faire peur. On était de gauche ou de droite et ça se limitait aux engueulades familiales les dimanches autour d'un gigot. Gwendoline évolue dans une configuration tout à fait différente. Partenaire Particulier chez Joseph Conrad. Terminée la récré. Le pire est désormais possible et l'idéologie a deux tonnes de plomb dans chaque aile. Un pire encouragé et provoqué par une avidité qui n'a plus ni limite ni sens. Gwendoline chante ça. C'est de la fatalité Carambar. Un trip XXL. On sait que dehors, c'est merdique, dangereux, effrayant, roulette russe au barillet complet, et qu'on ne peut rien y faire. A part le dire en chantant. Et Gwendoline le dit en chantant. Pour se vider, pour rien, pour jouer les petits cons (même s'ils réfutent toute volonté de provocation), pour ne pas devenir fous. Pour transformer la mort en vie. Gwendoline est-il cynique ? C'est une question qu'il aurait fallu poser et qui ne vient que maintenant. Peut-être. Ironique ? Possiblement. Oui. Il a en tout cas du cœur et une âme sans bourrelets. Pierre était cuisinier. Micka pion. Ils ont démarré ce groupe (ils en ont eu quelques autres auparavant) comme une blague. Vraiment. Leurs premiers concerts étaient atroces. Ce sont eux qui le confessent. Peut-être pour ça qu'ils regardent parfois encore leurs pompes sur scène… et puis, la blague est devenue autre chose. L'envie d'en découdre avec leurs propres faiblesses. Une sorte de *"T'es pas cap"* qui aurait mal tourné. Pour le meilleur de nos oreilles.

Hasard inespéré

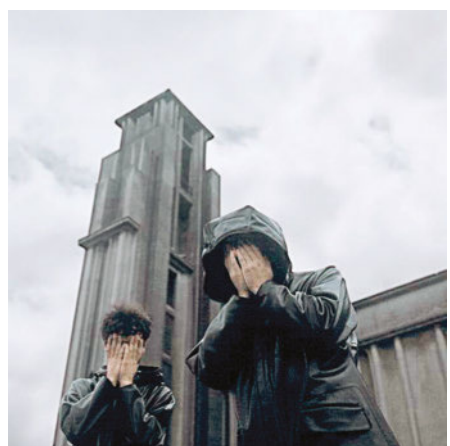
Aujourd'hui, ils enregistrent et donnent plein de concerts (plus de quatre-vingt-dix ces deux dernières années), avec parfois un écran karaoké où défilent leurs paroles. Une sorte de hype prend forme. Brossard des Transmusicales n'y est pas étranger. Il leur a donné leur chance après une audition en 2021. Ils y sont allés sans trembler, presque en mode rien à foutre. Il y a même l'un des musiciens qui complètent le duo sur scène qui a préféré ne pas se pointer parce que ce n'était pas payé. L'audition a été validée par Brossard, qui adorait déjà leur tube underground "Chevalier Ricard". Oui, la blague entre potes a muté. L'heure est venue d'assumer.

D'assumer qu'ils ont quelque chose qui vaut la peine d'être creusé et jeté à la face d'une humanité qui ne carbure plus qu'à la trouille. Ils vont être aimés ou raillés. Ils ne vont pas laisser indifférent. Si les punks avaient leur No Future, les deux Gwendoline ont leur No Now. C'est tout de suite maintenant ou presque que nous tombons. Tous. Alors, autant que la bande originale de notre effondrement ait de la gueule et qu'elle claque. Ecouter en boucle "Parce Que J'ai Rêvé D'être Riche", ultime morceau de "C'est A Moi Ça" (le titre dingue de ce deuxième album, le premier s'intitulait "Après, C'Est Gobelet !", inspiré par la phrase d'un barman qui annonçait que la fermeture était proche) et se dire que l'on ne vit que pour ce genre d'instants arrachés à la médiocrité, à cette course absurde au cimetière, ça n'a pas de prix. Et ça reste tout de même moins cher que n'importe quel concept en carton recyclable d'une Christine And The Queens et ses gesticulations embarrassantes pour public blasé averti. Gwendoline ne fout jamais la honte. Et même sans substances, on danse, on jubile en l'écoutant. On ne voudrait pas que ça s'arrête. Gwendoline n'est que ce qu'il est : une magnifique anecdote. Un hasard inespéré. Le genre de formation qui donne envie aux gosses perdus de s'y mettre. Gwendoline est encore l'ennemi du Mérite, ce mythe écœurant créé par les avec-dents. Il n'est dupe de rien. "*Car ce monde est génial*" répète-t-il sur "Conspire", morceau d'ouverture flamboyant, martial et bravache, marteau-piqueur qui fouille inlassablement nos aveuglements et annonce ce qui va suivre, c'est-à-dire une déflagration inespérée. Pierre et Micka sont aussi admirables sur "Héros National", sorte d'hybride Nintendo/ Vampire Weekend où le désir de célébrité est malmené dans une ruelle sans nom.

Pour tous les non-aveuglés et non-alignés, les impuissants, les frustrés et les rincés le quinze du mois

Une boule dans un flipper

La rencontre a lieu du côté de Montreuil, dans les locaux de leur nouveau label, leur premier, Born Bad Records. Dehors, il pleut. Dedans, ça caille. Pas grave. Cool. On peut cloper. Le moment est surtout venu de percer le secret de l'univers avec les deux responsables de ce disque atomique à la pochette bunker impeccable et sans visage en répondant à cette interrogation : c'est qui cette Gwendoline ? Pierre : "*On a commencé en faisant une chanson, comme ça, on était bourré… En deux semaines, on avait un album. Fallait le foutre sur Bandcamp et il nous fallait un nom. C'était en 2016 ou 2017… On n'avait pas d'idées. Et puis j'ai repensé à Gwendoline, une fille qui me martyrisait à l'école. Et mes parents voulaient donner ce prénom à ma sœur. J'ai milité pour qu'ils lui en donnent un autre. Et notre groupe d'avant s'appelait Constance… on s'est dit qu'on allait prendre un prénom dégueulasse vu qu'on trouvait que le projet était un peu dégueulasse, et voilà…*"



Le troisième homme

La pochette crépusculaire de Gwendoline, on la doit à Aloïs Lecerf. Photos et graphisme. Recto : Micka et Pierre devant une église à Brest, les visages enfouis dans leurs mains, têtes vissées dans des capuches. Verso : la mairie, encore à Brest, bunkérisée comme l'église, les ouvertures ont été supprimées pour accentuer cette impression d'enfermement, un drapeau français comme perdu sur le toit. Aloïs Lecerf, c'est, comme le dit Micka, *"un peu le troisième Gwendo"*, toujours là quand ils composent. C'est encore lui qu'on peut entendre hurler sur le titre "Merci La Ville".

Dégueulasse parce qu'élaboré sans arrière-pensée, juste pour briser l'ennui et la frustration. Pour ricaner comme des débiles et divertir l'assemblée. Au commencement, ils avaient dans l'idée de composer des titres-caricatures rap autotunés. Trop compliqué, trop loin de ce qu'ils étaient. Leur cold wave sans chichi prend alors le dessus. Alléluia ! La musique de Gwendoline ressemble à la prose empilée de l'écrivain Edouard Levé. Elle accumule litanie, hypnose, pour dépasser le récit et viser directement ce que nous sommes : une boule dans un flipper qui n'offre d'extra-balle qu'à ceux qui ont déjà tout. Pêle-mêle : "*Au départ, on a fait des titres que pour nous et nos potes, vraiment… On voulait faire de la musique simplement, rapidement juste pour poser dessus des textes qui nous faisaient marrer… Les mains qui cachent nos visages sur la pochette ? On voulait faire comme Daft Punk mais on n'avait pas assez de fric pour acheter des casques* (rires). *Sur ce nouvel album, on voulait repartir sur du potache. Mais dès qu'on s'est mis à écrire, c'est parti direct sur des trucs plus sombres. La création ? On lance une boucle de musique, on boit et on écrit chacun sur notre carnet… Perso, la hype autour du groupe, on s'en tape, on regarde pas trop… C'est à partir du moment où on a décidé de se foutre de tout, d'arrêter de courir après les tremplins, les possibilités, qu'on a commencé à vraiment se rapprocher d'un truc… On reste nihilistes à plein de niveaux mais aujourd'hui, on fait les choses comme il faut. Tout le monde voit que ce monde part en vrille et on pense qu'il vaut mieux en rire qu'en pleurer… Gwendoline, ça parle clairement de l'impuissance, de ne pas être écouté. On se fait tout le temps happer par le réel, par toutes les saloperies qui se passent et sur lesquelles on n'a aucune prise… On ne propose rien, c'est un constat, ça relève plus de la fuite, en fait… C'est tellement dingue et absurde et con actuellement qu'on trouve ça drôle. Drôle et glaçant à la fois… On enregistre tout à la maison. C'est notre processus. On ne sent pas obligé de refaire. On conserve des erreurs. Tant pis si ça bafouille parfois. C'est l'intention qui prime. Et puis en studio, tu ne peux pas forcément t'accorder une pause PlayStation* (rires). *Si au bout de vingt minutes d'enregistrement, on n'a plus envie, ben on se casse… Pour ce disque, on n'a fait aucune démarche pour contacter des labels. Peut-être que Flo, notre pote manager entre guillemets, en a démarché. Et puis JB de Born Bad est venu nous voir en concert. On a bu un coup. Le personnage nous a plu, il était très motivé. Sa manière de parler du projet était cool, il avait capté ce qu'on racontait, la musique… Qu'est-ce qu'on voudrait voir comme épitaphe sur notre tombe ? Déjà, ça signifie qu'on sera enterrés ensemble sous le nom Gwendoline ? Pourquoi pas ? Dans un caveau bien stylé (rires). 'Merci La Ville' peut-être* (une autre chanson du disque)." Il faut tomber amoureux de Gwendoline. ★

Album *"C'est A Moi Ça" (Born Bad Records)*

“Le bon côté des drogues”

MGMT

Six ans après sa dernière livraison, le duo américain polymorphe consent enfin à livrer un nouvel album. On a failli attendre. **RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL**

TOUT A COMMENCÉ COMME UNE BONNE BLAGUE. Les paroles de “Time To Pretend”, premier single de MGMT sorti en 2007, synthétisaient à elles seules tous les clichés du rock. Tel un remake 2000 de “Spinal Tap”. Dans la foulée, le groupe publiait une folie psychédélique sous la forme d’un premier album parfait, “Oracular Spectacular”. Mais les meilleures blagues étant les plus courtes, personne ne s’attendait à voir le groupe durer. Pas même les intéressés. “*Je suis assez fier d’avoir réussi à garder notre amitié intacte*, nous confie Benjamin Goldwasser. *Aujourd’hui MGMT représente plus de la moitié de nos vies. Ça nous a donné envie de créer un truc plus sincère et plus direct.*”

Téléréalités australienne

Vingt ans après leurs débuts bariolés, les MGMT sont toujours debout. Ils ont traversé le feu et la glace. Après un succès micro-onde, ils ont eu leur lot d’incompréhensions (leur deuxième disque, “Congratulations”, délicieusement parano mais sans tube, a souvent été décrit comme une tentative d’autosabordage), de royales défaites (leur troisième album), avant de retrouver les bonnes grâces du public avec “Little Dark Age” (2017). La chanson-titre est même devenue un tube inattendu sur TikTok trois ans après sa sortie. *“On n’y est absolument pour rien,* jure Andrew VanWyngarden. *On n’essayait même pas d’être cool ou de draguer un public plus jeune. Et on se tient à bonnes distances des réseaux sociaux.”* Un de ces miracles 2.0 qui a permis de faire perdurer la flamme d’un groupe dont on avait perdu la trace depuis six ans. Autant dire une éternité. *“La pandémie nous a permis de remettre les pieds dans la réalité après quinze ans de tournée et de shows télévisés, avoir nos hôtels et nos avions bookés pour nous. Soudain, je me suis retrouvé le cul vissé dans mon sofa à regarder des téléréalités australiennes pendant trois mois et j’ai adoré ça ! Je me suis dit :* ‘Hors de question que je reparte un jour en tournée’.” MGMT fait donc partie de ces formations qui détestent la vie sur la route. D’ailleurs, pour l’heure, aucune tournée n’est annoncée pour défendre ce nouvel album. *“C’est pénible d’entendre les musiciens se plaindre de cette vie-là, non ?* admet Ben. *On ne veut donner l’impression de cracher dans la soupe. On est conscient de mener des existences très privilégiées. Je ne sais pas comment font Mick Jagger ou Paul McCartney pour avoir encore envie de monter sur scène à 80 ans. Ça me semble inhumain.”*
“Loss Of Life” est un album domestique, le plus introspectif du groupe, mais loin d’être aussi déprimant que son titre laisse croire. *“On éprouve une certaine jubilation à envoyer le public dans la mauvaise direction,* avoue Andrew. *Avec un titre pareil, les gens vont s’attendre à un disque morbide ou dark. Je pense au contraire qu’il s’agit de notre album le plus optimiste. J’en fais une lecture plus thérapeutique. Il faut parfois laisser mourir les anciennes versions de soi pour se débarrasser de ses hontes, de la culpabilité. En faisant le deuil d’une vie passée, tu ouvres la possibilité d’une existence nouvelle.”*

Après le 11 septembre

Il y a toujours eu une dimension ludique dans la musique de MGMT. Une nostalgie à la fois savante et joyeuse. Et ce nouvel album ne fait pas exception. Boîte à malice glissant entre les styles et les époques : rock nineties, synthpop, shoegaze, acid folk, ballades champêtres ou prog rock… *“Mais on a toujours fait ça,* estime Andrew. *On a commencé comme cover band. Je me souviens que lors de notre tout premier show à la fac, on avait ouvert avec une reprise du thème ‘Ghostbusters’ qu’on a bien fait durer 45 minutes avant de jouer ‘Closer’ de NIN, ‘Razzmatazz’ de Pulp, ‘Burning Down The House’ et ‘This Must Be The Place” de Talking Heads,… Et même “Just Like A Pill” de Pink.”*
“Mother Nature”, le premier extrait de l’album, a d’ailleurs fait se lever pas mal de sourcils tant on croirait entendre un pastiche d’Oasis. Andrew: *“Je ne dirais pas qu’Oasis faisait partie de notre panthéon quand nous étions plus jeunes. Je connaissais d’eux uniquement ce que les college radios américaines voulaient bien passer. Mais notre ingénieur du son, Miles A Robinson, est un énorme fan.*

Photo Johnath Freeman-DR

“Je ne sais pas comment font Mick Jagger ou Paul McCartney”

Je crois qu’à un moment, on s’est résigné à prendre cette direction pour lui faire plaisir (rires). *C’est assez représentatif du sentiment de camaraderie qui a marqué ces sessions d’enregistrement.”* Depuis “Little Dark Age”, le duo a pris l’habitude d’ouvrir grand les fenêtres de MGMT. Largement encouragés dans cette voie par leur producteur, Patrick Wimberly, ils ont collaboré avec d’autres musiciens comme Ariel Pink et Connan Mockasin. Cette fois, les Américains se sont entourés de Danger Mouse, Oneohtrix Point Never et James Richardson, musicien qui les accompagne sur scène. L’album compte même un duo, le premier de l’histoire du groupe. Christine And The Queens passe une tête sur “Dancing In Babylon”, titre aux accents étonnement jacksoniens : *“C’est plutôt une version cubiste d’une chanson de Michael Jackson”*, tempère Ben. *“On a beaucoup retravaillé ce titre,* explique Andrew. *A un moment, quelqu’un a suggéré qu’on devrait peut-être en faire un duo. On a envoyé la chanson à plusieurs personnes. Lorsqu’on a reçu les parties vocales de Chris, j’ai fait :* ‘Wow, c’est ça chanter !’ ”

La fin de leur contrat avec Columbia et le confinement ont eu un impact décisif sur le groupe. *“Je n’irais pas jusqu’à dire que le covid était une bénédiction,* explique Ben, *mais ça nous a permis de sortir le nez du guidon. Ça nous a forcés à nous arrêter. Sans la pandémie, on serait reparti en tournée, puis en studio. Puis on aurait remis ça, encore et encore. Comme des hamsters dans une roue.”* Andrew va plus loin, estimant que l’histoire de son groupe est intimement liée au chaos ambiant. *“On s’est rencontré à l’Université Wesleyenne du Connecticut quelques jours après le 11 septembre 2001. On avait dix-huit ans et je me souviens qu’on se sentait électrisés par ce monde qui s’écroulait. D’une certaine façon, le 11 Septembre a été à l’origine de notre désir de faire de la musique ensemble. Plus de vingt ans plus tard, le monde fait face à une nouvelle remise à zéro et on s’en sort revigoré.”*

De parfaits sauvages

Les deux musiciens ne vivent plus en symbiose mais en respect. Ils s’autorisent même quelques tocades. Ben Goldwasser a par exemple travaillé sur la BO d’un film d’animation (“Where Is Anne Frank”) avec Karen O. Et géographiquement, ils ont mis entre eux deux presque autant de distance qu’entre leurs sorties d’albums. *“Ben vit à LA. Moi, je vis en Nouvelle Angleterre au milieu des bois*, explique Andrew. *Mais on se parle très régulièrement au téléphone.”* A les en croire, le fait de vivre de part et d’autres des Etats-Unis n’affecte en rien leur collaboration, ni leur productivité. *“On est des laborieux. On produit très peu de chansons. On passe beaucoup de temps en studio avant de comprendre où on veut vraiment aller. Un titre comme ‘Nothing To Déclare’ est une mélodie que je jouais à la guitare quand on tournait en 2009. Et des chansons comme ‘Bubblegum Dog’ et ‘Nothing Changes’ datent des sessions de ‘Little Dark Age’.”*

Parmi ces dix nouveaux titres, l’un saute aux oreilles. A la fois hypnotique et doux-amer, “I Wish I Was Joking” est un des sommets de ce nouvel album. *“C’est la composition qui a dissipé le brouillard. C’est toujours comme ça, d’ailleurs. Une chanson arrive et c’est elle qui va donner la direction du disque.”* Ben acquiesce : *“Quand je l’ai entendue, je me suis dit :* ‘Tiens, on est vraiment en train d’écrire un album’.*”* Au-delà de son groove cotonneux et d’un clin d’œil à “The Joker” du Steve Miller Band, le titre comporte un couplet très péremptoire sur les drogues *(“Here’s the thing about drugs/ They sink your mind/ And steal your friends”).* Culotté de la part d’un groupe qui s’est fait la cerise à coups de chansons-psychotropes et déclarait avoir écrit certains morceaux de son album précédent sous LSD. *“On n’est définitivement plus sur la même planète aujourd’hui,* estime Andrew. *Vous avez peut-être la sensation que cette période a duré des années pour nous. Mais en réalité, ça n’a été l’affaire que de quelques mois durant lesquels on s’est vraiment comporté comme de parfaits sauvages* (rires). *Mais aujourd’hui, on mène des existences plus paisibles. On est tous les deux quarantenaires. On a vu à quel point les drogues, et j’y inclus l’alcool, ont détruit des gens, des amitiés, des familles. Le message de cette chanson, c’est qu’on peut se sauver soi-même par l’amour. J’ai conscience que dit comme ça, ça sonne incroyablement* cheesy, *mais c’est ce qu’on a découvert après toutes ces années.”* Et Goldwasser d’ajouter : *“Chacun surmonte ses traumas comme il peut. Mais la santé mentale est un des grands thèmes de ce disque. Le fait qu’on ait pris le temps de prendre soin de nous, faire de notre bien-être une priorité est une chance.”* Les MGMT auraient-ils viré jansénistes ? *“Gober des champignons avec Ben a été une expérience déterminante pour nous. Tu déconnes quand tu as vingt balais. Mais très vite, tout ça devient très réel. Par chance, on a pu bénéficier du bon côté des drogues : Faire la fête. Ne pas en sortir dépendant. Et sortir de tout ça assez vite.”* L’occasion pour le duo de dissiper un malentendu sur son étiquette “psychédélique” qu’on leur accole depuis leur début. *“Je crois qu’on est psychédéliques,* corrige Ben, *mais pas comme Pink Floyd. Plutôt dans le sens où on utilise l’absurde pour surpasser des moments d’anxiété extrême. L’ironie, c’est l’ADN de MGMT. Même si, avec le recul, je dois admettre qu’on a souvent été mal compris. Il y a eu des moments où les gens se sont peut-être sentis exclus de nos blagues…”*

Des regrets ?

Finalement, ce ton un brin paternaliste est peut-être la seule issue de secours que le duo a trouvé pour échapper au destin qu’il s’était lui-même prédit dans les paroles de “Time To Pretend” ? *“Cette chanson n’était pas aussi cynique que tout le monde a bien voulu le dire à l’époque. A dire vrai, on voulait cette vie. On voulait l’argent, la gloire, les top models… Bon, peut-être pas la partie où l’on s’étouffe dans notre vomi. Mais dès la fac, on se baladait déjà sur le campus sapés comme des rock stars !”* Des regrets ? Ne serait-ce que vestimentaires ? *“Pas vraiment*, assure Ben. *Je regarde les deux garçons sur la pochette de notre premier album, je nous reconnais. Mais je me souviens que je ne comprenais absolument pas l’attention qu’on suscitait à l’époque. J’aimerais bien voyager dans le temps et me chuchoter à l’oreille :* ‘T’inquiète, ça va bien se passer’.*”* ★

Album *“Loss Of Life” (Mom + Pop Music)*

Déchiffrer des lettres

Si le sens du nom MGMT provient de l’abréviation pour *management*, le groupe semble avoir lancé une mode pour les noms de groupes sans voyelles. D’autres ont suivi comme les Canadiens MSTRKRFT *(master craft)*, les électroniques STRFKR *(starfucker)* et SBTRKT *(subtrackt)*, les rappeurs de DLRN *(Delorean)* et, plus près de nous, les rockers bretons SBRBS *(sburbs)* et normands MNNQNS *(mannequins).*

Photo Johnah Freeman-DR

Photo Denée Segall-DR

“Je voulais un triple”

TY SEGALL

Après l’échappée folk acoustique de “Hello, Hi” en 2022, le prodige blond de la côte ouest enrichit sa pléthorique discographie d’un **troisième double album** entièrement confectionné dans son propre studio, l’Harmonizer, sur les hauteurs de Topanga Canyon : chef-d’œuvre anxiogène.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

TY SEGALL EST LE ROCKER LE PLUS COOL, DÉFINITIVEMENT. MAIS ATTENTION, C’EST UN HOMME PARADOXAL. Le cool et la cérébralité, le cool et l’obsessionnalité pointilleuse. Le cool vegan west-coast et le sens de la démesure ultra-sophistiquée. Le seul rocker à stopper net un concert en plein déluge d’électricité pour retrouver son alliance perdue dans la fosse de La Cigale, par exemple : à la fois *borderline* et *straight*. Enquillant les albums les plus hétéroclites à un rythme qui ne laisse pas de déconcerter, à l’heure où l’industrie du disque s’effondre, il n’a cure des pronostics et se permet toutes les libertés. On l’a connu il y a quinze ans en wonderkid du rock garage, un abîme par rapport à l’actuel *control freak* de trente-cinq printemps passés, as du beat déviant, des compositions complexes, et à l’imaginaire toujours aussi paranoïaque, plombé de monstres et de doutes existentiels. Rocker et philosophe, donc. L’homme le plus cool.

ROCK&FOLK : Un double album, c’est un choix hardi, ces temps-ci !
Ty Segall : Pour être honnête, je ne m’en soucie pas trop. C’est juste que j’aime ce format. L’expérience d’un disque me passionne, donc si j’ai l’opportunité d’un disque long, je ne m’en prive pas. Je sais ce qu’il en coûte, je connais la situation générale, mais je veux continuer à fabriquer et sortir des albums comme je l’entends. Initialement, je voulais même un triple, ce qui peut paraître assez dingue. J’avais écrit assez de chansons, mais ça ne marchait pas. De toute façon, je n’ai pas beaucoup d’exemples de triples albums réussis, hormis “Sandinista” de Clash.

R&F : “Three Bells” surprend par la profusion de trouvailles rythmiques. La batterie était-elle l’instrument à l’origine de cet album ?
Ty Segall : Pour la moitié, oui. Mon idée de l’album oscillait entre la guitare acoustique et la batterie. Cela poursuivait en un sens ce que j’avais fait sur mon précédent, “Hello, Hi”. C’était la première fois depuis longtemps que je composais des chansons à la guitare.

“Ce disque est ce que j’ai fait de plus profond”

J’ai poursuivi au-delà de l’album, ce qui a donné la matière première de “Three Bells”. La batterie est venue après. J’adore écrire à partir de la batterie. Il arrive toujours quelque chose de particulier, le rythme, le beat deviennent partie intégrante de la mélodie. Pour “My Best Friend”, par exemple, j’avais un riff de départ qui s’est imposé tel quel. Je chante le riff pour voir ensuite si ça colle. Mais un beat carré ne m’excite plus du tout, j’aime que ça se transforme.

R&F : “Hello, Hi” était un moment de respiration acoustique. Vous revenez ici à une atmosphère plus sombre malgré quelques moments d’éclaircie comme “My Best Friend”. On retrouve ces figures monstrueuses, on pense au terrifiant “Mr Eggman”.
Ty Segall : Cet album diffère du précédent par le sentiment paranoïaque qui le hante. Il est plus introspectif, les paroles ont une dimension autoréflexive. Mais il y a un équilibre il me semble, les ténèbres et la lumière. Le bien et le mal s’équilibrent.

R&F : A ce propos, ces trois cloches qui reviennent à plusieurs reprises dans l’album forment une curieuse triade. Elles semblent toujours accompagner un sentiment d’irréalité, ou plutôt de déréalité.
Ty Segall : Peut-être. Il y a clairement un thème conceptuel, mais je me suis promis de ne rien expliquer, chacun doit demeurer libre de ses interprétations. Un peu comme David Bowie, par exemple, avec “Low”. Aucune explication ne vaudrait d’être donnée. J’essaye de garder cette ligne, c’est intentionnel. Toutes ces chansons parlent d’introspection : se regarder dans le miroir, essayer de grandir, changer, accepter le mauvais et reconnaître le bon en soi-même. Ce disque est ce que j’ai fait de plus profond, je pense.

Ruche sonique

R&F : Vous semblez aussi accorder une place plus importante à l’écriture, au style, c’est frappant.
Ty Segall : Chaque fois que j’écris un disque, je me dis que je dois m’améliorer, trouver quelque chose jusque dans ma façon d’écrire. Je n’ai pas le mot exact, si c’est aller plus loin, trouver quelque chose de plus substantiel, je ne sais pas, mais je cherche, je travaille, je creuse, sans perdre de vue la manière dont cela sera ressenti. Les textes font l’objet d’un travail plus exigeant auquel j’aspire depuis “Harmonizer”. Pour “Three Bells”, j’ai passé deux mois entiers sur les textes, à repasser jour après jour sur chaque mot, m’y arrêter, en reprendre un, tout remanier. Je n’ai jamais été aussi loin. C’était plus difficile, plus laborieux, plus long, et en même temps bien plus gratifiant. C’est dur à expliquer, mais cela me touche que vous le remarquiez. Après, j’ai aussi travaillé avec mon épouse, Denée. Elle et moi avons coécrit cinq chansons.

R&F : Parlez-nous de ça…
Ty Segall : Elle a, comment dire, cet immense talent de conteuse, elle sait construire une histoire avec ce sens de la concision que je n’ai pas.

J’ai l’impression d’être plus extérieur, disons plus subversif dans mon rapport aux textes. Avec elle, un équilibre se mettait en place et ce que nous trouvions se situait entre son style direct, assuré, et mon côté plus abstrait. J’adore cet espace que nous avons réussi à créer. Elle y apporte un imaginaire à elle, bizarre, surréel. “Eggman”, par exemple, c’est tout elle, ce sont ses mots sur une idée que j’avais. Chaque collaboration est unique, celle-ci est spéciale.

R&F : A ce propos, il y a toujours chez vous ce rapport à la bande de musiciens fidèles, vos compagnons du Freedom Band, Emmett Kelly, ou Cooper Crain.
Ty Segall : Oui, j’aime beaucoup cette idée de la collaboration, de ce qu’elle apporte. C’est un peu mon esprit de ruche sonique. Je ne suis pas du genre à croire que je peux tout faire seul. J’ai besoin d’aide. Là, mon collaborateur principal, c’était Cooper Crain, avec qui j’ai déjà travaillé sur les deux précédents albums. On a enregistré, mixé, coproduit ensemble. Nous étions embarqués tous les deux dans le même bateau, il nous fallait, ensemble, trouver comment faire exister cette proposition de façon cohérente. Il s’avère que nous sommes tous deux fans des mêmes esthétiques musicales des années soixante-dix. Puis, il y a eu aussi mon groupe, le Freedom Band, qui a joué sur

Photo Denée Segall-DR

quatre chansons, je n'en ai gardé qu'une, enregistrée par Matt Littlejohn. Enfin, oui, la contribution importante sur quatre ou cinq morceaux d'Emmett Kelly à la basse. J'adore son groove. Avec lui, j'ai enregistré live pour garder son style si particulier.

Musiques de films

R&F : C'est aussi le premier album entièrement conçu dans votre propre studio.
Ty Segall : C'est effectivement le premier album entièrement sorti des tripes de l'Harmonizer, utilisé à 100% de ses potentialités ! C'est une chance inouïe. Je peux le comparer sans problème à n'importe quel bon studio de Los Angeles, l'équipement y est incroyable et, vous savez, j'ai collectionné les micros, plein de choses, et les salles sonnent bien. Je n'ai jamais connu une telle liberté, surtout pour ce qui concerne le temps. Je n'avais plus à m'en soucier et cela change tout, dans la manière d'écrire, de construire les morceaux, les arrangements, le mixage, tout.

R&F : Vous apportez un soin toujours plus méticuleux aux détails, c'est à se demander comment vous parvenez encore à envisager la scène sans contradiction.
Ty Segall : Non, il n'y a ni contradiction, ni tension. Ce sont deux choses différentes. Je n'ai jamais considéré que le travail en studio devait se reproduire sur scène. En un sens, c'est comme s'il y avait deux manières pour l'album d'exister, par le studio et sur scène où, d'ailleurs, il ne cesse d'être revisité à chaque concert. L'idée qu'il puisse y avoir une perte dans le passage de l'un à l'autre vient de la comparaison. Or il n'y a tout simplement pas à comparer. Je ne crois pas qu'un album n'ait d'existence que par le studio. Quand, pour ma part, j'y entre, je suis au clair avec cette idée. La scène et les tournées permettent de réarranger les chansons, de leur donner une nouvelle vie, une autre interprétation, littéralement. C'est un peu convenu, mais ça veut dire qu'elles existent autrement, comme une autre version de celle enregistrée en studio. Le travail d'enregistrement n'est donc pas vain, il correspond à une autre écoute, une autre idée. C'est assez excitant en réalité. La monotonie vient lorsque tu as perdu ce lien avec la possibilité de réinterpréter. En réalité, une chanson n'est jamais qu'un instantané, un état provisoire, à un moment donné et dans des circonstances précises, d'une chanson toujours à venir. Sa vie se renouvelle chaque fois qu'elle est jouée.

R&F : Vous êtes aussi de plus en plus impliqué dans la conception des vidéos.
Ty Segall : Oui, je suis impliqué dans toutes les vidéos, et c'est un travail intense, à tous les niveaux. J'écris, réalise ou coréalise mes vidéos. Pour "Eggman", c'est l'exception, l'idée est de Denée, et elle l'a elle-même réalisée.

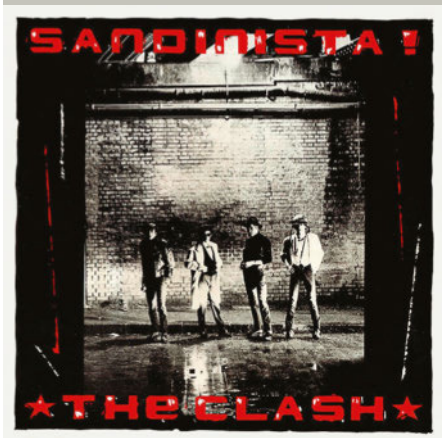
R&F : Iriez-vous au-delà du format clip ?
Ty Segall : *(rires)* J'adorerais ! Il est vrai que j'ai pensé à un moment que "Three Bells" pouvait être adapté en film. Si ce n'était pas si incroyablement coûteux en temps et en argent, j'aimerais vraiment faire quelque chose de plus ambitieux. C'est juste le manque de ressources qui me retient.

R&F : Il y a bien des cinéastes qui travaillent avec des bouts de ficelle !
Ty Segall : Je pense simplement que si tu veux faire quelque chose de bien, il te faut des moyens. Dans l'immédiat, j'aimerais m'impliquer davantage dans la composition de musiques de films, comme pour "Whirlybird" *(bande originale composée pour un documentaire de Matt Yoka en 2021, ndt).* Pour ce qui est du reste, faire des films par exemple, tu sais, pourquoi pas. Je vais te dire : tout est possible ! ★

Album *"Three Bells" (Drag City/ Modulor)*

Sainte Trinité

Peu d'exemples de bons triples ? Vérifions. Avant "Sandinista", l'hétéroclite triple des Clash (36 titres !) sorti fin 1980 aussitôt après leur double "London Calling", la palme du format ternaire revient aux années soixante-dix. Il y aurait matière à s'interroger sur le *zeitgeist* qui a pu motiver de telles décisions. La triple bande originale de Woodstock, sortie en 1970, n'y serait pas pour rien, et la tentation du triple live a été trop grande pour certains : Grateful Dead, Leon Russell, Deep Purple, Santana, Yes, Emerson, Lake & Palmer, les Wings, The Band... Pas toujours digeste. C'est à George Harrison que l'on doit le premier album triple, avec "All Things Must Pass", sorti en 1970, même si le troisième disque ne consiste qu'en de longues jams, et c'est sans doute Frank Zappa qui, en 1979 avec "Joe's Garage", a conçu la première œuvre en trois actes répartis sur trois disques. The Clash lui emboitera donc le pas l'année suivante, tout comme Half Japanese avec l'influent "1/2 Gentlemen/ Not Beasts". Prince, bien plus tard, ravivera le genre en 1996 avec le copieux "Emancipation" (trois CD de 60 minutes) et les Magnetic Fields oseront "69 Love Songs", peut-être leur chef-d'œuvre. Plus près de nous, retenons "Triplicate" de Bob Dylan (2017). Curiosité : la "Metal Box" de PiL, faux triple. Sortie par Virgin en 1979, il s'agit de trois maxi 45 tours rassemblés dans la fameuse boîte collector, dont la réédition en vinyle en 1980 se réduira à un double album.



Une tragédie en moins de trois minutes

THE SHANGRI-LAS

Mary Weiss, la chanteuse lead du merveilleux quartette new- yorkais, est morte le 19 janvier. Hommage au plus hanté et singulier des girl groups.

PAR BASILE FARKAS

LA CHANTEUSE DES SHANGRI-LAS A QUITTÉ CE MONDE LE 19 JANVIER, À 75 ANS, DES SUITES D'UNE MALADIE RESPIRATOIRE, DEPUIS SA RETRAITE CALIFORNIENNE DE PALM SPRINGS. La nouvelle, laconique, vient du label Norton qui avait sorti l'unique album solo de Mary Weiss, "Dangerous Game" (2007), joué avec amour par Reigning Sound, le groupe garage de Memphis. Les Shangri-Las ont toujours été adorées des rockers à blousons de cuir. Les New York Dolls les ont citées ("*When I say I'm in love you best believe I'm in LUV, L-U-V*" au début de "Looking For A Kiss"), The Damned sur l'intro de "New Rose", The Black Lips pour le titre de son album "Good Bad Not Evil", mais aussi Sonic Youth et Kim Deal dans "Little Trouble Girl". Tout cela peut-être à cause de l'imagerie motocycliste de leur deuxième succès, "Leader Of The Pack". Une tragédie en musique de moins de trois minutes, avec grondements de bicylindre, amour impossible, fin tragique et, au milieu des chœurs réverbérés, la voix si expressive de Mary Weiss. Une adolescente dont le timbre interprétait à merveille les mélodrames que leur producteur imprésario bizarre, Shadow Morton, et les experts du Brill Building imaginaient pour les Shangri-Las.

Quatre sœurs

Il suffit de faire le calcul : Mary Weiss, née le 28 décembre 1948, a 15 ans quand les Shangri-Las deviennent numéro un des charts fin novembre 1964 avec "Leader Of The Pack", leur deuxième single sur le label Red Bird. Une prouesse tandis que les Beatles et leurs compatriotes envahissent les classements et ringardisent la pop d'avant. Même les girl groups qui font fureur depuis le début de la décennie. Dans cette catégorie, les Supremes vivent leur âge d'or ("Baby Love" et "Come See About Me" illuminent cette fin d'année). Les choses vont moins bien chez Philles. Après les merveilles du précédent exercice, Phil Spector perd un peu la main (et la raison) et s'apprête à passer à autre chose. Les simples des Ronettes peinent désormais à atteindre la vingtième place, moins bien encore pour les Crystals. Spector est pourtant un modèle évident pour George Morton, un jeune homme de 23 ans qui a grandi à Brooklyn, puis à Long Island. Cet amateur de jazz qui fut jeune délinquant au sein d'un gang de motards à 13 ans, a du bagout et de l'ambition. Il a tenté quelques singles avec le groupe dans lequel il chantait, les Markeys (pas les Mar-Keys, donc) sans pour autant percer et vient de tenter un coup en produisant un single des Beattle-ettes (la description est dans le nom). Un ami lui raconte qu'une connaissance des années lycée, Ellie Greenwich, s'est mise à composer des tubes pop, notamment la bombe "Be My Baby" des Ronettes. Il réussit à joindre Greenwich au Brill Building où elle travaille pour le label Red Bird et où elle l'invite à passer. Dès le lendemain, Morton se rend au 1619 Broadway. Jeff Barry, mari et partenaire d'écriture de Greenwich, provoque le visiteur en lui demandant ce qu'il fait dans la vie. "*Des tubes*", répond-il au culot. Le voilà au pied du mur, rendez-vous la semaine prochaine avec un hit. Morton se met en action. Un ami lui trouve quatre musiciens et Morton réserve un petit studio de Long Island. Tony Giannastasio, un autre membre des Markeys, gribouille des airs pour un groupe de lycéennes de Cambria Heights, dans le Queens, The Shangri-Las. Morton va les voir sur place, dans un club où les quatre jeunes filles chantent. Quatre sœurs, d'un côté Mary Weiss et Elizabeth, son aînée de deux ans ; de l'autre, Mary Ann et Marguerite Ganser, des jumelles, nées en février 1948. Toute cette petite bande se fréquente au lycée Andrew Jackson. Elles ont formé un groupe vocal qui chante les tubes du moment. Les sœurs Ganser ont une éducation musicale solide (solfège, piano et guitare) et, à force de répéter, les Shangri-Las se perfectionnent. Le nom est emprunté à un restaurant du Queens,

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

mais le terme vient du best-seller “Les Horizons Perdus” (1933) de James Hilton où Shangri-La désigne une vallée imaginaire idyllique au pied des montagnes du Tibet.

Bom, bom, bommmm

Quand George Morton réussit à convaincre les Shangri-Las de venir enregistrer, les quatre lycéennes ne sont plus tout à fait des novices. Vaguement managées par Georgie, le frère de Mary et Betty, les Shangri-Las chantent régulièrement dans les bals d’écoles à l’est de New York, où un type du coin, Artie Ripp, les repère et leur fait signer un contrat d’exclusivité sur son label Kama Sutra. Quelques titres sont enregistrés et un 45 tours sort chez Spokane Records, à qui Ripp a cédé les droits. La face A se nomme “Wishing Well”, la B “Hate To Say I Told You So”, deux rocks joyeusement saturés mais aux harmonies vocales déjà impeccables. Betty y tient le lead. Le 45 tours connaît son petit succès localement, quand Morton, donc, convie les filles à cette fameuse séance, un dimanche, à Bethpage. Tout se déroule sans accroc à un détail près : Morton n’a pas encore écrit le fameux hit. Il raconte la suite dans le livret de la géniale compilation que le label Ace lui consacrera en 2013 : “*J’ai arrêté la voiture le long de South Oyster Bay, juste après la voie ferrée. J’étais assis là et j’ai écrit ‘Remember (Walkin’ In The Sand)’ dans ma tête. Quand je suis arrivé en retard au studio, George m’a demandé ce que je fichais. Alors je me suis tourné vers le pianiste — qui, je le découvrirai trente ans plus tard, était Billy Joel — et je lui ai dit :* ‘Gamin, joue-moi ça d’une main, bom, bom, bommmm’.”

Morton apporte la bande le lendemain chez Red Bird. Jeff Barry sent qu’il tient quelque chose, fait écouter à Jerry Leiber. George Morton et les Shangri-Las ont mis le pied dans la porte. Red Bird édite la bande, rajoute les fameux bruits de mouettes, raccourcit la saynète de sept minutes que Morton a livrée en un simple d’un peu plus de deux minutes. Mary chante merveilleusement cette complainte d’une jeune fille qui vient de recevoir une lettre de rupture, à laquelle répond le chœur déchirant de ses trois amies. Le simple sort en juillet 1964 et atteint une magnifique cinquième place. Morton, qui se fait maintenant appeler Shadow pour sa tendance à disparaître, doit lutter pour imposer le single suivant, “Leader Of The Pack”, le label craignant que cette histoire d’adolescente éprise d’un mauvais garçon à moto choque la bienséance. “Leader Of The Pack” est mieux produit et plus accrocheur grâce à l’apport de Barry et Greenwich, mais ce sont les passages parlés et les bruitages qui font le sel du titre. Numéro un donc, le sommet de la carrière des Shangri-Las. Betty, qui donne naissance à sa fille en 1964, se met en retrait de la scène mais continue de chanter en studio. Pour les trois autres : un look nouveau avec bottes à talons et fuseaux (qui inspireront le costume de Catwoman dans la série Batman de 1966) et des tournées incessantes. Comme souvent alors, des musiciens locaux accompagnent le groupe de passage. Les Sonics ou les Iguanas du batteur Jim Osterberg auront cet honneur. Les rares morceaux live qu’on peut entendre montrent d’ailleurs un groupe excellent vocalement. Les conditions, surtout, sont extrêmement rudes. Le Sud raciste les choquera (Mary s’embrouillera avec la police pour être allée dans des toilettes réservées aux Noirs), elles croiseront certes quelques étoiles (Beach Boys, Zombies, Beatles) mais surtout des fans lourds et des animateurs télé libidineux. Souvenirs de Mary Weiss, dans une de ses très rares interviews (ici pour le Rock&Roll Hall Of Fame) : “*C’était très difficile d’être une femme en 1964 dans le milieu de la musique. Les hommes avaient à affronter les groupies et ils adoraient ça, ils les ramenaient dans leur chambre s’ils voulaient. Moi je devais les repousser avec un bâton. Il fallait aussi gérer les animateurs de radio, les groupes, tous ces hommes qui voulaient me dévorer. C’était une vie très difficile. Notre image de filles dures a facilité un peu notre survie, heureusement pour nous.*” Le grand frère Weiss assure la sécurité comme il peut, Mary, qui porte sur elle le cash des concerts, achète même un pistolet en Géorgie, qu’elle confie à la police, en Floride, un peu plus tard.

Voile de tristesse

Pendant tout ce temps, bien sûr, le label exige le matériel nécessaire à de nouveaux 45 tours. Même si les ventes ne sont plus aussi bonnes, les Shangri-Las, Shadow Morton et l’écurie Red Bird gravent en deux ans une série de faces A et B à la qualité invraisemblable. Tout, quasiment, sort du lot. Des chansons plus enjouées (“What Is Love?” chantée par Betty, “Give Him A Great Big Kiss”, “Out In The Streets”, “What’s A Girl Supposed To Do?”) ou toujours tragiques (“Maybe”, “He Cried”, “Never Again”). Que des joyaux, dont Ellie Greenwich a dévoilé un peu de la tambouille interne : “*On enregistrait la plupart du temps au studio Mira Sound avec Brooks Arthur comme ingé-son. A la batterie, souvent Buddy Saltzman ou Gary Chester. Chuck Rainey à la basse, aux guitares Al Gorgoni, Trade Martin, Sal DiTroia, Vinnie Bell. Artie Kaplan au sax et nous voulions toujours Artie Butler aux claviers.*” Si Barry et Greenwich ont le métier pour composer des merveilles, Shadow Morton, lui, a ce don unique pour inventer des histoires théâtrales, riches en gimmicks géniaux et où rien n’est jamais tiède. Il peut faire d’une improvisation de studio un morceau presque sulfureux où l’héroïne s’encanaille dans une virée nocturne : ce “Sophisticated Boom Boom” où, sur les couplets parlés, Mary Weiss invente avec son accent du Queens une sorte de pré-rap irrésistible. Les Shangs rivalisent avec le meilleur de la Motown sur “Right Now And Not Later” ou de Phillies dans “The Dum-Dum Ditty”, géniale cavalcade qui échoue sur l’album “Shangri-Las’65”. Le sommet ultime ? Peut-être “I Can Never Go Home Anymore”, un des titres qui bouleversait Amy Winehouse : l’histoire d’une fugue adolescente où tout, encore, est parfait : l’instrumental, les chœurs lugubres, le récit susurré par Mary avant ce déchirant “Mama!” crié à pleins poumons. Avec elle, les émotions sonnent plus vraies et intenses : l’insouciance, l’excitation, mais surtout les peines et le malheur. La voix de Mary Weiss, nasale, presque étranglée, possède cet ingrédient en plus, qui la rend aussi unique que la légère fêlure dans le timbre de Ronnie Spector. “*J’ai mis beaucoup de mes peines dans les chansons,* confessera pudiquement Weiss. *L’adolescence n’a pas été un conte de fées pour grand monde et certainement pas pour moi.*” Pas faux : les trois enfants Weiss ont perdu leur père très jeune et vécu une enfance peu simple, Mary travaille pour faire vivre le foyer depuis ses 14 ans. En 1966, “Past Present & Future” couvre définitivement l’œuvre des Shangri-Las d’un nouveau voile de tristesse. Sur un instrumental qui reprend la “Sonate Au Clair De Lune” de Beethoven, la chanson semble parler de viol, avant, pendant, après. Ce que Mary Weiss réfute.

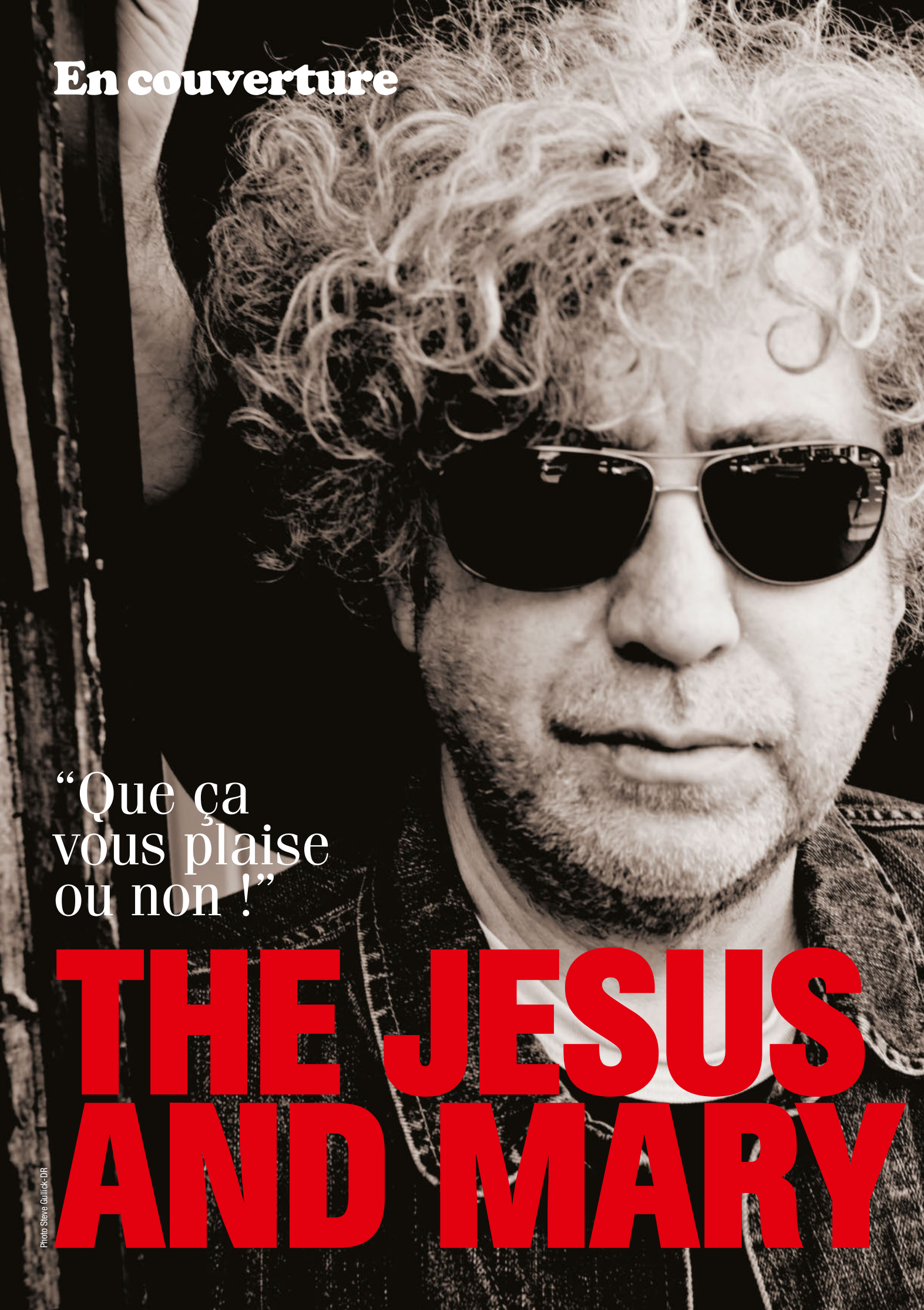
Encore plus mystérieuse

Plus prosaïquement, la débâcle est aussi financière. Red Bird est en faillite, malgré le labeur des Shangri-Las. Morton dégote un contrat

Photo Keystone/ Hulton Archive/ Getty Images

Un retour est envisagé aux débuts du punk. Mary, Betty et Marge jouent au CBGB en août 1977

chez Mercury qui durera deux singles, quatre bonnes chansons (“Sweet Sound Of Summer”, “I’ll Never Learn”, “Take The Time” et “Footsteps On The Roof”) qui n’auront pas de succès. L’époque a changé, ces girl groups usinés au début des années soixante semblent d’un coup un peu ringards pour une jeunesse qui se libère. Shadow Morton, d’ailleurs, est accaparé par deux nouveaux poulains : Vanilla Fudge et Janis Ian dont il produira “Society’s Child”. Elles continuent à faire quelques concerts, mais l’histoire s’arrête progressivement. Les contrats signés par leurs parents ne leur assurent, ô surprise, aucun revenu. La force lui a-t-elle manqué pour continuer sa carrière ? “*Les hommes, qu’ils écrivent ou pas leurs chansons, étaient considérés comme des artistes. Nous, nous étions des produits. J’ai toujours trouvé ça très difficile à accepter.*” Mary Weiss, à 18 ans, reprend donc une vie normale, comme les trois autres, mais la pauvre Mary Ann Ganser meurt début 1970, à 22 ans, d’une overdose. On lui doit le chant principal sur un “I’m Blue” meilleur que l’original. Un retour est envisagé aux débuts du punk. Mary, Betty et Marge jouent au CBGB en août 1977, avec Lenny Kaye à la basse et devant Lou Reed, David Johansen ou Debbie Harry. Un album est même prévu chez Sire, qui ne sortira jamais. Plus triste encore, elles découvrent à la fin des années 1980 qu’un escroc a déposé le nom du groupe et fait tourner de fausses Shangri-Las, ce qui empêchera les vraies de tenter un autre retour. Marge Ganser, la cheffe de bande, meurt d’un cancer du sein en 1996. Mary, pendant ce temps a travaillé, repris ses études, s’est mariée deux fois et a fait une belle carrière d’architecte d’intérieur et de négociante de meubles dans l’anonymat, à l’exception de ce bref et surprenant retour de 2007. Elle laisse sa sœur Betty orpheline, la dernière Shangri-La, encore plus mystérieuse que sa sœur Mary, si cela était possible. ★



“Que ça vous plaise ou non !”

THE JESUS AND MARY

Photo Steve Gullick-DR

Difficile de faire plus culte. Emmené par les deux frères Reid, le groupe écossais avait dès le départ tout pour lui : les chansons, l'attitude, le look, la vision. **Quarante ans de saturation, d'hymnes souterrains et de bastons fraternelles.**

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

RY CHAIN

GRETSCH

“Hors de question de passer pour des anciens combattants”

IL ÉTAIT UNE FOIS LE GANG LE PLUS COOL ET LE PLUS TÉNÉBREUX DE LA PLANÈTE. The Jesus And Mary Chain. 1984. Le monde découvre le groupe écossais avec son premier single, “Upside Down”. L’année suivante, “Psychocandy” débarque dans les bacs, avec un certain Bobby Gillespie à la batterie… un premier album inespéré, atomique, fondateur. De la saturation à la poussière radioactive, des mélodies spectoriennes sculptées en barbelés, un mur de sons malades et fédérateur pour ceux qui aiment regarder leurs pompes dans le noir. Avec le recul de l’Histoire, un tsunami. On ne compte plus les groupes qui revendiquent les frères Reid, Jim et William, comme leur influence majeure. Depuis l’explosion punk, trois formations ont servi de guides, de muses, pour le meilleur et pour le pire, aux nouvelles générations : Joy Division, The Smiths et donc The Jesus And Mary Chain. Le succès, d’abord d’estime, ne rimera pas forcément avec fortune, tournées des stades et décorations royales. Non. La fratrie Reid déteste se répéter et préfère enchaîner des albums déroutants et hantés. “Darklands”, en 1987, délaisse l’électricité lépreuse et dévoile une sorte de rock bravache et aux ombres mouvantes. Puis “Automatic” en 1989, que les fans attendront toute une année. Hommage à peine déguisé à Suicide, avec ces chansons indélébiles, ses boîtes à rythmes et ses voix qui se croisent avec un sens de la magie indiscutable. La presse, qui attend encore à l’heure où on écrit ces lignes un “Psychocandy 2”, ne comprendra pas ce disque et ne l’épargnera pas. En 1988, une compilation *bigger than life* voit le jour. “Barbed Wire Kisses” regroupe des faces B, des raretés, des live et des reprises de Can, Bo Diddley, Beach Boys. “Honey’s Dead” en 1992, “Stoned And Dethroned” en 1994, plus acoustique (avec un titre beau à chialer en compagnie de Hope Sandoval, “Sometimes Always”), “Munki” en 1998, une coupure de plusieurs années, Jim et William, comme les frangins Gallagher, ne peuvent plus se trouver dans la même pièce sans se foutre dessus. La came joue aussi un rôle non négligeable. Les disputes entre Jim et William sont devenues légendaires. Ce groupe carbure à coups de paradoxes, d’affrontements, de rendez-vous plus ou moins manqués. Il n’en fait qu’à sa tête. Caïn et Abel big band. A la respectabilité et la rentabilité, il a préféré la légende et les caniveaux d’étoiles. JAMC revient en studio pour enregistrer “Damage And Joy” en 2017. Entre-temps, le groupe avait signé chez Warner, expérimenté l’ingratitude de ses cadres, opéré un come-back en interprétant sur scène ses premiers albums lors de différentes tournées nostalgiques sold-out. Sans oublier Sofia Coppola qui décide un jour d’utiliser pour son film “Lost In Translation” la chanson “Just Like Honey”, projetant ainsi le groupe prolo né à East Kilbride, banlieue de Glasgow, dans toutes les collections de disques des CSP+ occidentaux. Ou la reprise de “Head On” par les Pixies, transformant la chanson en tube des campus de l’autre côté de l’Atlantique. 2024 : huitième album donc. Climat apaisé ou presque. Un disque avec des chansons dedans, des vraies. Et même du jazz… On y découvre deux voix féminines, celles de Rachel Conti, madame Jim Reid dans le civil, et Fay Fife, chanteuse dans différents groupes post-punk. La chance de Jesus And Mary Chain est aussi sa malchance. On n’enregistre pas un chef-d’œuvre en guise d’introduction sans y laisser des plumes. Le duo de sang en a laissé sur le chemin mais n’a rien soldé. Il est là. Jim est là. Via Zoom. “*Il y a un problème technique, je ne parviens pas à vous entendre. Je ne sais pas quoi dire ou faire. Putain, que je déteste ces nouvelles technologies, ces rencontres via Zoom, ça ne fonctionne jamais ! Comment vais-je bien pouvoir répondre à vos questions si je ne vous entends pas ? Ordinateurs de merde ! Vous savez quoi ? Je vais vous donner mon numéro de téléphone. On va faire ça comme ça. C’est ridicule tout ce cirque. Epoque moisie.*” Jim Reid est en pleine forme.

Du goudron et des plumes

Le 30 avril 1987, JAMC est invité à l’émission Top Of The Pops pour y interpréter son nouveau single, l’impeccable “April Skies”. Le groupe a déjà une réputation exécrable, la presse dès ses débuts l’avait surnommé The New Sex Pistols, suite à ses concerts chaotiques de vingt minutes, dos tournés au public. Les frères Reid débarquent sur le plateau du show complètement ivres, ils ont attendu de longues heures dans les loges de la BBC et massacrent la prestation, un petit sourire en coin. Résultat : JAMC ne sera plus jamais invité. Bannissement à vie.

Arrogant ou pathétique

ROCK&FOLK : Ce disque symbolise vos quarante ans de carrière. Une rumeur insistante parle également d’un documentaire et d’un livre à venir sur le groupe ?

Jim Reid : C’est en tout cas le plan. Le film, je ne sais pas s’il sortira cette année, il y a encore pas mal de travail. C’est un film réalisé par Ben Unwin, qui s’était chargé de plusieurs de nos clips dans les années quatre-vingt-dix. Ce film, c’est son idée. Il est venu nous voir en nous disant qu’il voulait absolument faire un documentaire sur le groupe. Pour être tout à fait honnête, on n’était pas très enthousiaste. On nous a proposé ce genre de choses à maintes reprises par le passé. On a toujours décliné. Je n’aime pas vraiment ces documentaires consacrés à des groupes ou des artistes : ce sont souvent des réunions de vieux aigris qui passent leur temps à nous dire combien c’était mieux avant, à égrener leurs faits d’armes… On a juste demandé à Ben s’il se sentait capable de réaliser un film qui ne ressemblerait ni de près ni de loin à tous ces documentaires foireux. Et si c’était le cas, s’il pensait pouvoir trouver une autre forme, il pourrait compter sur notre collaboration pleine et entière. On lui a juste fait comprendre qu’on ne participerait pas à un énième documentaire juste là pour ennuyer les gens à mourir. Hors de question de passer pour des anciens combattants aux yeux de ceux qui nous suivent et nous aiment…. J’ai regardé beaucoup de documentaires sur des groupes et je trouve ça à chaque fois arrogant ou pathétique. Et je ne veux pas ça pour les Mary Chain… Quant à la biographie, c’est juste moi et

Photo Gie Knaeps/ Getty Images

“L’avidité a tout emporté, c’est désespérant”

Photo Ross Marino/ Getty Images

William qui échangeons. C’est une conversation sur la longueur. Le titre en sera probablement “Never Understood” (*clin d’œil à leur chanson “Never Understand, premier single de leur premier album, ndlr*).

R&F : Vous êtes pourtant un groupe majeur, qui a permis à des milliers de gosses de découvrir aussi bien Suicide, le Velvet Underground, les Ronettes que les Stooges. Vous avez créé ce qu’on a à l’époque appelé la noisy pop, qui allait influencer des centaines de formations, vous étiez une sorte de chaînon manquant, de lien invisible entre le passé et l’avenir, des précurseurs et des passeurs, des enseignants aussi d’une certaine manière…

Jim Reid : (*il se marre en entendant le mot “teachers”, ndlr*) Si on a pu faire découvrir tous ces merveilleux artistes à des gens partout dans le monde, je peux alors considérer qu’on a fait le travail. C’est super ! On adore les disques des autres, on a fait de la musique pour prolonger l’histoire, pour écrire des chansons qui marquent la vie des gens.

R&F : Jim, vous avez déclaré : “*J’espère qu’avec ce disque, les gens s’attendent à un disque de Jesus And Mary Chain*”. Mais c’est quoi exactement un disque de Jesus And Mary Chain, votre parcours a démontré que vous ne refaisiez jamais le même disque ?

Jim Reid : C’est juste un disque des Mary Chain si on décrète que c’est un disque des Mary Chain. On a décidé de comment devaient sonner les Mary Chain en 1984. C’est aussi simple que ça. Et rien n’a changé depuis. A l’époque, on détestait la musique qui passait à la radio. Ce qu’on voulait accomplir, c’était changer ça. On était persuadé que la radio était malade… On fait un disque quand on ressent qu’on a quelque chose à dire. C’est probablement pourquoi il peut s’écouler plusieurs années entre chaque disque. On a toujours attendu que ce soit le bon moment. Et les Mary Chain sont ce qu’on veut qu’ils soient au moment où on l’a décidé. Ni plus ni moins. Quand on a sorti “Psychocandy”, on a eu l’impression que tout le monde attendait de nous comme deuxième album un “Psychocandy 2”. Nous, on ne savait pas ce qu’on voulait faire après ce disque. Enfin, plus précisément, on savait qu’on ne voulait surtout pas répéter la même formule. Pour William et pour moi, chaque nouvel album doit être un nouveau départ, c’est primordial. Un nouveau départ bien plus qu’une continuation. Par exemple, on adore les Ramones mais on a toujours trouvé ça plutôt triste de les voir reproduire le même disque encore et encore. On ne voulait pas fonctionner de la sorte. On devinait que notre survie dépendait de notre capacité à nous remettre systématiquement en question. Il y a bien sûr des similitudes dans nos albums, les chansons sont écrites par les mêmes personnes, il y a ce fil invisible qui les relie tous mais, soniquement, on a toujours voulu sonner différemment d’un disque à l’autre… Ce disque est peut-être un peu plus expérimental, avec plus d’éléments électroniques, de synthétiseurs, de boîtes à rythmes en avant, mais les Mary Chain ont toujours utilisé ce genre d’ingrédients.

Mary Chain à tout prix

On ne cesse de dire que The Jesus And Mary Chain est un des groupes les plus influents de ces quarante dernières années, mais qui sont leurs héritiers ? Tout ce qui porte du cuir et des lunettes de soleil et qui grogne devant des murs de guitares, serait-on tenté de dire. Jim Reid expliquait au site The Quietus que le succès d’Oasis avait été dur à accepter au début, en raison des similarités avec son groupe, et le sentiment d’être passé à côté du succès. L’impact du groupe est tel qu’il a influencé plusieurs courants musicaux, à commencer par le shoegaze de My Bloody Valentine et Ride et leurs héritiers tels que The Horrors ou les bruitistes A Place To Bury Strangers. Influence revendiquée de nombreux groupes psychédéliques américains tels que The Brian Jonestown Massacre et The Dandy Warhols (et leurs héritiers The Warlocks, Black Rebel Motorcycle Club et Crocodiles), le duo a inspiré d’autres paires ténébreuses comme The Kills ou The Raveonettes, mais aussi des dizaines de groupes indé britanniques tels que The Vaccines, Toy, Ulrika Spacek ou encore Glasvegas.

Sans compromis

R&F : “Psychocandy” a été enregistré sous l’ère Thatcher, une époque rude, aux politiques antisociales assumées. Ce nouvel album va sortir dans un monde encore plus tourmenté, au bord du gouffre…

Jim Reid : L’ambiance politique et sociale n’influence pas nos disques directement mais, vous avez raison, cette époque est complètement baisée. Je pense même que c’est encore pire aujourd’hui qu’à la sortie de “Psychocandy”. Thatcher était une vieille conne maléfique

mais regardez qui on a aux commandes en 2024 ! On a dû subir le Brexit, Boris Johnson, Trump… Le monde est un putain de bordel ! L'avidité a tout emporté, c'est désespérant… Si on n'écrit pas de chansons qui traitent ouvertement de tout ça, c'est parce que je pense que la musique n'y peut rien. Elle est impuissante face aux horreurs de ce monde. Si tu fais des chansons, c'est peut-être pour aider les gens à rester sains dans ce monde complètement fou. Une chanson ne peut pas changer globalement la donne mais elle peut être comme un phare, comme cette chose qui, individuellement, te pousse à avancer encore, t'aide à trouver la vie encore valable. En tout cas, c'est mon cas. Je ne sais pas où je serais si je n'avais pas eu tous ces disques à écouter…

R&F : Vous mentionnez le jazz pour évoquer ce disque. C'est-à-dire ?
Jim Reid : Certaines guitares de William, certains synthétiseurs sur le disque ne sont pas si éloignés que ça du jazz effectivement. Mais du jazz à la mode punk-rock (*rires*). J'ai haï le jazz pendant des années. Jusqu'au jour où j'ai eu comme un déclic, ainsi que William. Ce que j'aime dans cette musique, c'est ce sentiment que tout peut arriver. Et qu'elle est sans compromis. En mode "*Allez tous vous faire mettre, c'est ce qu'on fait, que ça vous plaise ou non !*". Mais je n'aime pas le jazz trop lisse, j'aime le jazz plus rugueux, plus aventurier comme John Coltrane ou Miles Davis, le be-bop, tout ça…

R&F : Avec le recul, diriez-vous que "Psychocandy" a été pour vous une sorte de malédiction ?
Jim Reid : Pendant très longtemps, oui, ce disque a ressemblé à une malédiction. Les gens ne voulaient parler que de lui. Moi, je voulais discuter de nos autres disques mais non, rien à faire, ça revenait toujours sur "Psychocandy". Aujourd'hui, je n'en ai plus rien à foutre. Et de beaucoup tourner m'a appris que les gens aimaient aussi nos autres disques. "Munki" par exemple : à l'époque, personne ne l'a apprécié, tout le monde l'a méprisé, personne ne l'a acheté. Et j'ai croisé sur les routes pas mal de personnes qui adoraient le disque. Et puis, que "Psychocandy" soit devenu un classique, un disque séminal, ça me va, combien de groupes peuvent revendiquer un tel album ? Ce disque nous a ouvert plein de portes. Et je n'envoie donc plus chier ceux qui veulent m'en parler. Que des gens veuillent encore, en 2024, discuter d'un disque enregistré en 1984, pas de problème, c'est même dingue quand on y pense. Et ça me ravit finalement.

R&F : Savez-vous, musicalement parlant, combien d'enfants vous pouvez revendiquer sur cette planète ? Vous avez influencé tellement de groupes…
Jim Reid : Mais c'est génial ! C'était le but ! On le disait déjà à l'époque : "*Ce disque n'est pas juste pour maintenant. Si personne ne l'écoute dans dix ans, vingt ans, trente ans, c'est qu'on aura foiré un truc.*"

“Ne rien précipiter, ne rien galvauder, ne rien forcer”

Avant les Mary Chain, on écoutait en boucles le Velvet Underground, 13th Floor Elevators, et c’est qu’on voulait faire : des disques qui respirent encore bien après notre mort. Ça fait quarante ans qu’on fait ça et on est toujours là ! Comment ne pas s’en réjouir ? Et pendant nos tournées, on a pu s’en rendre compte : il y a des mecs de notre âge mais aussi des adolescents. Je crois qu’on a fait ce qu’il fallait… notre formule secrète ? Ne rien précipiter, ne rien galvauder, ne rien forcer.

Le culte de la casquette à l’envers

R&F : Peut-on vous interroger sur les chansons de “Glasgow Eyes” ? Certaines évoquent les artistes que vous avez aimés, comme sur “Discotheque”, “The Eagles And The Beatles” ou “Hey Lou Reid”.
Jim Reid : Je n’ai jamais vraiment aimé commenter nos chansons, les décortiquer. Je préfère que les gens se fassent leurs propres idées, leurs propres constructions mentales en les écoutant. Et puis, vous allez vouloir que je commente des chansons écrites par William. Mais il n’est pas là. Il déteste les interviews. C’est à lui de le faire, pas à moi (*rires*). Parfois, j’entends une chanson qui me plaît. Je me fais ma propre idée sur ce que cette chanson signifie. Jusqu’à ce que je lise dans un magazine l’interprétation de cette chanson par son auteur. Et je suis souvent déçu, je préférais de loin la mienne (*rires*). Je ne crois pas avoir le droit de dire aux gens de quoi parlent nos chansons juste parce qu’on les a écrites. Ils s’en emparent et en font ce qu’ils veulent et c’est très bien comme ça. Si je leur dis que cette chanson, je l’ai pondue après être allé au supermarché acheter des haricots, ça va faire planer qui ? Si tu entres trop dans les détails, tu flingues la poésie et tu transformes ta chanson en quelque chose de banal. Ce n’est bien sûr pas le but…

R&F : Il y a cette chanson, “American Born”, qui rappelle qu’il y a toujours eu chez vous cette passerelle invisible entre votre Ecosse natale et une Amérique fantasmée ?
Jim Reid : Si cette passerelle existe, elle mène assurément à une Amérique qui n’existe plus. La culture américaine qu’on adorait venait du XX^{ème} siècle, des années cinquante, soixante, soixante-dix. Prenez les Beatles, ils étaient britanniques mais pratiquaient une forme d’art très américaine. Tout comme les Rolling Stones. On a aimé cette Amérique parce que c’est là que tout se passait. Les films de Martin Scorsese, les livres de William Burroughs, tous ces disques géniaux qui sont sortis à cette période… mais tout ça a disparu. Quand tu vas aujourd’hui aux Etats-Unis, tu peux te rendre compte que le culte de la casquette de base-ball portée à l’envers a gagné. Notre Amérique a disparu. Elle est désormais un mirage.

R&F : Comment ça se passe avec votre frère William. On sait que vos rapports ont été plutôt conflictuels ?
Jim Reid : On s’engueule toujours, il y a encore eu des prises de tête pour ce disque mais pas assez pour que ça nous empêche d’avancer. Durant les années quatre-vingt-dix, il y a eu une période où le lien était véritablement rompu entre nous. On ne pouvait même plus se parler, se trouver dans la même pièce. Et tout a implosé. Désormais, on sait exactement quand ça risque d’aller trop loin et on s’adapte. On sait qu’il y a quelque part cette ligne à ne jamais franchir pour que ça reste possible entre nous. On a chacun fait des efforts. De toute façon, on s’engueule depuis nos débuts. Mais ça a toujours été dans l’intérêt du groupe : pour le rendre meilleur, pour que nos disques sonnent le mieux possible, etc. Vers la fin des années quatre-vingt-dix, on s’engueulait sur tout, musique ou pas musique. Ce n’était plus un environnement propice à la création. Aujourd’hui, nos disputes sont constructives.

R&F : Quand vous vous revoyez jeune, dans vos premiers clips, à la fois cool et dangereux, sexy et classe, que ressentez-vous ?
Jim Reid : Honnêtement, je ne vois qu’un jeune homme effrayé. Parce qu’à l’époque, on jouissait d’une certaine réputation. Mais ce que les gens ignoraient, c’est à quel point nous étions timides. Tous ces clips où on a l’air agacé par le monde entier, arrogant, ne disent rien de la réalité : nous étions simplement terrifiés. Pendant les tournages, dans ma tête, je me demandais juste quand ce calvaire allait prendre fin (*rires*). Et quand je revois toutes ces vidéos, je ne vois que ça : combien j’étais timide et mal à l’aise.

R&F : Qu’aimeriez-vous que les gens disent de vous quand l’aventure aura pris fin ?
Jim Reid : Qu’on était des mecs déterminés qui ont fait les choses pour les bonnes raisons. Que ça n’avait rien à voir avec une posture, qu’on a vécu notre histoire intensément, sans jamais tricher. Ce n’est pas juste quelque chose qu’on a fait pour payer le loyer. C’est de l’ordre de la croyance, de la conviction. ★

Album *“Glasgow Eyes” (Fuzz Club/ Wagram)*

Photo Steve Gullick-DR

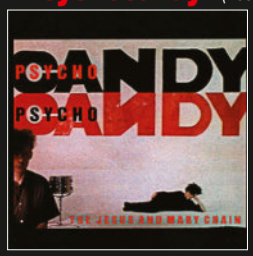
Le bruit et la fureur

Discographie The Jesus And Mary Chain

PAR ERIC DELSART

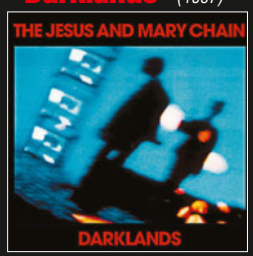
Quarante ans de carrière, dix albums, dont trois compilations consacrées à des morceaux qu'ils avaient tendance à éparpiller sur des EP et des singles, l'œuvre discographique des frères Reid a quelque chose de rare : aucun disque n'est raté et le désir du duo de toujours se réinventer fait qu'aucun album ne ressemble à son prédécesseur.

"Psychocandy" *(1985)*



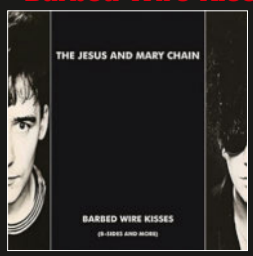
The Jesus And Mary Chain commencent leur carrière par un chef-d'œuvre absolu auquel le reste de leur discographie sera immanquablement comparé durant toute leur carrière. A la fois miracle et malédiction, "Psychocandy" propose une esthétique inédite pour l'époque : un mélange d'influences fifties et sixties qui aboutira à un son singulier fait de guitares saturées, de batteries surf et de mélodies ténébreuses. Cette rencontre entre le Velvet Underground, les Beach Boys et Phil Spector donne naissance à des morceaux emblématiques : "Just Like Honey", "Never Understand", "My Little Underground", "You Trip Me Up", qui influenceront à leur tour des milliers de groupes.

"Darklands" *(1987)*



Plus mélodique, moins sombre malgré son titre, "Darklands" voyait le groupe laisser percer la lumière et ouvrir un peu son wall of sound. Le batteur Bobby Gillespie, parti pousser des cris primaux ailleurs, est remplacé par une boîte à rythmes et les frères Reid enregistrent tout eux-mêmes. En choisissant la ligne claire, le duo se renouvelle avec brio et prouve qu'il n'est pas qu'un *one-trick pony* avec des perles telles que "Happy When It Rains" ou "Down On Me".

"Barbed Wire Kisses (B-Sides And More)" *(1988)*

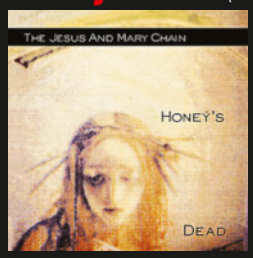


A peine deux albums sortis et le groupe propose déjà une compilation de raretés. On trouve des reprises déglinguées de leurs héros ("Who Do You Love" de Bo Diddley, "Surfin' USA" des Beach Boys, "Mushroom" de Can), ainsi que leur bruitiste premier single "Upside Down", des faces B et l'inédit "Sidewalking". Essentiel.

"Automatic" *(1989)*

"Automatic" comme pour dire que l'album a été fait en pilote automatique ? Premier coup de mou pour le groupe avec cet album qui rate sa cible autant qu'il l'atteint. La batterie est à nouveau électronique et la basse enregistrée au synthétiseur, ce qui date l'affaire, d'autant que le duo se montre peu inspiré. Paradoxalement, avec des titres comme "Blues For A Gun" et "Head On", le groupe s'ouvrira les portes du succès aux USA.

"Honey's Dead" *(1992)*



Sur son premier album, The Jesus And Mary Chain chantait "Just Like Honey". Avec son quatrième album, le groupe affirme que cette période est morte ("Honey's Dead") et se réinvente pour le meilleur. Cette fois-ci le batteur Steve Monti joue en studio et on retrouve l'énergie qui manquait à l'album précédent sur des titres tels que "Far Gone And Out" ou "Tumbledown", ainsi que des guitares abrasives et des textes provocateurs ("Reverence").

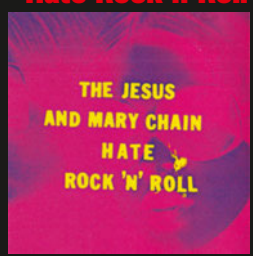
"The Sound Of Speed" *(1993)*

Deuxième compilation de faces B et inédits, "The Sound Of Speed" mérite l'attention pour quelques belles chansons comme la douce "Don't Come Down", la ténébreuse "Heat" ou le pastiche des Beach Boys (à la moulinette JAMC) de "Write Record Release Blues". Dommage que les reprises soient moins passionnantes ("Little Red Rooster" de Willie Dixie, noyée sous la distorsion, "My Girl" des Temptations sans énergie, mais "Tower Of Song" de Leonard Cohen et "Guitarman" emprunté à Elvis rattrapent le coup).

"Stoned & Dethroned" *(1994)*

Premier album enregistré avec un groupe complet depuis "Psychocandy", "Stoned & Dethroned" est une affaire étrangement paisible, à rapprocher des albums de Mazzy Star d'alors. Hope Sandoval, compagne de William Reid à l'époque (qui chante ici sur le single "Sometimes Always"), n'y est sans doute pas pour rien. Shane MacGowan vient poser sa voix sur "God Help Me" pour un album aux contours folk-rock aérien, un des plus attachants du groupe.

"Hate Rock'n'Roll" *(1995)*



Dernier volume de la trilogie d'albums de raretés du groupe, "I Hate Rock'n'Roll" est le moins intéressant des trois tant le matériel proposé oscille entre la blague (le folk mignon de "New York City") et le génial ("Snakedriver", grand titre oublié). Le single "I Hate Rock'n'Roll", au texte vachard, mérite également mention.

"Munki" *(1998)*

Quittant son historique label Blanco y Negro, le duo signe chez Sub Pop aux USA et Creation au Royaume-Uni. Avec un tel attelage, on pourrait croire que les choses vont bien se passer, mais "Munki" montre un groupe malade qui oscille entre moments de brillance et d'errance. Incapables de travailler ensemble, les frères évitent de se croiser en studio et le manque de cohérence est criant. L'album débute par "I Love Rock'n'Roll" et s'achève en miroir sur "I Hate Rock'n'Roll", qui résume bien la carrière du groupe, qui splittera peu après.

"Damage And Joy" *(2017)*

Après des années de bouderie, les frangins ont enterré la hache de guerre en 2007 pour une reformation sur scène mais ont mis quasiment une décennie à concevoir l'album du come-back. "Damage And Joy" est une affaire étonnamment joyeuse ("The Two Of Us", "Always Sad") avec des vocalistes invitées (Sky Ferreira, Isobel Campbell et Linda Fox, leur sœur cadette) qui apportent de la douceur. Quelques titres, comme "Amputation" et surtout "Simian Split", sonnent intemporels.

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

Un album qui dépasse en inventivité les précédentes productions

Idles

"TANGK"

PARTISAN RECORDS/ YALTA

Le temps passe et les choses finissent toujours par aller mieux. Il y a deux ans, la promo de "Crawler" se faisait torpiller par la covid. Dans un échange déprimant, Joe Talbot regrettait amèrement de ne pouvoir défendre un album tout en noirceur et en douleur, les deux maux sentimentaux nécessaires pour se sortir du gouffre. Si ledit album était déjà considéré comme une rupture avec "Ultra Mono", que dire pour le nouveau dont le contenu est, cette fois, entièrement tourné vers l'amour et la joie de vivre ? "Tangk" est un écrin minimaliste concocté par le producteur Nigel Godrich, le guitariste Mark Bowen et le styliste du son à casquettes multiples Kenny Beats qui se partagent la production de ce cinquième album. Après un démarrage tout en douceur au pied de grosse caisse et nappes de synthé en boucle, "IDEA 01" est une succession de souvenirs familiaux désordonnés énumérés dans une longue litanie monocorde. Le chanteur y décrit un monde en pleine désunion d'une voix aussi désabusée que distante. Avec son tempo aussi lent que trompeur, le titre est accrocheur et les auditeurs ont déjà un avant-goût de la vision du bonheur de Talbot qui, tel Néron, se purifie du passé en le jetant au feu. Puis, "Gift Horse" fait monter la joie d'un cran avec une histoire de canassons aussi invraisemblable que la diction de son refrain rendu volontairement incompréhensible par un doublement des syllabes. Rien qu'avec cette astuce vocale, "*Watch my steed go far*" prend une tournure entêtante qui donne tout simplement l'envie de se conduire comme un sauvage sur le dancefloor en hurlant *"Fuck the king, he ain't the king"* maintenant que Buckingham Palace vient d'annoncer le cancer de Charles III. Si on y ajoute le passage *"No king, no crown"* qui figure sur la chanson "Grace" un peu plus loin, le public risque de prendre Talbot pour le nouveau prédicateur à suivre. Autre tuerie sur pattes, "POP POP POP", un titre qui donne dans l'électro-rock vicieux avec un refrain de défoncés bien lancinant. D'une voix un brin ironique, Talbot aligne tous les petits riens de la vie qui ne peuvent conduire qu'à se réjouir de la félicité des autres. Dans un genre plus tribal, "Roy" est une ritournelle faussement calme, avec des paroles tordues où il est question de couper la tête de la main nourricière. Avec "Dancer", le groupe enclenche la vitesse supérieure, durcit la guitare qui se rappelle au bon souvenir des punks toujours accrochés, telles les sempi-ternelles moules au rocher, au premier album "Brutalism". Mantra hip-hop au phrasé légèrement *rottenien*, le refrain de "Dancer" a été l'occasion de faire participer Nancy Whang et James Murphy de LSD Soundsystem à la fête. Afin de plaire à la frange musclée de leur public, les trois titres suivants : "Hall & Oates", "Jungle" et "Gratitude" mettent en avant les guitares de Bowen et Lee Kiernan. Grâce à ce son agressif, les services d'ordre risquent fort d'avoir du boulot dans les concerts à venir. Point final de l'ensemble, "Monolith" est une incantation bluesy/ jazzy à la Robert Plant bien portée par la basse d'Adam Devonshire. En onze chansons et une quarantaine de minutes, "Tangk" est un album qui dépasse en inventivité les précédentes productions du groupe. Avec cette succession de chansons bien construites aux atmosphères aussi variées que logiques, la galette ne devrait pas rencontrer trop de problèmes pour convaincre les foules à une époque où le sucré-salé est définitivement rentré dans les mœurs. Cependant, il serait intéressant de savoir quelle définition Idles donnent au mot amour ?

✪✪✪✪

GEANT VERT

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

The Dandy Warhols

“Rockmaker”

SUNSET BLVD RECORDS

On s’est fait une raison : les Dandy Warhols sont résolument plus *Warhols* que *Dandy*. Leur art à eux, comme Andy, est celui de la duplication. Depuis vingt ans, Courtney Taylor-Taylor et sa clique reproduisent. Non pas à l’identique, mais avec des constantes. Pas en suivant une recette, mais sans oublier qu’il ne faut jamais abandonner un truc qui marche. Ce truc, c’est la personnalité du gang de Portland ou, très certainement, celle de son chanteur qui ne se veut pas leader, mais dont le tempérament et les penchants musicaux imbibent fortement la musique. Là encore (et le titre de l’album ne tourne pas autour du pot), les riffs de guitare — assurés par Peter Holmström — sont bas et lourds, la batterie, couleur chaudron,

est martelée avec persistance. La voix de Courtney, sorte de tunnel autour des lueurs, en dirait long même si on ne comprenait pas les textes. Il manie si bien l’ironie : *“The Summer Of Hate”, “I’d Like To Help You With Your Problem”.* Moins *Dandy* que *Warhols* donc, au point d’inviter Slash dans cette dernière, une sorte de foire d’empoigne de fer. Souples dans leurs bottes de western, ils sont à la limite de la paraphrase dans “Danzing With Myself” que Frank Black pixélise d’interventions de guitare noisy. Au rayon mise en boîte rythmée, on trouve “Alcohol And Cocainemarijuananicotine” qui, même à bas régime, file la banane. Le tout est mixé par Jagz Kooner (Primal Scream, Manic Street Preachers) qui a bien œuvré, et on s’en félicite, pour que “Rockmaker” ne soit pas nominé aux prochains Grammy Awards. D’ailleurs, confronté à la voix de Debbie Harry dans “I Will Never Stop Loving You”, il a pris le parti de la perdre dans une jungle réverbée, de la laisser faire, au pied d’un mur de sons.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Bardo Pond

“Volume 9”

FIRE RECORDS

Il y a deux discographies parallèles dans l’œuvre de Bardo Pond. Des albums “normaux”, quoi que ce qualificatif veuille dire dans le cas de ce groupe inclassable. Et d’autres appartenant à cette fameuse série “Volume”, dont voici le neuvième épisode, plus... “expérimentaux” (même remarque). A quoi ressemble cette musique ? Le dossier de presse cite Hawkwind (très à la mode en ce moment !), My Bloody Valentine (bof) et Earth. C’est sans doute avec le groupe fabuleux et méconnu de Dylan Carson, l’inquiétant ami de Kurt Cobain, que le rapprochement est le plus juste. De longues plages méditatives de guitares saturées, modales et faussement immobiles, qui font l’admiration de gens comme Stuart Braithwaite, de Mogwai... On peut ajouter Pink Floyd, pas la première période, pop, de Syd Barrett, mais la suivante, presque aussi passionnante, planante, aventureuse et parfois gonflante, celle d’avant le succès du très maîtrisé “Dark Side Of The Moon”. Ce disque a été enregistré lors d’une unique jam-session au début des années 2000 avec le percussionniste Michael Zanghi (Kurt Vile, The War On Drugs). Il est constitué de quatre titres purement instrumentaux. Un long “Conjunctio”, démarrant de façon bruitiste avant

de dérouler des boucles hypnotiques sur lesquelles plane la flûte envoûtante d’Isobel Sollenberger, suivi de “The Nine Doubts”, dans la même veine mais plus court... Enfin, un unique et très long morceau, “War Is Over”, découpé en deux parties, beaucoup plus accrocheur, facile, pourrait-on dire (c’est là que le nom de Pink Floyd vient à l’esprit), avec une batterie, des harmonies, un tempo alangui... A l’arrivée, un album étonnant, étrange, qui donne envie de le réécouter pour essayer d’en percer le mystère, ce qui est plutôt bon signe.

✪✪✪

STAN CUESTA

Grandaddy

“Blu Wav”

DANGERBIRD

Dans sa tête, Jason Lytle a toujours vu les choses en grand. Formé en Californie, un grand Etat américain, au début des années quatre-vingt-dix, son groupe, Grandaddy, a été qualifié de grand dans la presse musicale dès la parution de “The Sophtware Slump”, un grand album de l’année 2000. Les grands journalistes qui ne paient pas les disques ont aussi kiffé la suite, mais le grand public rock, qui téléchargeait à mort, l’a boudée. Après quoi, Lytle a plié les gaules — tirant un (grand) trait sur Grandaddy — et entamé une sorte de carrière solo hachurée. Initialement prévue pour une série de concerts, la réunion du groupe, en 2012, a mené à un autre disque, dont la parution cinq ans plus tard a été ternie par le décès du bassiste Kevin Garcia.

Depuis, la vie de Jason Lytle, qui ressemble à un grand huit émotionnel, se confond avec l’ombre de son groupe, devenu ce drôle de navire qu’il a choisi de piloter, au moins sur le plan spirituel, en solitaire. Et alors qu’auparavant, la pop grand-angle de Grandaddy partait dans tous les sens, revisitant le rock psychédélique, grattant ce qu’il pouvait rester de la new wave ou dénichant au grenier de l’histoire quelques ondes de folk et de country à l’ancienne, Jason Lytle a opté, ici, pour une réduction sensible de la voilure. “Blu Wav”, c’est exprès, élève la mélancolie au rang de grand art. Les guitares flottent, les harmonies vocales sont peignées fin, les batteries sonnent comme des boîtes, vides, de céréales. Les claviers noient les poissons ; le mixage caresse le chant dans l’espoir, un peu vain, que le public comprenne les paroles. D’une beauté qui n’a d’égale que l’air de son temps qui se carapate, les vers de Jason sont pleins d’émotion et teintés d’amertume. Aux grands mots, les grandes merveilles.

✪✪✪✪

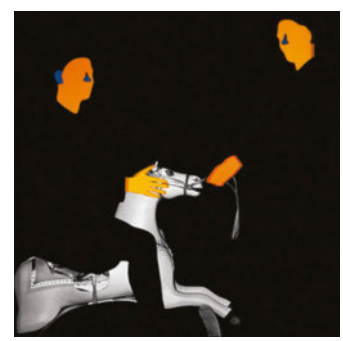
JÉRÔME SOLIGNY

MGMT

“Loss Of Life”

MOM + POP RECORDS

Qu’espérer d’un nouvel album de MGMT en 2024 ? Cela fait beau temps que plus personne n’envisage la possibilité d’un chef-d’œuvre comparable à “Oracular Spectacular”. Le récit officiel veut que “Congratulations”, attachant deuxième album, ait été par la suite le geste de refus d’un succès aussi inattendu que démesuré. Peut-être. Il y a sans doute autant de vrai dans cet aveu lucide que nous livrait le claviériste Ben Goldwasser en 2018 : “*Si on avait essayé de faire un autre ‘Time To Pretend’, nous n’y serions sans doute pas parvenus...*”. Le duo américain prouvait pourtant avec “Little Dark Age”, album inégal, qu’il était encore capable d’écrire de grandes choses, pour preuve l’inquiétante comptine “When You’re Small”, digne de leur héros Dan Treacy, et plus encore le titre éponyme, fabuleux sommet de psychédélisme noir. Un amusant dossier de presse indique que “Loss Of Life” *“ne constitue en aucun cas un* ‘retour en forme’ ”. Et en effet, on ne trouvera ici rien d’aussi marquant que “Little Dark Age”, même si ce cinquième album, leur premier hors de chez Columbia, a indéniablement quelques atouts : “Bubblegum Dog”, sucrerie glam, a le charme pervers des derniers Caleb Landry Jones, là où “Mother Nature” évoque de manière surprenante Oasis. Quant à “Loss



Of Life”, elle débute avec la fragilité balbutiante d’un Daniel Johnston pour s’achever dans la calme euphorie d’une envolée de cuivres. On comprend nettement moins la présence de machins comme “People In The Streets”, faux morceau “social” avec basse fretless, chant maniéré et d’éprouvantes parties de guitare, ou “Dancing In Babylone”, grosse ballade eighties (dans ce que ces dernières ont eu de plus douloureux) en duo avec Red (aka Chris aka Christine aka Va Savoir). Pareille discordance suggère qu’il faut être au moins deux pour aboutir à un album aussi schizophrène.

✪✪✪

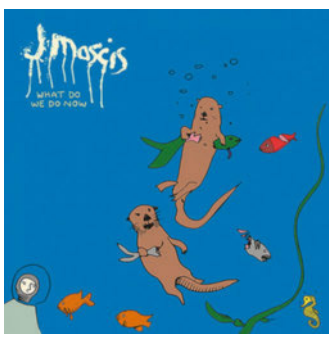
VIANNEY G.

J Mascis

“What Do We Do Now”

SUB POP

Que reste-t-il, en 2024, de nos amours grunge ? Pas grand-chose, ont tendance à répondre ceux qui ne portent plus depuis belle lurette leurs chemises de bûcheron et ont fini par balancer cette vieille paire de Converse achetée d’occase à l’époque. En vérité, en plus de ceux de Nirvana, il subsiste un paquet de bons disques enregistrés par Soundgarden, Alice In Chains ou, au hasard, Stone Temple Pilots. Et puis évidemment, le *DIY spirit*, qu’on trouvait aussi dans la techno d’ailleurs (le fantasme de pouvoir faire un disque dans son garage ou sa chambre avec trois bouts de câble informatique), a survécu. Enfin, depuis le grunge, les textes du rock sont moins cons. Parmi ceux qui ont surfé sur la vague en question, on trouvait Dinosaur Jr,



qui aura donc au moins eu deux vies — le groupe a sévi dix ans à partir des mid-80’s, puis s’est reformé en 2005 —, et a publié en 2021 un douzième album pas piqué des vers. Mais forcément, un gars comme le songwriter et guitariste J Mascis en a toujours sous la pédale, et ses disques solos sont autant de pierres ajoutées à son édifice. “What Do We Do Now” sonne à mort comme s’il avait été enregistré au cul du camion par un groupe de bar pressé d’y retourner (au bar), mais est l’œuvre de Mascis (presque) seul. Alors, oui, sa voix donne toujours un peu l’impression de peiner dans la rocaille, mais les compositions sont globalement excellentes (“Can’t Believe We’re Here”, entre John Fogerty et Nick Lowe, “Right Behind You” et son piano pas baltringue...), et l’arrangement est frugal, mais juste. Planquée en plein milieu, “You Don’t Understand Me” évoque, sans ressasser, tout ce que le rock US a eu de bon depuis qu’il existe, en moins de quatre minutes.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Anna Calvi

“Peaky Blinders BO Season 5 & 6”

DOMINO

On peut dire qu’elle en aura fait du chemin depuis ses débuts en 2010, la belle et sensuelle Anna Margaret Michelle Calvi. Quatorze années à polir le tranchant d’un style parfaitement maîtrisé, reconnaissable entre mille et qu’il est désormais impossible de confondre avec une ascendance (Siouxsie, Jeff Buckley, PJ Harvey, les gothiques anglais, etc.) trop facilement imposée par tout un aréopage de plumitifs pantouflards trop heureux de pouvoir la ranger dans un rayon convenable, après avoir mis en doute auparavant la sincérité de ses productions (*“Un artiste qui vend est un artiste suspect”*, ce genre d’âneries). Sale temps pour les râleurs, la Calvi s’est fait embaucher par le staff de la série ultra-populaire “Peaky Blinders” pour assurer le score des saisons 5 et 6. Que l’on aime ou pas les tribulations à rallonge de l’Irlandais à gapette Thomas Shelby, l’idée d’associer le Birmingham interlope des années 1920 aux vignettes sonores tout aussi interlopes de la Calvi est assez judicieuse. Celle qui avoue son obsession envers le mauvais garçon (campé à l’écran par Cillian Murphy) s’est appliquée à composer la bagatelle de trente-sept morceaux en majorité instrumentaux (voir “Miquelon” ouvrant la sixième saison,

ou le très fantomatique “Ruby Has A Fever”) lorsque la Dame à la Telecaster ne détourne pas le riff *Suicide* de “Ghost Rider” pour ce qui pourrait devenir un de ses classiques : “Ain’t No Grave”. Panique chez les fanatiques : a-t-elle changé de registre ? S’est-elle piquée de machines ? De techno ? D’auto-tune ? A-t-elle TRAHI ? Rassurons Billancourt, il n’en est rien. Anna Calvi fait du Anna Calvi, la clientèle appréciera : guitares barytons en pleine sudation, batteries tribales, voix surgissant de l’éther, bandes à l’envers… Une marque de fabrique, ça se respecte !

✪✪✪

SAMUEL RAMON

Loving

“Any Light”

LAST GANG/ BOOGIE DRUGSTORE

Il arrive encore qu’au milieu des dizaines de liens et de CD reçus, un disque vous saisisse, vous happe. C’est le cas du deuxième album de ce groupe canadien — dont on ignorait l’existence avant de lancer sa musique — qu’on a mis nonchalamment avant de ressortir bouleversé de l’écoute des dix morceaux qu’il contient. Groupe mené par Jesse Henderson et David Parry, un duo d’auteurs-compositeurs qui possède la capacité de pouvoir jouer de tout instrument à cordes pincées ou frappées qu’il tient entre les mains, Loving compose des chansons pop mélancoliques qu’il enrobe d’un doux vernis psychédélique. Dès son ouverture avec la ballade “Any Light”, le disque provoque un sentiment familier. Avec ces violons cotonneux

qui semblent sortis tout droit de “Red Rose Speedway” et une approche douce à la Andy Shauf, l’affaire est séduisante. La mélodie et les arpèges lumineux de “Medicine”, quelque part entre Harry Nilsson et le Bob Dylan de “Desolation Row”, font éprouver un premier frisson. La pureté de l’ensemble émeut. Et “Uncanney Valley” est une nouvelle gifle. Tomber sur un grand morceau arrive de temps en temps, mais quand la chose se produit plusieurs fois sur le même album, des questions se posent. Qui sont ces types ? Pourquoi n’en a-t-on pas entendu parler avant ? Internet offre peu de réponses, hormis la confirmation qu’il est difficile pour un groupe de percer aujourd’hui avec la profusion de propositions (et un nom suicidaire pour le référencement tel que Loving); Heureusement, avec ses ballades terrassantes — “No Mast” et son pedal steel, la poignante “On My Way To You”, “Ask Directions” et ses arpèges à la “Dear Prudence” —, le groupe devrait accrocher l’oreille de bien des auditeurs. Tel talent ne peut rester inaperçu.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Sprints

“Letter To Self”

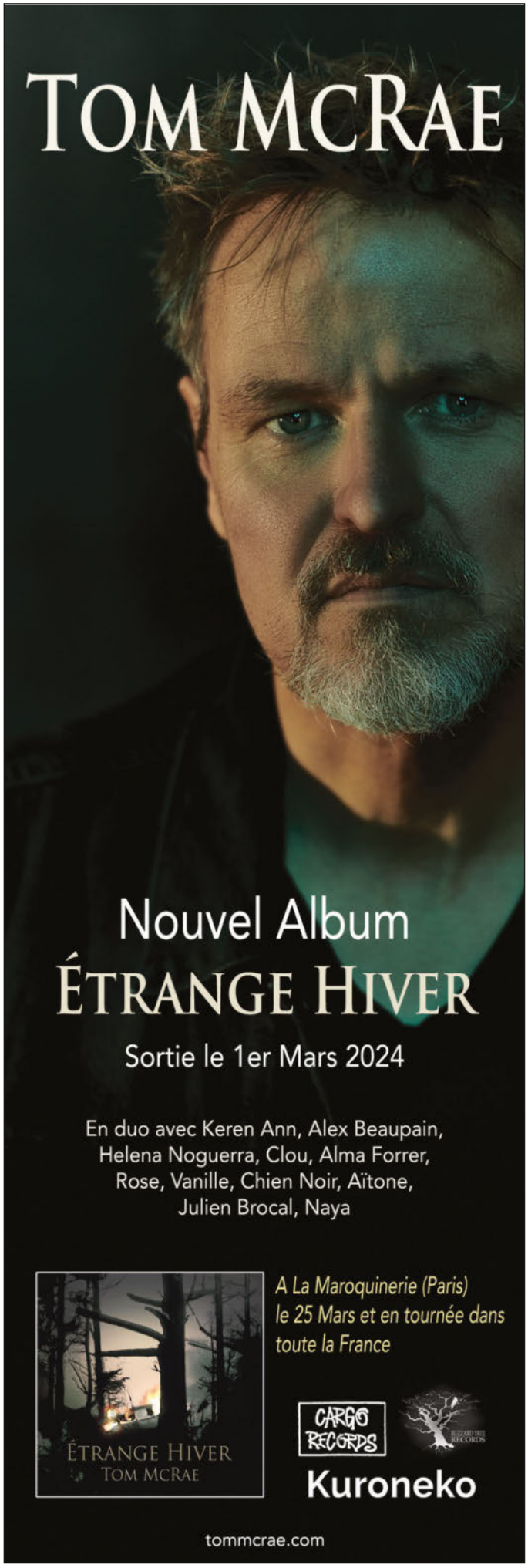
CITY SLANG

Depuis quelques années, le monde du rock baigne dans l’anxiété en se posant la question de savoir ce qui va en sortir. Pour l’instant, la meilleure réponse arrive de Dublin avec le quatuor Sprints, un groupe mené par la chanteuse Karla Chubb, dont la voix n’a d’égale que sa personnalité dès qu’il s’agit d’appeler les choses par leur nom. En onze titres d’inspiration aussi bien post-punk que garage, Sprints envoie un rock à toute vitesse où se bouscule une réflexion inspirée par la dépression, le mal de vivre, l’absence de confiance en soi et tout ce qui peut passer par la tête d’une personne enfermée dans le noir en se prenant la tête. Entre mélodies énergiques et rythmique Caterpillar, autant le dire tout de suite, cette “Lettre A Soi-Même” est la meilleure pilule disponible en magasin depuis un bon paquet d’années. Véritable catharsis sonique, cette succession de chansons brutes de fonte, débarrassées de toute production superfétatoire, renvoie son public à l’essentiel : l’énergie pure. “Ticking” démarre sur un rythme de batterie calqué sur un battement de cœur sur lequel viennent se greffer une guitare d’abord monocorde et une voix en forme de manifeste qui scande son incompréhension de savoir si elle est vivante ou non, avant qu’un crescendo musical ne vienne clore la discussion.

Disque de questionnement sur l’utilité de supporter le monde dans lequel évoluent les acteurs de Sprints, les textes noirs de “Can’t Get Enough Of It”, “A Wreck (A Mess)” ou “Shadow Of A Doubt” sont tous pris à contre-pied par une exécution musicale qui n’hésite pas à tout dynamiter dans une explosion de notes puissantes et sûres d’elles. Pour résumer, ce disque, c’est un peu toute l’exubérance de la nature après un hiver morne et chiant.

✪✪✪✪

GEANT VERT



Disques pop rock

Declan McKenna

"What Happened To The Beach?"

TOMPLICATED/ BECAUSE MUSIC

"Ça sert à quoi, chérie ? Je ne crois plus en rien, et tu me dis que ce que je fais ne parle plus aux gamins, du coup j'ai l'impression de les laisser tomber" ("Nothing Works"). Ouh la la, le poster boy gendre idéal Declan McKenna, 25 ans et trois albums au compteur, entamerait-il avec un peu d'avance la crise de la quarantaine ? Pas du tout, bien au contraire : cette nouvelle collection de treize chansons et trois interludes, décrite par son auteur comme appartenant au genre "guitar pop heavy", marque sa différence avec son prédécesseur, "Zeros", où le jeune chanteur jouait souvent au prêcheur et proposait un son vintage aux lourdes influences sixties et seventies (*"J'ai écouté*

plein de vieux disques de Dylan, j'aime cette énergie"). Ici, on est dans une pop plus dynamique et le résultat est plutôt enthousiasmant. Joyeux bordel power pop ("Nothing Works", au clip hilarant), mélodie forte ("Mezzanine"), ballade langoureuse ("It's An Act"), récit écolo d'un trip à Tenerife ("Wobble"), Declan part dans des directions multiples avec le soutien de Gianluca Buccellati, producteur entendu auparavant chez Lana Del Rey et Arlo Parks, et l'album regorge de trouvailles sonores, d'astuces vocales et d'arrangements étonnants. Dans le single à la vidéo colorée "Mulholland's Dinner And Wine", Declan pratique l'autodérision avec des paroles pleines de second degré (*"J'ai toutes les drogues, je suis un putain de danger, je prends ce que je veux"*) tandis que dans "Sympathy", clipé sur une plage où les oiseaux balancent leur guano sur la guitare de l'artiste, il se vautre dans la pop basique avec un petit côté Beatles. Un album bonbon, juvénile et plein de ritournelles joliment troussées.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Britti

"Hello, I'm Britti"

EASY EYE SOUND

Onze titres sur un premier album, c'est peu, mais c'est assez pour dessiner un paysage musical. Avec Britti se découvre une géographie personnelle, résolument soul mais qui lorgne aussi vers le rhythm'n'blues, et même la country avec des échos récurrents de pedal steel ou d'americana, comme sur le morceau "Keep Running". Native de Bâton Rouge, Brittany Guerin, qui a grandi à la Nouvelle-Orléans, explore toute la variété des musiques du sud des Etats-Unis. Il est vrai qu'elle cultive sa voix depuis son plus jeune âge : selon la mère, sa fille chantait avant même de savoir parler... Pour cette première réalisation, elle s'est adjoint les services de Dan Auerbach, la flèche des Black Keys, qui produit et cosigne tous les titres de l'album enregistré à Nashville. Y participent des pointures comme le bassiste Nick Movshon (Amy Winehouse, Wu Tang Clan), le batteur Jay Bellerose (Robert Plant et Alison Krauss, Sharon Van Etten), le guitariste Tom Bukovac (Sheryl Crow, Stevie Nicks), Mike Rojas (Yola, Don Henley) aux claviers, sans oublier Auerbach lui-même. Avec pareil renfort, l'alchimie ne pouvait que fonctionner. Une multitude d'influences apparaissent à mesure qu'on avance dans l'album : Diana Ross ("Save Me"), Sade ("Nothing Compares To You")

ou même Dolly Parton et Dusty Springfield ("Back Where We Belong") — époque "Dusty In Memphis" qui a servi de référence aux concepteurs du projet. Afin de se persuader de l'envoûtement exercé par la virtuose, il suffit d'écouter "Reach Out" ou l'obsédant "Once Upon A Time" qui clôt l'album en beauté. Réussir son entrée est déjà un défi, il faut ensuite convaincre sur scène et confirmer l'élan des débuts prometteurs. Forte d'un opus charmant et inspiré, Miss Britti s'offre un lancement remarqué qui mérite attention et respect.

✪✪✪

CHARLES FICAT

Laetitia Sadier

“Rooting For Love”

DRAG CITY/ MODULOR

Elle est l’un des rares exemples de carrière réussis en dehors de notre pays. Alors qu’une génération complète de musiciens tente de s’échapper de la cage d’indifférence qu’est la France, Laetitia Sadier, née près de la prison royale de Vincennes, est l’exemple même de la possibilité, quand on vient d’ici, d’inscrire son œuvre à l’extérieur de nos frontières. Cela, elle l’a fait tôt avec Stereolab, un groupe largement identifié comme anglais alors que son acte fondateur, la rencontre entre Sadier et Tim Gane, s’est passé à Paris. Plus rassurant encore : depuis la séparation du groupe, Sadier continue sa carrière sur un plan international — ses albums sortent chez Drag City — travaillant avec des musiciens de tous pays. Son premier album solo, “The Trip” (2010)

avait été produit par le regretté Richard Swift, quand dès la suite — “Silencio” — elle s’est mise à collaborer avec les excellents Aquaserge. En 2024, elle sort son quatrième album, “Rooting For Love”, et les préoccupations *“politiques, dues à l’époque”,* y sont plus présentes que jamais. Les harmonies, l’ensemble, l’émotion et toutes ces choses centrales dans sa musique faussement minimale expriment l’idée de réparer un monde qui semble cassé. Etrangement, le symbole ici, un chœur qui représente l’harmonie, fait penser aux BO de Michel Magne et aux premières productions Tricatel. Autre élément hexagonal : sur huit chansons, trois sont écrites en français. Voilà qui pose la question d’à quoi aurait pu ressembler sa carrière uniquement dans cette langue. Si depuis ses débuts, elle écrit avec aisance dans les deux idiomes, tant l’utilisation de l’un ou l’autre n’affecte jamais la musique ou la tessiture de sa voix, on se demande tout de même si ses chansons ne gagnent pas, parfois, à ne pas être comprises du premier coup. Du moins, par le public français.

✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Real Estate

“Daniel”

DOMINO

En quinze ans de carrière, Real Estate a connu assez de tourments et de changements de personnel pour avoir droit à un diagramme dédié à ses variations de line-up sur sa page Wikipedia. Le bassiste Alex Bleeker et le chanteur guitariste Martin Courtney sont ainsi les seuls à avoir vécu l’aventure depuis le début, quand le groupe était une des multiples formations folk-rock lo-fi à émerger du label Woodsist. A l’epoque de ses premiers albums, Real Estate chantait l’ennui suburbain et les après-midi ensoleillées à attendre que le temps s’écoule dans le New Jersey. Les guitares carillonnantes et la pureté des mélodies pop de Real Estate en ont fait rapidement un des groupes les plus enthousiasmants de la scène underground américaine, et le label Domino allait rapidement s’en rendre compte et publier “Days”, chef-d’œuvre de délicatesse aux guitares labyrinthiques sorti en 2011. Depuis, le groupe a changé, perdant son emblématique guitariste Matt Mondanile (rattrapé par le mouvement #MeToo) dans l’infamie, mais ne perdant pas sa capacité à écrire des chansons pop magnifiques. Les histoires d’adolescence ont laissé place à une certaine maturité, et les bluettes du groupe parlent de manque de sommeil (“Haunted World”),

d’écriture contrariée (“Water Underground”), de nouvelle maison (“Flowers”). Bref, de problématiques adultes, que Courtney chante avec une grâce étonnante, d’une voix toujours juvénile. Enregistré avec le producteur Daniel Tashian (vainqueur récent de Grammy Awards avec la chanteuse country Kacey Musgraves), “Daniel” est un retour en forme magnifique sur lequel le groupe écrit quelques-unes de ses mélodies les plus mémorables (sublime “Haunted World” et son refrain à tiroirs).

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Disques classic rock

Bernard Allison

“Luther’s Blues”

RUF RECORDS

Luther Allison était l’un des derniers bluesmen de la grande époque. De ceux qui avaient connu le Chicago de Muddy Waters et d’autres géants qui y avaient fait leurs armes. Parmi ses chefs-d’œuvre, son formidable premier album pour Motown, “Bad News Is Coming” de 1972, et le suivant, du même titre que cet hommage, “Luther’s Blues” en 1974 : des explosions de sons rugueux, à l’ancienne, pleins de soul, avec un vrai groove. Par la suite, Luther n’a malheureusement pas été épargné par la production des années 1980, ce son calamiteux, clinique, avec des rythmiques trop fortes, des batteries énormes anti-swing et des claviers abominables. Sur ce double album

hommage de son fils Bernard, on retrouve certains de ces travers. Dès le premier morceau hommage à Hendrix, “Hang On”, avec wah-wah et riffs complexes à fond, on est plus du côté des Red Hot Chili Peppers que de Jimi. Même “Serious”, le beau blues lent, celui que Bernard préfère, est presque gâché par sa production. Une vision du blues trop produite, trop propre, à la Eric Clapton si vous voulez — on ne parle pas de la musique, comprenez bien, mais du son... Ce disque compile vingt titres écrits par Luther et interprétés au fil de ses albums par Bernard, qui s’est juré de faire vivre l’œuvre de son père. C’est admirable. La musique, les chansons, le jeu de guitare, tout est formidable. Mais il faudrait une production moins clinquante, plus proche de l’os. Qui a dit Robert Finley ? C’est exactement ça. Si Bernard Allison avait su faire ce que Dan Auerbach a réussi avec Finley, c’est-à-dire retrouver le son des sixties et des seventies, cet album serait prodigieux. Après, il y a des fans qui aiment leur blues bien propre. Ils sont même probablement majoritaires. Ils vont adorer ce disque.

✪✪✪

STAN CUESTA

Electro Deluxe

“Next”

STARDOWN/ BELIEVE

Plus de vingt ans après ses débuts, Electro Deluxe paie son tribut à ses racines en invitant sur son septième album (conçu d’une manière artisanale) trois invités au pedigree révélateur : Candy Dulfer, saxophoniste hollandaise de Prince et Dave Stewart, Nils Landgren, tromboniste suédois fondateur de Funk Unit, et surtout Fred Wesley, qui fut créateur et tromboniste américain des légendaires JB’s et s’illustra aux côtés de James Brown ou Maceo Parker. On peut y déceler le désir de s’imposer à l’international après avoir fait un tabac dans tous les festivals où le groupe est programmé, mais c’est surtout la volonté d’affirmer sa particularité soul et de forcer la porte des grands. On ne saurait être plus clair sur les influences revendiquées : longtemps relégué dans l’écurie “electro jazz” alors qu’il était un outsider de circonstance, l’ancien quintette — devenu sextette en renforçant sa section de cuivres – proclame ouvertement sa passion du funk : le jazz et le hip-hop n’interviennent que comme des piments et l’option electro se réduit à quelques synthés. Le pari est risqué... et réussi. Musicalement, c’est impeccablement groovy, à l’image de l’instrumental “Next”

qui distribue chorus de cuivres et d’orgue Hammond ou Fender comme autant de friandises irrésistibles. Et jamais le chanteur américain James Copley (qui a intégré la bande en 2010) n’a été aussi bien mis en valeur, avec son timbre suave et sa voix puissante, tour à tour rugueuse et lyrique. L’ensemble séduit d’emblée (“Nakie Nakie”) avant de s’enflammer (“One In A Million”) puis de porter le coup de grâce avec “Shame” et “Wanna Have A Good Time”, deux longues incantations propres à faire frétiller le dancefloor.

✪✪✪

H.M.

Robby Krieger

“Robby Krieger & The Soul Savages”

MASCOT RECORDS

Ce disque ne s’adresse pas aux fans des Doors. Ou alors à ceux qui adorent cet album “chelou” de 1978, “An American Prayer”, et particulièrement “The Ghost Song”, titre qui avait fait hurler les puristes à l’époque, sur lequel les trois survivants avaient collé une musique vaguement jazz-rock, avec basse slappée, sous les mots de Jim Morrison. “The Ghost Song”, que reprennent justement sur scène ces nouveaux “sauvages” avec un pâle jeune homme au chant, est effectivement une indication de la direction prise sur ce nouvel album — mais ici en version purement instrumentale. Il y a de la slide, mais sur fond de guitare rythmique grasse, d’orgue, de synthé, de Fender Rhodes,

de basse et de batterie énormes et funky. Ça fait beaucoup. Dommage, la guitare est souvent inspirée. Il y a aussi, sur l’indianisant “Samosas & Kingfishers”, du sitar électrique, la nouvelle marotte de Robby, un instrument qui a été brièvement à la mode vers... 1971. C’est dire si le gars se fout de la hype du moment. A ce niveau-là, ça en devient admirable. Robby Krieger est un cas d’école. Guitariste génial des Doors, il a écrit pour eux des tubes imparables, puis plus rien... Ça a commencé avec les Doors à trois. Un échec. Puis ils n’ont plus été que deux dans le Butts Band (ce nom !), avec John Densmore : un premier album très moyen, un deuxième atroce. Depuis, il est parti dans un trip comparable à celui de Jeff Beck. C’est peut-être la plus juste référence que l’on puisse donner. On ne juge pas, on respecte. Mais on n’est pas obligé de s’enthousiasmer non plus. Sinon, pour les fans des Doors, il vient de publier ses mémoires, “Set The Night On Fire: Living, Dying, And Playing Guitar With The Doors”, dont on espère lire un jour une (bonne) traduction en français.

✪✪✪

STAN CUESTA

Rod Stewart With Jools Holland

“Swing Fever”

RHINO

Après plusieurs années d’essais solo ou au sein de Shotgun Express, puis Steampacket, Rod Stewart atteint un sommet en devenant la voix du Jeff Beck Group le temps de deux albums décisifs. Ensuite, avec les Faces et principalement sous son nom, il vole de succès en triomphe. On ne compte plus les n°1 qu’il décroche des deux côtés de l’océan. Les années passent, Rod the Mod mûrit agréablement, toujours aussi sympathique et bien coiffé. Surtout, il conserve ce chant personnel, râpeux, plein de nuances et de charme. Bien qu’auteur compositeur doué, par la grâce de cette voix exceptionnelle il reste principalement interprète. De 2002 à 2010, il consacre cinq albums (tous disques d’or !) à ce qu’on appelle le Great American Songbook, c’est-à-dire les standards des années 1930-40. Pratiquement que des rythmes lents. Dans “Swing Fever”, il replonge dans la même époque (grosso modo celle de ses parents) mais y choisit des pièces qui bougent. Et qui font bouger grâce au Rhythm & Blues Orchestra de Jools Holland (piano), son frère Chris (orgue), Dave Swift (bassiste de Jools depuis 1991) et Gilson Lavis (batterie, ancien de Squeeze, tout comme Jools et Chris).

Cette fine équipe, aidée de soufflants et de chœurs, prend un plaisir évident à plonger dans “Ain’t Misbehavin’ ” (Fats Waller, 1929), “Them There Eyes” (Louis Armstrong, 1931), “Lullaby Of Broadway” (Dorsey Brothers, 1935), “Oh Mary” (Louis Prima, 1944), “Sentimental Journey” (Les Brown, 1945), “Good Rockin’ Tonight” (Roy Brown, 1947), “Tennessee Waltz” (Pee Wee King, 1948), etc. Si ces treize chansons ont déjà connu des centaines de versions, c’est parce qu’elles sont bonnes ! Elles sont ici jouées et chantées avec expertise et une bonne humeur communicative.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

JJ Grey & Mofro

“Olustee”

ALLIGATOR

La dernière fois que la discographie de JJ Grey s’était allongée d’une ligne, Barack Obama occupait encore le Bureau ovale de la Maison-Blanche. On ignore la raison de ce long silence, mais le fait est que l’homme de Jacksonville, en Floride, est revenu aux sources, c’est-à-dire sur le vénérable label de blues Alligator qui publia ses albums au milieu des années 2000. Bonne nouvelle, le retour est ambitieux : une section de cordes, une autre de cuivres, moult choristes et une section rythmique du feu de Dieu. L’homme et sa musique ne sont pas simples à ranger dans une case, disons que cette dernière se trouve à la jonction de routes menant à la soul, au funk, au rock, avec des contre-allées blues et jazz, le tout baigné dans la moiteur

tropicale du Sunshine State. L’album débute en douceur, et pas forcément de la meilleure des manières, avec “The Sea”, une ode à la mer qui prend l’eau sous le poids de l’emphase. Tout s’arrange derrière. JJ Grey retrouve ses grooves aux pistons parfaitement graissés (“Top Of The World”), convoquant parfois le mélange riffs sous distorsion/ section de cuivres cher à Chicago (“Free High”, “Olustee” et sa longue échappée finale de guitare). Sa voix, dans ce contexte, se fait rugueuse, puissante, malicieuse dans le phrasé (“Rooster”). Un certain nombre de morceaux plus tranquilles mais intenses, également, tels l’épique “Seminole Wind”, dont les voiles se gonflent peu à peu, ou le final “Deeper Than Belief”, enluminé de flûte à la manière de Traffic. Largement de quoi raviver la flamme de ce gaillard attachant, consacré de l’autre côté de l’Atlantique, et qui mériterait de l’être (un peu) aussi de ce côté-ci.

★★★1/2

BERTRAND BOUARD

New Model Army

“Unbroken”

VERYCORDS

Depuis les Rolling Stones, beaucoup de personnes s’étonnent de la longévité des musiciens. Si pour la bande à Jagger, la raison est à trouver du côté de la joie juvénile d’empocher un pognon de dingue rien qu’en jouant au juke-box, chez d’autres, comme New Model Army, la raison est plus à chercher dans une solide détermination à défendre la lutte des classes et toutes les formes d’injustice sociale liées à l’histoire de l’Empire Britannique. En gros : la contestation, ça aide les gens à rester jeune sans passer par la case Botox. Dernier membre original, le guitariste et compositeur en chef Justin Sullivan a su bien s’entourer pour développer et concrétiser ses chansons en compagnie de personnes capables de s’impliquer totalement dans sa démarche. Sans l’aspect politique, New Model Army sonnerait comme une coquille vide ou, plutôt, un groupe de new wave standard oublié depuis des lustres. En ouverture, “First Summer After” résume à lui seul la force contenue dans ce seizième album : une voix pleine d’emphase qui appuie sur chacune des syllabes pour bien faire passer le message : celui de la parole indissociable de la musique. Pour enfoncer le clou, “Language” développe le sujet tandis que “Reload”

en remet une couche sur les riches qui se gavent sur le dos du peuple. Par moments violent et sans concession, souvent lyrique et majestueux, cet “Unbroken” est surtout une incroyable suite de grandes chansons combatives, comme l’ode à l’accomplissement qu’est “Idumea”, ou alors “Deserters”, “Cold Wind” et... en fait, tout l’album. Depuis la sortie de “Vengeance” en 1984, le répertoire de NMA reste à ce jour le meilleur thermomètre pour prendre la température du mal de vivre ressenti aussi bien outre-Manche qu’ici même.

★★★★

GEANT VERT

Disques français

KCIDY

"Quelque Chose De Bien"

VIETNAM

A force d'essayer de se convaincre que les œuvres sont meilleures qu'elles ne le sont vraiment, on n'a plus l'habitude d'autant de beauté. KCIDY, Lyonnaise qui agence des chansons depuis une dizaine d'années, vient de publier un quatrième album de pop en français qui a plongé le chroniqueur dans une fièvre délirante et des pensées confuses : "*Voilà le 'Odessey And Oracle' des traboules, la fille qu'Elli Medeiros et William Sheller n'ont jamais eue !*" La température redescendue mais, quelques écoutes plus tard, l'enthousiasme demeure. Ces quatorze titres témoignent d'un travail de joaillerie rare. Les trois premiers, un brelan de singles parfaits ("Mon Sac Est Lourd", "Soudain Une Envie", "Je Pense A Toi"),

font craindre l'excès de sucre, l'indigestion. Sauf que l'écriture est trop fine. Sur ces compositions construites au piano, KCIDY a le don rare de rendre la sophistication harmonique évidente. Comme les Zombies donc, ou Margo Guryan, voire le bassiste-pianiste des Wings… La suite du disque s'avère plus rêveuse, avec des splendeurs ("Collier De Pluie", "Silence Et Tendresse", "L'Absolu") où la voix flûtée de la Rhodanienne s'entrelace dans des arrangements mélancoliques délicieux. Il y a des claviers, des chœurs, des percussions dans chaque recoin et un groupe excellent. Un thème peu commun et casse-gueule — la maternité — irrigue deux plages : "Camille" et "Octobre", bouleversantes même pour les nullipares. L'album précédent ("Les Gens Heureux", 2021) était excellent, celui-ci, oui, est un chef-d'œuvre. Dans "2020", la première grande chanson sur le confinement, Pauline Le Caignec (son vrai nom) le dit magnifiquement : *"Il peut encore arriver quelque chose de bien"*.

✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Johnny Mafia

"2024 : Année Du Dragon"

NMAS

Sélectionnés en fin d'année 2023 en ces pages parmi les cinquante jeunes groupes français qui comptent, les fantasques Johnny Mafia reviennent avec un album très attendu. Ces jeunes gens, qui ont produit quelques-uns des disques les plus enthousiasmants de la décennie dans nos contrées (à commencer par le formidable "Princes De L'Amour" en 2018), continuent d'évoluer et d'ouvrir leur musique à de nouvelles sonorités. Après l'ouverture "Green Eye" qui fait le lien avec le précédent album "Sentimental" où on sentait l'influence de Green Day poindre, il apparaît dès "Vomit Candy" que quelque chose a changé dans la formule du groupe qui semble avoir décidé de mettre des roulettes à son punk et cite allègrement les groupes américains de la fin des années quatre-vingt-dix (pensez au line-up de Woodstock 99) pour proposer une version un peu plus directe et braillarde de sa musique. En marchant sur le fil ténu du mauvais goût, Johnny Mafia réussit ici dans ses meilleurs moments à sonner comme une version frenchie de FIDLAR ("Gimme Some News") ou The Hives ("Cyanide"), mais tombe parfois dans une forme de vulgarité avec des refrains taillés pour être beuglés dans les stades ("Vomit Candy").

La nostalgie d'une période qu'on n'a pas vécue peut expliquer certains choix sans doute teintés de romantisme, l'album déçoit surtout sur la durée par l'absence de morceaux aussi tubesques que sur leurs albums précédents. En choisissant de sonner plus proche de Sum 41 que de Ty Segall, Johnny Mafia va sans doute s'attirer un nouveau public, mais son désir de sans cesse se renouveler est à saluer.

✪✪✪

ERIC DELSART

Gwendoline

"C'Est A Moi Ça"

BORN BAD RECORDS

Faut-il continuer de lever les yeux vers le ciel ? L'issue semble aussi bétonnée et grise que l'église Saint-Louis de Brest surplombant les deux silhouettes de moines cold wave au premier plan de la pochette, celles de Pierre Barrett et Mickaël Olivette, visages dans les mains comme Caïn après le fratricide originel. Que ne veulent-ils pas voir ? La liste est inépuisable : la sanctification de la matraque ("Héros National", brillante satire), le fascisme qui vient et la révolution qui ne vient pas ("Conspire"), la charité bien ordonnée, le syndicalisme de "défaite productive", la pornographie des voyages ("Clubs"), la jeunesse déjà terminée ("*J'sais pas ce qui me ferait plaisir pour mon anniversaire/ Ne pas l'fêter ça me paraît être une bonne option aussi*", chantent-ils

sur "Si J'Préfère"), la débâcle des villes "réenchantées" ("Merci La Ville"), la haine d'une bourgeoisie ensauvagée descendant en droite ligne du nabot Thiers ("Le Sang De Papa Et Maman", description clinique de l'inconscient à ciel ouvert du startuper standard), la défaite assurée pour les années à venir. A moins que ? "C'Est A Moi Ça", avec ses batteries tachycardiques, ses crescendos de guitare et ses refrains répétés *ad degueulam* ("*Car ce monde est génial*"), est à sa manière l'affirmation de ce "*à moins que*", de tout ce qui résiste ou, *a minima*, ne contribue pas à la saleté ambiante. Gloire par conséquent à Born Bad, gloire à ceux qui ne sont "rien", gloire aux caissières, aux caristes et aux autres, gloire même, tant qu'on y est, à tous les salauds qu'on méprise trop pour ne serait-ce qu'écrire leur nom dans notre immortelle revue et qu'on n'oubliera pas le jour où l'occasion favorable se présentera mais qui, à leur triste et dégueulasse manière, auront inspiré cet album majeur. Gloire, enfin et surtout, à Gwendoline, grand groupe français des années 2020.

✪✪✪✪

VIANNEY G.

Nouvelle Vague

"Should I Stay Or Should I Go"

PIAS

On connaît le principe depuis deux décennies et plusieurs volumes antérieurs : une réorchestration entre bossa-nova, lounge, cool jazz et easy listening de classiques du rock, de la pop ou même de la variété (mais surtout de la new wave) par le duo Marc Collin et Olivier Libaux, avec des vocalistes de choix comme Vanessa Paradis, Elodie Frégé ou Helena Noguerra. Pour les vingt ans du projet, ce nouvel album titré du nom de la chanson tube de The Clash s'ouvre aussi au reggae via le premier single "Shout", reprise skankée du single de Tears For Fears avec au chant Bijou (pas le groupe) et Marine Quéméré. La version la plus surprenante est sûrement celle du "Girls On Film" de Duran Duran, métamorphosé en dub cuivré avec voix féminine. "Rapture" de Blondie est si ralenti que le rap de Debbie Harry devient un slam sensuel, tandis que "The Look Of Love" d'ABC perd ses violons au profit une guitare acoustique paresseuse du meilleur effet. Même ambiance pour le "Rebel Yell" de Billy Idol, et même limitation de vitesse du tempo pour le "People Are People" de Depeche Mode, qui, dépouillé de ses synthés eighties vintage, se révèle comme une splendide composition qui mérite le terme usé de "classique".

Plus sombre, le très gothique "She's In Parties" de Bauhaus plaira sûrement à ses créateurs et permettra à une nouvelle génération de (re)découvrir ce diamant noir du goth rock. La reprise d' "Only You", un des premiers singles de Yazoo, l'éphémère duo composé de Vince Clarke et Alison Moyet, est fastueuse, avec des arrangements plus luxueux que l'ascétisme électronique de la version originale. Et ça fonctionne tout aussi bien. Une série de concerts français en juin est programmée, pour continuer l'aventure sur scène.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Johnny Montreuil

“Zanzibar”

LES FACÉTIES DE LULUSAM

Malgré son pseudo, Benoît Dantec dit Johnny Montreuil n’a rien d’un tribut à qui vous savez et ne fait pas non plus référence au fameux Johnny de Montreuil illustrant la couverture du livre “Le Cuir Et Le Baston”. Contrebassiste par goût du rockab’, chanteur post-alternatif (dédiant son premier album, “Narvalo City Rockerz”, à Schultz de Parabellum, en 2015), il confirme sa forte personnalité dans ce troisième *long jeu* qui débute par un superbe instrumental d’ambiance western italien, “Ciao Narvalo”. Suit une version de “Lonesome Whistle” (Hank Williams) dont les couplets sont en français. Une intelligence d’adaptation permettant aussi à “Rebel Waltz” (Clash) de connaître une surprenante nouvelle vie.

Confiée à Jean Lamoot (Mano Negra, Bashung, Noir Désir), l’irréprochable réalisation fait alterner accompagnement dépouillé (“Mysterious Pussy”) et le *tout-à-donf* (“Ses Amours”) fourni par les fidèles Ronan Drougard (guitare), Kik (harmonica) et Steven Goron (batterie). La photo sur la pochette montre le portrait d’un artiste couvert de boue, comme s’il descendait de moto après avoir traversé l’enfer mais, comme tous les vrais durs, Johnny Montreuil a le cœur tendre, assez pour proposer un voyage exotique à Rosemary Standley de Moriarty (“Vers Les Iles”, en duo avec elle) ou s’émouvoir du passé (“Visions De Manu” où il évoque entre autres Frank Margerin)...
L’album se termine par une version étonnante des “Goémons” (Serge Gainsbourg) pour laquelle le groupe crée une ambiance indus-free.
Avec une belle trogne à jouer dans “Du Rififi A Montreuil”, mêlant avec grâce blues, country, punk et chanson réaliste, Johnny Montreuil cultive une originalité réconfortante.

★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Aline

“La Lune Sera Bleue (2009-2015) – De Young Michelin A Aline”

LIVE FACTORY/ CARAMBA RECORDS

C’était *le* gros oubli de notre hors-série “rock français” d’il y a quelques années. Pourtant, en seulement deux albums, “Regarde Le Ciel” et “La Vie Electrique”, le groupe Aline — anciennement Young Michelin — dessinait une trajectoire idéale où la pop ligne claire des débuts (“Je Bois Et Puis Je Danse”, authentique tube) s’étoilait avec aisance dans de multiples directions, de l’italo disco (“Les Résonances Cachées”) au dub-rock (“Plus Noir Encore”) en passant par le funk (“La Vie Electrique”). Inexplicablement, c’est sur ce coup de maître qu’ils tirèrent leur révérence. Cette “Blue Moon” se présente comme une modeste compilation d’inédits, mais si le gros des titres a bien été enregistré en 2010, ceux-ci n’ont rien de fonds de tiroir. On connaît beaucoup de groupes qui aimeraient se permettre le luxe d’écarter des morceaux comme “Marc”, merveille pop-punk pleine d’une amertume goujate et vantarde face à un rival haï. Même constat pour “La Rivière Est Profonde”, instrumental de surf new wave énormément groovy sur lequel la première fille du chanteur Romain Guerret récite un touchant extrait du “Panégyrique” de Guy Debord, écrivain de grand style mais révolutionnaire défaillant. Guerret, parlons-en : il est probablement ce que la France a produit

de plus proche d’un Robert Smith (la filiation est particulièrement frappante sur “Saturne”). Sur “Les Filles”, qui sonne comme du Joe Strummer solo en français, la candeur de son chant rend à demi-fou de joie. Ajoutez à cela deux reprises impeccables (un classique d’Etienne Daho, un autre de Brigitte Bardot), et il est clair que l’on tient l’une des sorties françaises de cette année. Difficile de dire quelle suite lui sera donnée, mais si l’on devait en rester là, “La Lune Sera Bleue” signerait le brillant post-scriptum d’une discographie exemplaire.

★★★★

Vianney G.

Réédition du mois

"PUSHIN' TOO HARD – AMERICAN GARAGE PUNK 1964-1967"

Strawberry/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Après avoir tant écrit sur la scène garage dans ces pages, une sorte de réaction épidermique s'est développée. Rejet total, réaction instinctive. Finalement, les années d'abstinence s'étant accumulées, sort ce coffret de trois CD. Et voilà que c'est reparti… *Qu'était donc la scène garage américaine* ? En gros, *une version fruste, brutale, presque hystérisée des plus sauvages groupes anglais du début des sixties* : Pretty Things, Them (irlandais, certes), Kinks, Yardbirds et Rolling Stones première période. Personne n'a tenté de copier les Beatles, et peu les Who. C'est le principe, c'est le schéma, mais c'est assez réducteur. En réalité, malgré toutes ses différences, la scène américaine a trouvé une certaine identité géographique. Aucun groupe anglais, sauf, peut-être, les Creation, n'aurait pu signer "You Burn Me Up And Down", de We The People, ici présent. Il y avait certaines singularités, via de nouveaux sons : beaucoup de fuzz, souvent de l'orgue aigrelet (Farfisa ou Vox Continental), des voix quasi exclusivement masculines très viriles, gavées de testostérone. Mais ce n'était pas la règle absolue : d'autres jouaient plus calmement, avec des guitares claires. Généralement, ces jeunes gens n'étaient pas de grands compositeurs (certains étaient d'ailleurs de faux groupes assemblés par des marionnettistes convoquant des musiciens de studio). Par conséquent, il y a peu de grands albums garage, bons du début à la fin. Les compilations s'imposent. Il y en a eu des dizaines, dont certaines franchement délirantes (la scène garage de la Virginie Occidentale, la scène garage du Wisconsin, on voit le genre). Le principe est simple : tout ce qui est rare est bon. C'est évidemment faux, à moins d'être un fétichiste, collectionneur, obsédé, pervers. Il y a eu l'excellent coffret Rhino élargissant le spectre de la compilation originale de Lenny Kaye, "Original Artyfacts From The First Pschychedelic Era" qui, rappelons-le, ne cernait pas uniquement le garage (Sagittarius ou Nazz n'ont jamais donné dans le genre). Quatre CD sortis en 1998, couvrant tout le spectre, difficiles à trouver donc assez onéreux aujourd'hui. Rappelons que la plupart de ces titres ne sont pas trouvables sur les sites de streaming. Alors, pour ceux qui ne disposent pas de ce coffret sorti il y a plus de vingt-cinq ans, en voici un autre, nettement plus abordable, qui remplit parfaitement son office. Trois CD, 94 titres, la plupart des classiques (Seeds, 13th Floor Elevators, Remains, Shadows Of Knight, Standells, Other Half, ? & The Mysterians, Misunderstood, Knickerbockers, Electric Prunes, etc.) sont de la partie, mais aussi Link Wray, les Sonics, le Bobby Fuller Four, Captain Beefheart (la version de "Diddy Wah Diddy" reste grandiose). C'est une excellente idée d'être sorti du ghetto "fuzz/ gueulements". Mais la grande réussite de ce coffret est d'avoir réuni deux ou trois dizaines de choses inconnues, souvent absentes sur le coffret Rhino, régulièrement excellentes. Avec un livret et un son parfait : on n'est pas chez Bam-Caruso et tous les autres labels spécialisés dans le mauvais repiquage de vinyles pourris. Il y a, dans cette scène américaine œuvrant à un moment précis, une forme de sauvagerie et de pureté qui n'est pas sans évoquer — avec d'autres moyens —, le côté cru du rockabilly originel. Pas étonnant que les Cramps aient autant vénéré cette clique que les œuvres intégrales de Charlie Feathers, Billy Lee Riley ou Johnny Burnette. Enfin, si, comme cela a été précédemment précisé, ces jeunes gens énervés (le terme punk, à leur sujet, n'a pas été inventé pour rien) étaient rarement de grands compositeurs, ils ont néanmoins laissé, non pas de grands albums, mais de très grandes chansons, dont beaucoup sont réunies sur ce coffret impeccable et peu coûteux.

Une version fruste, brutale, presque hystérisée des plus sauvages groupes anglais du début des sixties

NICOLAS UNGEMUTH

Le look chic de l'époque : chemises à pois, boots pointues, et les guitares qui allaient avec

"YOU CAN WALK ACROSS IT ON THE GRASS – THE BOUTIQUE SOUNDS OF SWINGING LONDON"

Grapefruit/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

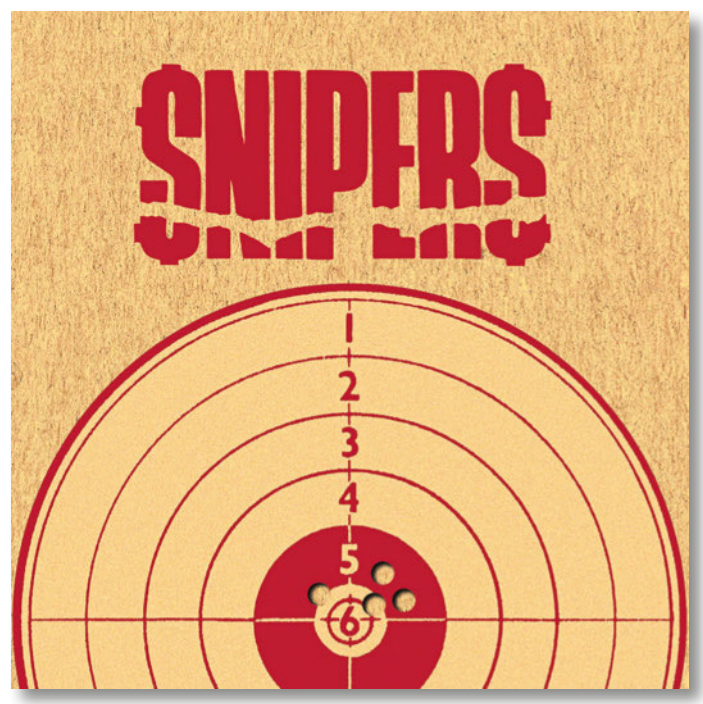
Combien de temps cela a-t-il duré ? Deux ans, trois ans ? 1965, 1966, quelques mois de 1967 ? C'était l'époque, éphémère, où Londres *swinguait* et était le centre du monde, tout cela grâce à quatre jeunes gens venus, paradoxalement, de Liverpool. Jusqu'ici, la capitale était une ville sinistre massacrée par la guerre. Pour reprendre un vieux cliché, la vie y était en noir et blanc. Et puis, fin 1964, tout a changé. Les mods étaient là depuis près de quatre ans mais n'avaient pas touché le grand public. En 1965, ce fut l'explosion. Des magasins comme Biba, John Lord, le coiffeur Vidal Sassoon, les nouveaux clubs, les bars à la mode, les minijupes, les couleurs éclatantes, la nouvelle importance des jeunes, leur dimension économique, leur détermination… Un vent d'euphorie a soufflé sur Londres durant ces petites années. Paris n'a jamais rien connu de tel. Alors oui, dans la ville de Big Ben se répandait un nouvel esprit qui allait gagner tout l'Occident. A vrai dire, on n'attendait rien de ce coffret de trois CD. En réalité, c'est une merveille. L'absence de longs solos de guitare, le règne des accords majeurs, des instrumentaux pleins de cordes et de cuivres pétaradants que les esprits chafouins trouveront kitsch mais que les autres trouveront adorables. Il y a forcément quelques poids lourds qui ne dérangeront personne : les Kinks ("Dedicated Follower Of Fashion"), le David Bowie des débuts (grandiose "Can't Help Thinking About Me"), les Who ("I'm A Boy", phénoménal), les Small Faces, les Creation, les Artwoods, les Action. Mais il ne s'agit pas d'un coffret sur la scène mod. C'est le reste qui est intéressant. Outre Dusty Springfield, Tom Jones, les Easybeats, d'autres découvertes sont très appréciables. Des choses inconnues, les morceaux sous-estimés de The Downliners Sect ("The Cost Of Living"), de Zoot Money's Big Roll Band ("I Really Learnt How To Cry"), de The Profile ("Haven't They Got Better Things To Do"), de Peanut ("I'm Waiting For The Day"), de The Sun ("I'm Following You"), de Moon's Train ("I Get Excited"), le fabuleux "Sorrow" des Merseys (repris par Bowie sur "Pin-Ups"), et puis des trucs amusants comme "Kinky Boots" chanté par Patrick McNee et Honor Blackman, "England Swings" par Petula Clark, "When I Think Of You" de l'icône de l'époque Twiggy, "The London Look" de The Hi-Fis *("They're all moving, they're all grooving, they all got the London look")* ou encore l'instrumental formidable de The Mood Mosaic, "A Touch Of Velvet-A Sting Of Brass". C'était le temps de l'innocence, de l'espoir. Après arrivera le psychédélisme, le hard rock, le rock progressif, et puis les choses se passeront à Los Angeles ou San Francisco. Les Beatles, les Stones, les Kinks, David Bowie et les Who sauront se réinventer, la plupart de ceux présents dans ce coffret magistral disparaîtront. Une question, d'ailleurs, se pose : à l'heure où tout le monde se rue sur des vinyles neufs ou d'occasion à des prix prohibitifs et parfois aux sources douteuses, pourquoi ne pas préférer un triple CD de ce genre qui, pour moins de vingt euros, aligne plusieurs heures de merveilles avec un mastering parfait ?

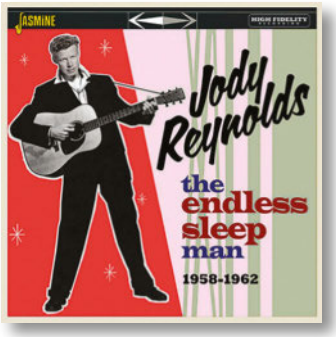
Snipers

"COME ON! 1983/1985"

Smap Records (Import Gibert Joseph)

Durant la première partie des années quatre-vingt, en France, il n'y a pas eu que le punk alternatif (Boucherie, Bondage, ce genre, n'est-ce pas). Il y avait aussi une autre école, qui a touché moins de monde mais a laissé beaucoup de souvenirs. Les Snipers venaient de Dijon. Ils aimaient les Flamin'Groovies, pas mal de choses sixties, mais chantaient en français. Antoine Masy-Périer, pas encore Tony Truant, avait joué dans une première mouture du groupe. Ils étaient amis avec les Calamités, qui venaient du coin aussi. Dominique Laboubée les a adoubés. Ils étaient également potes avec Gilles Tandy et les Barracudas. Tout cela rentrait dans une même constellation : celle des Dogs. Une même vision d'une certaine élégance. Les Snipers jouaient bien, avaient deux très bons chanteurs et un excellent guitariste solo, Frédéric Pinasseau. Ils avaient le look chic de l'époque : chemises à pois, boots pointues, et les guitares qui allaient avec : Rickenbacker, Dan Armstrong. Ils ont donné une démo à Willie *Loco* Alexander qui l'a remise aux deux patrons de New Rose. Signature immédiate. Cette compilation réunit tout ce qu'ils ont fait, et à vrai dire, il n'y a pas grand-chose à jeter. Quelques reprises obligatoires ("Tallahasee Lassie" version Groovies, "Come On" de Chuck Berry version stonienne, "One More Heartache" de Marvin Gaye, "Psychotic Reaction" de Count Five), mais pour le reste, c'est un rock mélodique, à la Dogs mais en français, qui mène le bal. Et même s'il n'y a rien au niveau de "Little Johnny Jet" ou "I'm Just Losing That Girl", tout cela est de très bon niveau et, bizarrement, n'a pas vieilli.





Jody Reynolds

"THE ENDLESS SLEEP MAN 1958-1962"

Jasmine (Import Gibert Joseph)

Du rock'n'roll gothique dans les fifties, voici ce que le grand Jody Reynolds faisait. Cet incroyable styliste avait eu un petit tube avec un morceau sinistre mais fascinant, "The Endless Sleep". Il avait une sacrée voix et était bien produit. Normal, le jeune avait été repéré par Lee Hazlewood et Al Casey. La fine fleur ! Notre homme a sorti une série de chansons démentes, dont le mythique "The Fire Of Love", repris plus tard par le Gun Club sur "Miami". Ce truc malade et quasi démoniaque ne pouvait que plaire à Jeffrey Lee Pierce. Le reste est très bon aussi, comme le montre cette compilation de 24 titres sur laquelle il n'y a rien de médiocre ni de moyen, mais beaucoup de grandeur.

"FANTASTIC VOYAGE – NEW SOUNDS FOR THE EUROPEAN CANON 1977-1981"

Ace (Import Gibert Joseph)

Encore une compilation Ace concoctée Par Bob Stanley et Jason Woods. Le titre vient d'une chanson de Bowie sur "Lodger". Il s'agit d'aligner des musiciens qui auraient été influencés par le Bowie de la fin des années soixante-dix ou qui l'auraient eux-mêmes influencé à leur tour. L'exercice est délicat : pour bien faire le job, il faudrait inclure les quatre cinquièmes des musiciens anglais surgis après le punk. De Bauhaus à Duran Duran en passant par Gary Numan, Joy Division et Japan, tout le monde sur l'île a été marqué à vie par ce qu'il a fait en gros de "Station To Station" à "Scary Monster (And Super Creeps)", son dernier chef-d'œuvre, sans parler de ce qui a précédé. Stanley et Woods ont fait ce qui leur chantait pour cette musique "européaniste", fortement marquée par celle de l'idole qui avait lui-même été plus qu'influencé par les albums d'Eno, ceux de Neu! ou de Kraftwerk. Il y a donc un instrumental correct des Simples Minds du début ("Theme For Great Cities", qui ne casse pas des briques non plus), Cabaret Voltaire, Ryuichi Sakamoto, les Associates, Holger Czukay, Robert Fripp, Peter Gabriel (on ne comprend pas bien pourquoi, du reste), le merveilleux "Nite Flights" des Walker Brothers, que Bowie reprendra plus tard, Daryl Hall, Grauzone évidemment, mais aussi, c'est assez bizarre, Areski Belkacem et Brigitte Fontaine qui, s'ils ont influencé l'auteur de "Low", l'ont fait dans le plus grand secret. Pour le reste, beaucoup de synthés, de boîtes à rythmes, de froideur caricaturale et "d'abstraction". Le tout souvent très vain. C'est oublier que sur "Low", "Heroes", "Lodger" et "Scary Monsters...", il y avait aussi et surtout de grandes chansons, y compris sur les instrumentaux des deux premiers qui, même sans paroles, pouvaient imprimer à vie nos cerveaux.

The Long Ryders

"NATIVE SONS"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Grosse réédition pour l'album mythique des Long Ryders. Le disque, l'EP sensationnel "10-5-60", des séances inédites, des démos, un live, un livret impressionnant, un petit poster, manque plus qu'un patch. Bon, la pochette déjà. La bicoque en rondins, la barrière, les coupes de cheveux. Avec des vestes en daim à franges, on avait droit à un inédit du Buffalo Springfield. Mais les Long Ryders préféraient les Byrds (d'où le "Y" de leur patronyme), y compris la période avec Gram Parsons, et vénéraient Gene Clark, qui a participé à l'album. De toute la scène Paisley Underground, c'est ceux qui étaient le plus portés sur le country rock du Los Angeles sixties, alors qu'ils venaient de la scène néo-garage. Une forte énergie, beaucoup de nervosité, une musicalité impeccable (banjo, picking, pedal steel) et, forcément, l'héritage du punk qui les avait marqués. On n'est pas chez Poco ou les Eagles. Le premier morceau, "Final Wild Son", sonne comme du Dylan vers 1965, le reste rejoint les influences citées plus haut, mais ces amis de Steve Wynn — le Dream Syndicate aura décidément catalysé tout un mouvement musical — mettent ça à la sauce de l'époque, tout en restant près de l'esprit vintage. Ces gens avaient l'intelligence de ne pas tomber dans le pastiche comme, au hasard, les Fuzztones avec le garage. Les Long Ryders savaient composer, ce qui permet à "Native Sons" de ne pas avoir pris une ride. L'EP "10-5-60" ici inclus montre qu'à leurs débuts, ils étaient plus influencés par un léger psychédélisme, comme beaucoup de la bande Paisley, et contient au moins une merveille inaltérable : "And She Rides". On plaint ceux qui ne connaissent pas cet enchantement rêveur.

Purple Hearts

"EXTRAORDINARY SENSATIONS: STUDIO & LIVE 1979-1986"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Au tout début des années quatre-vingt, les jeunes mods fans des Jam se devaient de posséder quelques albums miraculeusement publiés par certains groupes. Il fallait donc avoir ceux des Chords, de Secret Affair, des Purple Hearts, des Lambrettas et, pour les plus acharnés, des pauvres Merton Parkas. A quelques rares exceptions près (deux ou trois morceaux corrects sur le Chords, idem pour le Secret Affair), tout cela était globalement très médiocre et n'avait pas grand-chose à voir avec la musique mod. Pour cela, il faudra attendre l'apparition des Prisoners un peu plus tard. Les Purple Hearts ont connu leur quart d'heure de gloire avec deux ou trois petits hymnes ne touchant qu'un public uniquement mod : "Jimmy", "Millions Like Us", "Frustration". De la gentille power pop vaguement punkifiée. Et lorsqu'ils dégainent l'obligatoire reprise sixties pour obtenir la caution mod ("Can't Help Thinking About Me"), de Bowie, évoquée plus haut, ils ne parviennent même pas à jouer correctement la suite d'accords. Ces gens ont sorti plus tard un second album dans l'indifférence la plus totale. Le coffret réunit tout ce qu'ils ont fait, avec démos, live, etc. L'objet n'intéressera que ceux qui avaient 17 ans à l'époque, portaient une parka et n'ont jamais réussi à grandir. Tout le monde n'avait pas le talent de Paul Weller et des Jam. ❑

COLLECTION

rock&folk

PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !

DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !

WAGRAM music

COFFRET DE 18 45 TOURS

Reproductions authentiques des singles et EP originaux des Rolling Stones sur les labels London et Decca sortis entre 1966 et 1971.

Édition limitée

UNIVERSAL

PAUL McCARTNEY & WINGS

Band On The Run (50th Anniversary Edition)

Vinyle remasterisé en Half Speed Master
2CD deluxe avec une version inédite "underdubbed" mixes
(sans les arrangements et les overdubs).

UNIVERSAL

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Rockeuse troque combinaison cuir contre mèches peroxydées

Suzi Quatro

"MAIN ATTRACTION"

Polydor

"J'AI PRIS LES MECS À LEUR PROPRE JEU." Quand Suzi Quatro débarque dans le monde poilu du rock, en 1964, les femmes servent surtout de faire-valoir — sois belle et gazouille. Le problème de Susan Kay Quatrocchio ? Son modèle, c'est Elvis Presley, pas un pot de fleurs. Elle a quatorze ans, vit à Detroit et, avec son quintette féminin, The Pleasure Seekers, elle joue "What A Way To Die" façon garage. Suzi ne supporte plus deux clauses pour leur programmation : se produire avec mini-jupes et perruques. Elles changent de nom (Cradle), jouent encore plus fort et c'est là qu'un type flashe sur Quatro. Pas n'importe qui : Mickie Most, producteur de The Animals, Donovan, The Yardbirds. "*Ses compétences, sa beauté mais surtout, c'est sa frime qui m'a subjugué.*" Nous sommes en 1971, Suzi affiche à peine vingt ans, Most lui paye un aller simple pour l'Angleterre, la colle dans les pattes de Mike Chapman (producteur de The Sweet, plus tard Blondie) et l'envoie tourner sur toutes les scènes du pays. Pas en première partie des Carpenters, non, elle joue avec des sauvages (Thin Lizzy et Slade), chante ce qu'elle veut (Elvis, "All Shook Up"), porte ce qui la botte — prenant modèle sur la Marianne Faithfull de "Naked Under Leather", Quatro arbore une combinaison cuir, noire, moulante, zippée, insolente. On est très loin des modèles féminins de l'époque, style Carole King, ballades au piano, look hippie, robe à fleurs. Suzi s'engage dans un bras de fer avec des musclors comme T.Rex ou Status Quo et n'en sort pas perdante puisqu'elle enchaîne les hits — "Can The Can", "Devil Gate Drive", "48 Crash", "Daytona Demon", "The Wild One"… Elle vendra cinquante millions de disques. Elle qui n'avait qu'un mâle, Elvis, comme exemple, va devenir le modèle de toutes les femmes voulant se mettre au rock — citée par Tina Weymouth, Chrissie Hynde, Kathy Valentine et bien entendu Joan Jett. Le phénomène Suzi Quatro dure de 1973 à 1975. Laissant tomber le zip en cuir, elle peine à survivre au glam, tentant des choses plus country, variét, hard, et elle aura beau renfiler à l'occasion la combi cuir, les charts l'abandonnent — il n'y en a plus que pour cette nouvelle génération, Patti Smith, Debbie Harry… Le succès, Quatro le rencontre désormais à la télé : c'est elle qui incarne Leather Tuscadero, bassiste du groupe de la série "Happy Days". Quand arrivent les années quatre-vingt, elle a un enfant et se retire pour mener une paisible vie familiale dans sa maison de l'Essex. Les six albums sortis entre 1975 et 1982 ? La Terre entière s'en tape, les yeux tournés vers Kate Bush ou Pretenders… "Main Attraction" (1982), *"Attraction Principale"*, avec sa pochette craignos (Suzi dans un drive-in de campagne, son image sur l'écran), est-ce un titre ironique ? L'album sort dans l'indifférence générale. Pire : dans l'embarras quand de rares chaînes osent diffuser le clip de "Remote Control". La chanteuse y apparaît en clone de Bonnie Tyler, égarée dans une discothèque miteuse, ambiance "Star Trek" en sous-sol. Niveau relooking, on a un problème. Coiffure palmier avec mèches peroxydées, veste imitation zèbre, déhanchements malaisants, l'ex-rockeuse fait peine. Pourtant : morceau génial, comme un miraculeux inédit de Gary Numan. Quatro négocie un virage new wave remarquable, à défaut d'être remarqué. Ce n'était pourtant pas gagné, au vu de l'emballage et du casting. Quel producteur dans le coup Suzi a-t-elle appelé à la rescousse ? Chris Andrews. Un faiseur de hits… en 1965. Encore plus largué qu'elle. Son nom n'est associé en aucun cas à des formations comme Eurythmics mais à Sandie Shaw, à qui il a fourni des tubes au milieu des vénérables sixties. Le type a complètement disparu des radars, difficile de voir de l'opportunisme dans l'alliance entre ces deux has been. Et les voilà produisant une succession de chansons étonnantes, excellentes. "Remote Control" en premier chef, mais aussi "Transparent", "Candy Man", voire "Fantasy In Stereo", "Oh Baby"… Les morceaux en mode new wave, façon Kim Wilde ou Yazoo, sont les meilleurs, les autres, dans un style country-pop à la Linda Ronstadt, ne sont pas tous repoussants. Comment le courage de Suzi est-il remercié ? Pour la première fois de sa vie, l'album ne pénètre aucun chart d'aucun pays. Niveau critiques, deux écoles : ignorance ou quolibets. Quatro n'enregistre plus d'albums les dix années suivantes, n'est plus citée que pour une raison annexe : l'actrice Sherilyn Fenn est sa nièce. Bien plus tard, elle recevra un Icon Award du Women's International Music Network, la BBC l'élisant parmi les douze plus importantes "Queens of British Pop". Sa combinaison en cuir est devenue un symbole d'émancipation. Son bref passage dans le rayon peroxydé mérite également un trophée. ★

Première parution : novembre 1982

Photo Koh Hasebe/ Shinko Music/ Getty Images

Des semi-inconnus

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

REM
“Reveal”
“Around The Sun”
“Accelerate”
“Collapse Into Now”
Craft

Il semblerait que la réédition de “Up” ait ouvert les vannes d’une campagne de ressorties des albums tardifs de REM. Les quatre albums publiés par le groupe dans les années 2000 sont ainsi de retour en vinyle, format où ils étaient rares. A leur publication, chacun de ces disques avait été accueilli comme un *“retour en forme”*, signe que REM n’arrivait jamais vraiment à enthousiasmer un public qui espérait à chaque fois retrouver les hauteurs de “Automatic For The People”. Pour autant, ces albums ne sont pas mauvais, bien au contraire. “Reveal”, qui montrait un retour à des sonorités rock plus classiques après l’électronique “Up” de 1998, possède quelques chansons sublimes, comme “Imitation Of Life”. Si “Around The Sun” a tout de l’album de remplissage (même l’artwork est raté), “Accelerate” était un vrai retour en forme, nerveux et enthousiasmant. Un shot d’énergie avant le final “Collapse Into Now”, plus classique, mais qui reste une belle épitaphe.

Paul McCartney And Wings
“Band On The Run”
Universal

C’est souvent l’album que l’on conseille à un fan des Beatles qui aimerait savoir par quel bout prendre la discographie solo de Sir Paul. Très inspiré en 1973 (année où il sortira aussi “Red Rose Speedway” et le single “Live And Let Die”), Paul McCartney livrait, après un épisode abracadabrantesque au Nigeria (*voir le R&F du mois dernier*), un album empli de tubes pop irrésistibles (“Jet”, “Band On The Run”, “Let Me Roll It”), contenant quelques-unes des plus belles ballades post-Beatles de Paul (“Mamunia”, “Bluebird”) et des titres étonnants comme le trip funky de “Nineteen Hundred And Eighty-Five”. Cette réédition anniversaire n’inclut pas la version alternative de l’album intitulée “Underdubbed Mixes”, présente sur l’édition CD, qui n’a absolument aucun intérêt.

Compilation
“Nuggets : Vol. 2 Original Artyfacts From The First Psychedelic Era 1964-1968”
Rhino

Sortie en 1972, “Nuggets”, l’influente compilation de groupes pop, garage et psychédéliques américains de la deuxième moitié des années soixante a eu de nombreuses extensions (dont le fameux et indispensable coffret 4 CD), et même plusieurs suites. Alors attention, ce double album qui sort aujourd’hui n’est pas l’équivalent vinyle du deuxième disque du coffret 4 CD ou même de “Nuggets II : Original Artyfacts From The British Empire And Beyond, 1964–1969”, le coffret dédié aux raretés européennes. Non, il s’agit ici de la suite originelle comme pensée par Lenny Kaye mais qui ne vit jamais le jour. On retrouve évidemment des classiques tels que “Talk Talk” de The Music Machine, “Action Woman” de The Litter, “Laugh Laugh” des Beau Brummels, “7 And 7 Is” de Love, mais aussi des choses moins connues comme “A Question Of Temperature” de Balloon Farm, “Open Up Your Door” de Richard And The Young Lions, “That Acapulco Gold” de The Rainy Daze ou “The Hobo” de The Good Rats. Des semi-inconnus qui auraient peut-être connu une seconde vie si cette compilation avait vu le jour.

Photo Bruno Berbessou

Collective Soul
"7even Year Itch"
Craft

Qui se souvient de Collective Soul, groupe post-grunge qui a obtenu en quelques succès notables au milieu des années quatre-vingt-dix ? La compilation "7even Year Itch", sortie à l'origine en 2001, permet de revisiter les morceaux les plus marquants de la première période du groupe originaire de Stockbridge (dans l'Etat de Géorgie) et de constater qu'ils avaient quelques belles chansons à leur répertoire, comme "December", "The World I Know", et surtout "Shine", un hymne qui traverse les décennies sans perdre de son impact.

The Black Crowes
"The Southern Harmony And Musical Companion"
Universal

Alors qu'ils viennent d'annoncer un nouvel album ("Happiness Bastards", leur premier en quinze ans), les frères Robinson ont la bonne idée de rééditer leur chef-d'œuvre. Après un premier album sorti en 1990 qui les avait placés sur la carte des groupes à suivre ("Shake Your Moneymaker", inspiré par les Faces, les Rolling Stones et le rock sudiste), "The Southern Harmony And Musical Companion" les voyait deux ans plus tard revenir avec un disque où ils transcendaient leurs influences au point de se hisser à leur hauteur. De "Remedy" à "Sometimes Salvation", c'est leur sommet artistique et commercial, un vrai classique.

The Seeds
"The Seeds"
Ace

A-t-on fait plus influents que les Seeds parmi tous les groupes garage californiens des années soixante ? Le premier album du groupe, sorti en 1966, est un de ces disques à la fois marqués par son époque mais totalement indémodables. Quand l'ère des groupes beat était en train de laisser place à une clique bien plus inquiétante de freaks hirsutes aux envies de libération, The Seeds furent parmi les plus créatifs avec leurs chansons aussi intenses que nerveuses. "Pushing Too Hard", "No Escape", cavalcades proto-punk, "Evil Hoodoo" (peut-être le plus beau son de fuzz jamais enregistré) et la déchirante "Can't Seem To Make You Mine" font de cet album un indispensable remède à la morosité. Cette magnifique réédition mono propose un disque bonus empli de prises alternatives, et surtout une version de 17 minutes de "Evil Hoodoo" complètement démente.

Nouveautés

Servo
"Monsters"
Le Cèpe/ EXAG

Trio originaire de Rouen qui pratique un rock psychédélique sombre aux influences krautrock, noise et shoegaze, Servo revient avec un troisième album tout en guitares vrombissantes et énergie noire. Groupe singulier qui défie les classifications, Servo frappe par l'intensité avec laquelle il envoie les neuf chansons de cet album. Porté par un frontman au chant incantatoire qui donne un côté gothique à l'ensemble ("Glitch 2.1"), Servo impressionne autant sur disque qu'il ne le fait déjà sur scène. Un groupe à voir.

Goutlaw
"Goutlaw"
Beast

La meilleure adresse en France pour écouter du rock australien fiévreux, c'est Beast Records, et son catalogue qui fait la part belle aux larsens importés des antipodes. Originaire de Melbourne, Goutlaw est un groupe de rock'n'roll abrasif qui sort son premier sur le label breton. Contraction de *gout* (la goutte) et *outlaw* (hors-la-loi), le nom du groupe appelle à la fois à la rébellion et la débauche, deux thèmes abordés dans cet album jouissif, sur des hymnes punk débraillés tels que "Driving All Night" ou "Mother's Hands".

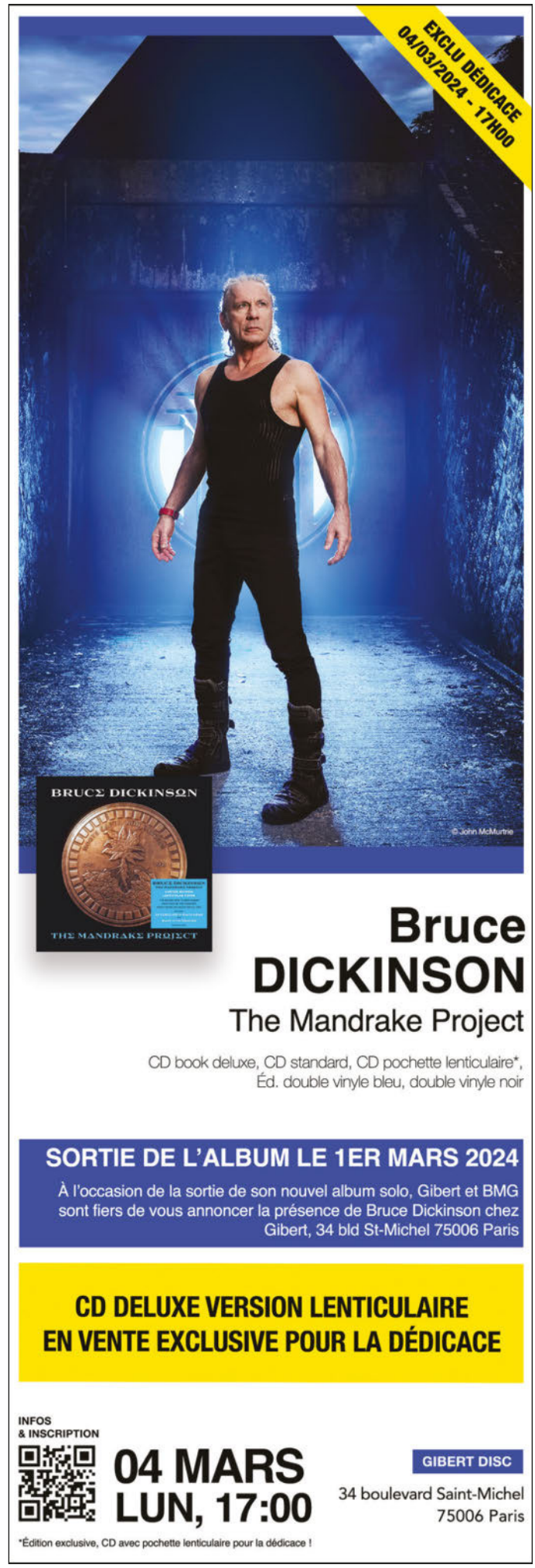
45 tours

Nits
"Tree House Fire"
Music On Vinyl

Pour fêter leurs cinquante ans de carrière, les orfèvres pop des Nits (qu'on pourrait décrire aux néophytes comme des XTC hollandais) offrent à leurs fans un EP contenant six chansons inédites. Centrées autour d'un incendie, celui de leur studio et QG disparu dans les flammes en 2022, elles sont empreintes de tristesse et de mélancolie, et offrent une magnifique addition au riche répertoire du groupe.

Kacimi
"Les Avant-Gardes"
Le Pop Club

Saluons les gens qui sortent encore des singles en 45 tours dans cette économie du vinyle de plus en plus précaire. Attaché au format, Alex Kacimi propose deux chansons en duo avec Audrey K. De la pop classieuse, en français, où on croise une fuzz virevoltante ("Les Avant-Gardes") et du pedal steel ("La Gare") dans une douce ambiance psychédélique. ❑



Discographisme_77

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Johnny Cash At San Quentin"

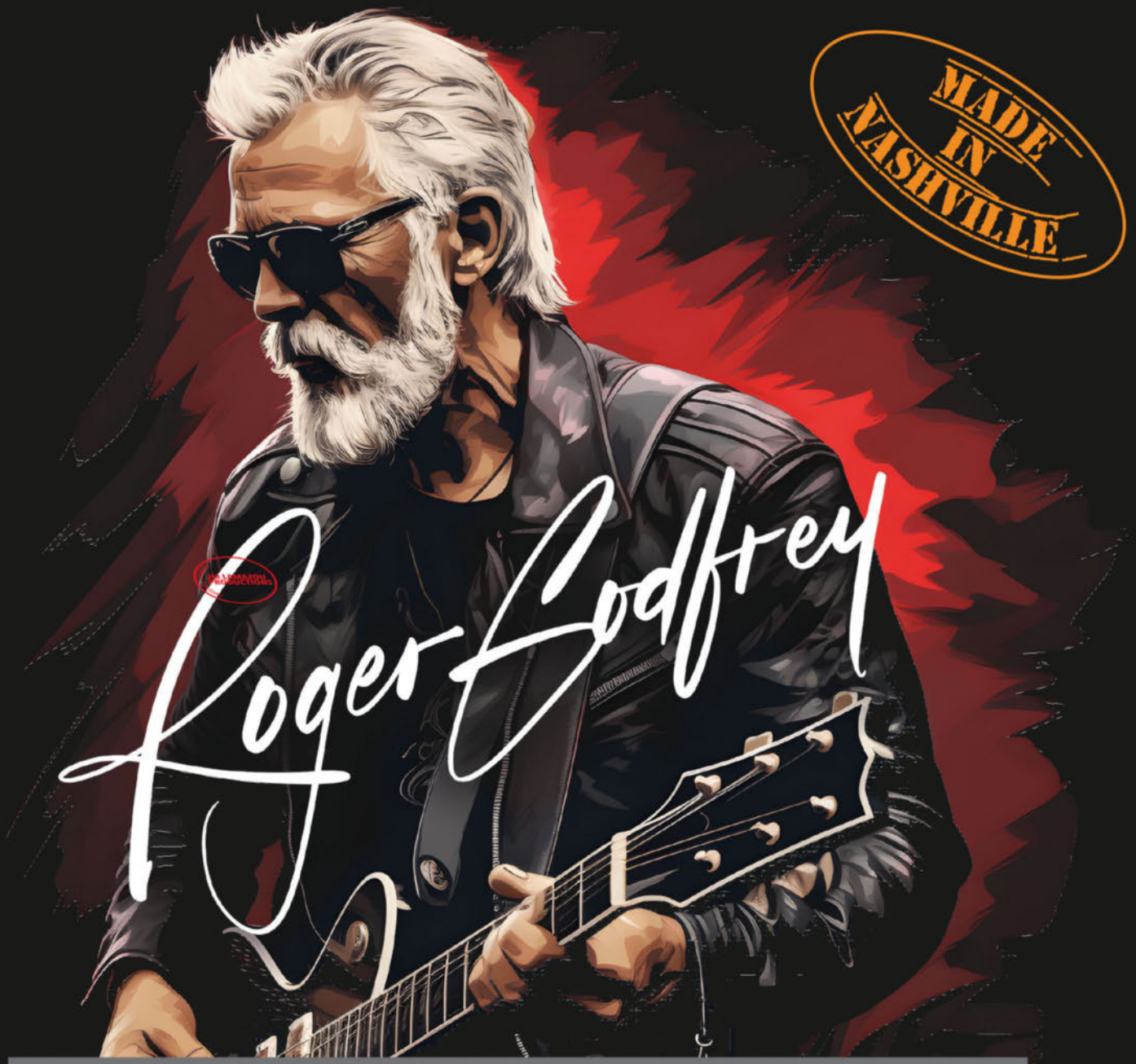
Johnny Cash

Première parution : 1969

Fils d'un syndicaliste agricole, Johnny Cash a connu, enfant, la misère. De celle-ci, il a tiré une musique dépouillée à l'extrême, au rythme précis, et une conscience sociale. Pour les fameux Sun Records où Elvis Presley fit ses premiers pas, Johnny Cash enregistre de 1954 à 1958 une poignée de singles et deux albums avant de signer chez Columbia. Parmi ces titres, il y a les désormais classiques "I Walk The Line" et "Folsom Prison Blues". L'univers de la prison, Cash l'a découvert par le biais d'une fiction réalisée par Crane Wilbur durant son service militaire en Allemagne, "Inside The Walls Of Folsom Prison". Mais il aurait pu écrire ce morceau sans voir le film tant il connaît cet enfermement dans la souffrance et le regret. Avec des mots très simples et poignants, Cash imagine un criminel qui a tué un homme et l'a regardé mourir. Du fond de sa cellule, ce tueur entend le passage d'un train. Et dans celui-ci, il imagine des hommes libres buvant du café et fumant le cigare. Cette vie qui roule au loin, cette vie qui fuit est celle qui lui a glissé entre les mains. Une liberté bruyante plongeant dans un blues sombre un homme captif de ses fautes, mais pas de ses remords.

Le succès de "Folsom Prison Blues" éveille l'attention du directeur de l'établissement pénitentiaire d'Huntsville au Texas, qui souhaite aérer l'esprit de ses détenus. Il a repéré en Johnny Cash une empathie sincère pour les turpitudes humaines, bien loin des paillettes du show-biz et des extravagances du rock'n'roll (Jerry Lee Lewis, Little Richard…). Il lui propose de venir jouer avec son groupe pour les prisonniers. Le concert en plein air se déroule mal à cause d'un violent orage, mais Cash en ressort troublé. Puis, la direction pénitentiaire de San Quentin, en Californie, contacte le guitariste pour le spectacle du nouvel an de 1958. Cette fois-ci, ils joueront à l'intérieur. L'ambiance y est si chargée, si puissante, que Cash donne par la suite plusieurs concerts en prison. Impressionné par des auditeurs qui frémissent et hurlent leurs émotions aux vers qui les percutent, Johnny Cash a trouvé le public idéal pour ses chansons racontant la vie d'hommes perdus et parfois déchus. Aussi, l'idée d'y enregistrer un album live frappe comme une évidence. En janvier 1968, il se rend à la prison de Folson et l'album "At Folsom Prison" sort en mai. L'année suivante, il livre à nouveau un concert tout aussi vibrant à San Quentin et l'album paraît quatre mois plus tard. La représentation sera également filmée. La photographie de la pochette est l'œuvre de Jim Marshall, qui a suivi l'Homme en Noir lors de ses différents déplacements en prison. Alors que pour "At Folsom", Marshall avait choisi un cliché en contre-plongée où le guitariste chantait en regardant l'objectif droit dans les yeux, pour "San Quentin", il choisit une scène plus onirique qui rappelle à bien des égards la pochette du "Bob Dylan's Greatest Hits" (1967). Le spot à la lumière blafarde situé derrière la tête de Johnny Cash a transformé son corps en silhouette. Le propos n'est pas de sublimer l'artiste, comme sur la pochette du Dylan où il semble tel un dieu rayonnant, mais de livrer son intimité dans la pénombre d'une scène. Guitare en bandoulière reléguée derrière le dos, visage incliné aux yeux clos, micro en main, corps courbé, Cash semble saluer son public ou recevoir sa ferveur avec une pudeur troublante ; celle d'un homme en osmose avec la souffrance de son auditoire, d'un homme qui sait l'écrire et la chanter. Car la country comme le blues ne cessent de parcourir les aléas de l'âme humaine, ses profondes noirceurs mais aussi ses combats, ses défaites. Dans ce qu'a chanté Cash à son auditoire, il est question de crime sans repentance ("Folsom Prison Blues"), de désir de meurtre du père avant une réconciliation *in extremis* ("A Boy Named Sue"), d'homme traqué par la police ("Wanted Man") et de vie toujours prête à dérailler sans l'amour d'une femme attentive ("Wreck Of The Old 97", "I Walk The Line") et bien sûr d'injustice et de prison ("Starkville City Jail", "San Quentin"). Car l'Amérique est une terre où la violence fondatrice serpente dans les montagnes, circule dans les plaines, parcourt les corps meurtris ; une terre gouvernée par les passions que la civilisation n'a pas réussi à domestiquer comme en Europe. Cette puissante passion est aussi celle qui transporte le public de San Quentin. Elle est très différente de celle d'un public posé et admiratif payant le droit pour une représentation artistique. En effet, cette audience vit intensément les paroles de Cash dénués de jugement ou de moralisme. C'est aussi un privilège de ressentir dans son cœur une telle expérience brute, sans fard, venant d'un public aussi dénudé. On sent Johnny Cash profondément touché, et surtout reconnaissant, par l'ovation des détenus. Et c'est précisément ce qu'indique métaphoriquement l'ombre du manche de la basse qui, venant du public, pénètre le cœur du chanteur. L'atmosphère bleutée qui nimbe la peau, les habits et le fond pour s'assombrir aux extrémités de la photo traduit également ce sentiment de recueillement, de reconnaissance, mais aussi d'amour ; un amour, bien particulier, qui ne consiste pas uniquement à offrir un peu de lumière à son auditoire, mais aussi à emporter sur son dos une parcelle de leurs ténèbres. Comme il l'écrit deux ans plus tard dans sa chanson "Man In Black", Cash se tient aux côtés des pauvres et des vaincus, des affamés et des désespérés, avec compassion et humilité. Deux mots qui définissent à merveille cette pochette. ❑

NOUVEL ALBUM
NEVER TOO LATE



EN CONCERT

TICKETS SHOTGUN

MARSEILLE 13/03/2024 CLUB 27

PARIS 15/03/2024 LA DAME DE CANTON

« À L'AUBE DE SES 80 PRINTEMPS, ROGER GODFREY NOUS OFFRE UNE LEÇON D'ENERGY POP/ROCK RTL2

RECORDS : amazon

ROGERGODFREY.NET

@ROGER GODFREY MUSIC

@ROGER_GODFREY_OFFICAL

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Pure démonstration de hard rock

WILDFIRE

MENÉ PAR LE COUSIN DE MIKE LOVE DES BEACH BOYS, ce power trio a réussi à se créer un suivi démentiel en Californie et au Texas, allant même jusqu'à avoir un impact sur Billy Gibbons (ZZ Top). Son unique opus, "Smokin' ", est une pure démonstration de hard rock vénérée par les collectionneurs — un rare exemplaire original s'étant échangé en 2020 pour près de 2 300 euros.

L'ombre des grandes oreilles de Mickey plane sur le comté d'Orange, siège du tout premier parc Disneyland. Non loin de là, à Costa Mesa, le groupe du guitariste Randy Love, cousin de Mike Love, s'échine à répéter dans un hangar de location, mais le divorce est imminent. Voilà qui tombe à pic : dans le local voisin, Donny Martin (batterie), qui se fait la main avec Bruce Cotton (basse) et Denny Smith (chant), lui offre une place. Le jeune frangin de Bruce imagine un blase percutant : Wildfire. Un peu plus tard, un virage important a lieu lors d'un concert à Huntington Beach. Danny Jamison, cheveux lisses et barbichette, débarque une conquête à chaque bras. A l'entracte, il propose une jam à Donny et Randy : le bellâtre maîtrise basse, chant et claviers (il est même capable de marteler les touches avec les pieds). L'alchimie est immédiate — Bruce et Denny étaient de toute manière sur le départ — et Danny déménage sans tarder pour Costa Mesa, où Randy lui prête gracieusement sa Ford Falcon. Ce dernier cache un atout dans sa manche : il est pote avec Pat Quilter, fils d'un général quatre étoiles et petit génie de l'électronique qui fabrique ses propres amplificateurs. Il a conçu une commande novatrice permettant de régler la puissance de sortie globale. Très vite, Wildfire est convié à un concert en plein air à l'université de Californie, aux côtés de Love et Lee Michaels. Présent sur place, le gérant du Finnegan's Rainbow les embauche sur-le-champ pour cinq soirs par semaine, bientôt surpeuplés. Ce faisant, nos gaillards s'acquinent avec un gang de bikers locaux bientôt chargé de sa sécurité — Randy roule en Harley-Davidson Panhead 1958. Début 1968, Wildfire est programmé pour deux passages (le même jour !) dans un festival à Merced, organisé par Bill Graham en personne, avec Santana, Elvin Bishop et Neil Young. Le guitariste moustachu avale son poulet frit de travers face à la prestation post-méridienne du trio. Il manigance alors l'annulation de leur deuxième show, prévu juste avant le sien... Des bagarres éclatent en coulisses, Graham devant intervenir en personne : "*Remballez votre matériel ou vous ne jouerez jamais au Fillmore West ni au Fillmore East !*" Wildfire se rattrape en innovant à plus petite échelle : concert de minuit avec light-show précurseur dans un théâtre de Laguna Beach, *generator parties* organisées à l'insu du shérif local dans une vallée… Et il y a aussi des dates au célèbre Whisky A Go Go, sur le Sunset Strip. Mike Love invite alors le gang à coucher quelques pistes avec Carl Wilson comme ingénieur du son. L'entreprise est interrompue par une longue tournée des Beach Boys. Wildfire se rend donc à Austin, où le fondateur de Sonobeat Records (Bill Josey Sr) leur propose une formule attractive pour un coût modique : un studio professionnel et ses services à la console. En sus, Wildfire conserve la propriété de ses droits comme de ses bandes. Notre trio cloue huit titres pour une galette pressée à environ cinq cents copies qui seront diffusées uniquement au Texas ainsi qu'en Californie — et instantanément en rupture de stock. On s'y délecte d'un son hard rock, entre Grand Funk Railroad, Cream et James Gang, en contraste avec des textes aux thématiques hippies en vogue alors : liberté, amour universel et "*retour à la terre*". Il commence par la ligne de basse rampante de "Stars In The Sky", qui met en valeur le jeu flamboyant de Randy Love, son timbre un peu aigrelet, ainsi que les roulements de toms de Donny qui rappellent Ginger Baker. Le supergroupe anglais irradie "Time Will Tell", puis Jamison se mue en redoutable *shouter* pour la zeppelinienne "Don't Look For Me", qui se conclut sur un implacable boogie. La suite : une pastorale "Free", "What Have I Got Now" et son riff bien rêche, puis la fabuleuse conclusion "Quicksand". Un haletant tour de force de dix minutes, avec une improvisation virtuose à la basse façon Jack Bruce, un peu de cowbell, et bien sûr un solo de six-cordes bien saignant. Désormais installé au Texas, Wildfire assure la première partie de Freddie King, Allman Brothers, Quicksilver Messenger Service et d'un Johnny Winter qui, jaloux, ordonne un sabotage à base de coupures de courant. Autre approche pour ZZ Top : Billy Gibbons s'enquiert des secrets de l'ampli Quilter, qu'il adopte aussitôt, et se laisse pousser une longue barbe similaire à celle de Randy… Wildfire se disloque soudainement lorsque Danny repart pour le Golden State. Malgré leur talent, aucun des trois musiciens n'aura de carrière ultérieure significative. Seul fait marquant : de 1997 à 1999, Randy sera appelé à la rescousse pour remplacer sur scène un Carl Wilson récemment décédé. ❑

Qualité France

PAR H.M.

Un mélange très kitsch

Occasionnellement, parmi les groupes de rock de toute obédience se glissent des adeptes du blues, et cette tendance tend à se confirmer et à prendre de l'ampleur. Ainsi, parmi les huit sélectionnés du mois (sur trente et un reçus à la rédaction), plusieurs d'entre eux ressortent expressément de cette mouvance.

Freddy Miller a de quoi susciter bien des jalousies : des prix à la pelle, des tournées internationales et une programmation dans tous les festivals ayant un rapport avec le blues… Après une décennie avec le groupe Shake Your Hips, il se produit sous son propre nom depuis plus de quinze ans. Son second album aligne douze compositions originales transcendées par sa voix et par la qualité d'une formation de cinq musiciens. Il attaque en force avec "Give Me A Sign", prend le parti de la finesse avec la ballade "Just Be Yourself", puis embarque l'auditeur dans un blues mâtiné de rhythm'n' blues et de blues rock *("Just Be Yourself", 1000'R Productions, facebook.com/FreddyMillerBand, distribution InOuïe).*

Venu du Luxembourg, le **Kid Colling Cartel** est un quartette fondé il y a plus de dix ans par son chanteur-guitariste, qui est également l'auteur-compositeur des dix morceaux de ce second album. Adepte d'un son garage pimenté d'orgue Hammond, il puise aux sources du blues "Ain't Nobody" ou "Living On The Wild Side", mais cultive une approche groovy, se colore d'éclats rock quand il manifeste un intérêt pour les gros riffs de guitare et diversifie sa palette vocale avec l'intervention de Daniel Restrepo pour une parenthèse hispanisante ("El Gato") ou de l'éruptif Jonathan Red pour "I'll Carry You" (*"Living On The Wild Side", Rock & Hall, kidcolling.com).*

Depuis 2011, **Hoboken Division** a beaucoup évolué : le duo est devenu trio, puis quatuor, et avec son troisième album, il modifie quelque peu son alliage originel de delta blues et de rock et il diversifie son approche et la pare d'éclats psyché en recourant d'une manière immodérée à la fuzz sans rien abdiquer d'une originalité où la voix féminine joue un rôle prépondérant. C'est le cas avec "Discipline", quand le parti pris grouillant et sonique est curieusement souligné par une approche vocale sur le mode de la ritournelle. Mais ce groupe inventif s'autorise aussi des parenthèses lumineuses ("Legion") et des ballades sensuelles (*"Psycholove", La Face Cachée, facebook.com/hobokendivision).*

They Call Me Rico est un multi-instrumentiste venu du Québec qui conçoit ses albums dans son home studio du côté de Lyon. Ce cinquième essai en six ans mêle les instruments tout comme les genres (pop, rock, blues) pour élaborer des atmosphères qui happent l'auditeur : "You Done Me Wrong", le plus long morceau de l'album, sert ainsi d'introduction en prenant progressivement de l'ampleur pour évoluer du murmure à la colère, "Wheel Of Love" opte pour l'accélération rock et sonique, "Ease My Mind" se love dans des intonations pop, "This Old Dog" et "Please Don't Go" renouent avec un blues tour à tour rugueux ou charmeur *("Wheel Of Love", Voxtone, theycallmerico.com, distribution Inouïe).*

Les premières amours du chanteur-guitariste **Marc Verwaerde** étaient placées sous le signe du country-rock mais c'est plutôt du côté folk pop qu'évolue son nouvel EP, après un premier album paru en 2021. Originaire de Lyon, il a grandi en Angleterre, en Espagne et au Brésil, et ce parcours cosmopolite a sans doute contribué à l'ouverture musicale qui caractérise ses ballades, tantôt dépouillées (comme "Words"), tantôt étoffées par une flopée de complices (basse, batterie, cuivres, claviers) : les orchestrations délicates ouvrent des chemins de traverse à des mélodies accrocheuses et à une superbe voix qui excelle sur "I Love You" *("A Better Man", Microcultures, facebook.com/VerwaerdeMarc).*

Jekyll Wood est un homme-orchestre qui officie en solo avec ses guitares et ses machines depuis plus de cinq ans. Son nouvel EP cinq titres témoigne du charme de sa pop qui emprunte à l'electro, au folk et au rock. Ses compositions portées par des mélodies attrayantes, des arrangements délicats et des performances vocales imposent en douceur leur sophistication délicate. S'il apprécie les atmosphères évanescentes et les ballades en apesanteur ("Cliché Is A Farewell"), il se délecte de mid-tempos groovy et dansants ("The Doll Is An Evasion") et il n'hésite pas à varier les ambiances et les rythmes avec le long final, "Extraordinary Man" *("Blinding Fog"), Time Is Out, jekyllwood.com).*

Contrairement à beaucoup d'autres formations, **Structures** s'est rétréci depuis ses débuts en 2018, passant ainsi du quatuor au duo. Son premier album délaisse le post-punk au profit d'un rock abrasif qui nourrit ses riffs et ses déferlements sonores de ses multiples influences dont certaines, venues en droite ligne de la scène anglaise des années quatre-vingt, apportent une coloration new wave ("Cold Touch") qui est contrebalancée par le goût d'une furia sonore aux éclats indus placés sous le signe de Nine Inch Nails ("Pigs"). La noirceur énervée jouxte ainsi des ouvertures plus paisibles ("Home") ou un final nuancé avec "The Monster Hero" *("A Place For My Hate", Divorce facebook.com/StructuresAmiens, distribution Pias).*

En piste depuis 2016, **Bandit Voyage** est un duo déjanté qui revendique le bricolage sonore et un mélange très kitsch des genres. Même si elle prend des formes différentes, la filiation avec les Rita Mitsouko est évidente pour la chanteuse et le bassiste adepte de synthés vintage. Les treize morceaux de ce second album naviguent ainsi librement entre anglais et français, post-punk, pop et folk, passant sans transition de la danse à la mélancolie, confrontant l'hommage aux Talking Heads à des souvenirs sixties, osant les bidouillages incongrus et les rapprochements insolites : le voluptueux "Can You Smell" ou l'enivrante "I Heard Your Name" *("Was Ist Das ", Cheptel Records, facebook.com/bandit-voyage).* ❑

Le festival le plus givré
des montagnes franco-suisses !
Découvrez la programmation !
Portes du Soleil
Ski & Bike

ROCK THE PISTES FESTIVAL

17 → 23 MARS 2024

ZAHO DE SAGAZAN

LOUIS BERTIGNAC ▲ CACHEMIRE

JOEYSTARR ▲ THE AVENER

THE INSPECTOR CLUZO ▲ TALISCO

+ 30 CONCERTS EN APRÈS-SKI
AU CŒUR DES STATIONS

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

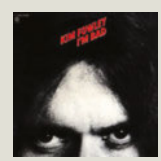
Mystérieux, extraverti, délirant

Photo Brad Elterman/ Film Magic/ Getty Images

Qu'ils aient connu une gloire éphémère ou une renommée plus grande, le choix de personnalités EXCENTRIQUES, tant pour leurs prestations scéniques, leurs folies, que pour leurs productions discographiques, se poursuit dans des styles très divers. TROISIEME PARTIE

Parmi, les musiciens dont l'heure de gloire n'a duré que le temps d'une chanson, Jimmy Drake, alias **Nervous Norvus**, occupe une place particulière. Né en 1912, Drake est camionneur, mais à partir de 1953, il achète un magnétophone, un piano d'occasion et un ukulélé baryton pour créer un home studio minimaliste, enregistrant des démos pour des apprentis musiciens de sa connaissance. En 1956, il atteint le Graal sous la forme d'un Top 10 dans les charts US avec "Transfusion", malgré le bannissement de cette chanson par plusieurs radios. Au milieu des bruits de tôle fracassée, Nervous Norvus décrit les virées d'un conducteur qui ne respecte aucune des recommandations du Code de la route et réclame après chaque accident une transfusion. Un deuxième single, "Ape Call", se classe dans le Top 30 avant l'oubli. Drake meurt en 1968 d'une cirrhose du foie. Autre phénomène, le New-Yorkais Jerry Samuels est d'abord connu de 1954 à 1965 comme compositeur pour Johnny Ray, LaVern Baker, Ivory Joe Hunter, Adam Wade, Sammy Davis Jr avec le hit "The Shelter Of Your Arms" ("Le Refuge De Tes Bras" par Les compagnons De La Chanson). En juin 1966, sous le pseudo de **Napoleon XIV,** il connaît un succès international avec "They're Coming To Take Me Away, Ha-Haaa!" qui se vend à plus d'un million d'exemplaires. L'histoire

Top 5 ●●●●●



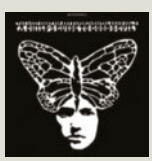
Kim Fowley "I'm Bad" *(1972)*
Entièrement composé par Kim Fowley, seul ou avec Skip Battin ou Rodney Bingenheimer, "I'm Bad" est un brûlot rock. Tout au long des dix morceaux, les textes sont ironiques, rageurs, la voix grave et rocailleuse, les guitares de Mars Bonfire et Warren Klein, acérées, puissantes. "Forbidden Love", "Man Of God", "I'm Bad", "California Gypsy Man", "Red China" brillent au milieu d'un ensemble sans temps mort, ni faiblesse.

d'un homme qui s'adresse non pas à une femme mais à son chien absent, en lui racontant sa lente descente vers la folie avant d'être embarqué pour l'hôpital psychiatrique. Sur la face B, le même morceau est joué à l'envers. L'album contient des titres comme "I'm In Love With My Little Red Tricycle", "Photogenic, Schizophrenic You", "I Live In A Split Level Head". Le disque se conclut par "I'm Happy They Took You Away, Ha-Haaa!" de Josephine XV. En 1968, Samuels/ Napoleon produit et enregistre un deuxième album, "For God's Sake, Stop The Feces!" qui ne paraîtra qu'en avril 2023, un mois après la mort de son auteur, Warner ayant refusé de le sortir en raison de titres tels que "The Rape", qui décrit un viol, "The Note" un suicide, "Coming Together", qui donnent le ton du contenu.

En 1966, **Kim Fowley** a repris "They're Coming To Take Me Away, Ha-Haaa !" cette fois-ci attribué à Bonaparte. Né à Los Angeles en 1939 de parents acteurs, Kim Fowley est un personnage à la fois mystérieux, extraverti, délirant, excentrique, et un entremetteur et un démiurge très éclectique. Figure emblématique de Los Angeles, il en assume tous les excès. Possédant un don pour repérer des talents et les associer, il est davantage reconnu pour ses qualités de producteur et de compositeur que pour ses propres disques. Sa carrière débute dès 1957 et s'achève en 2014, un an avant son décès, son nom apparaissant sur plus de deux cents disques. Après, selon ses dires, un passage dans l'industrie du sexe et le single "LSD-25" des Gamblers, Fowley enchaîne les succès à partir de 1960 : "Alley Oop" des Hollywood Argyles, "Nut Rocker" de B. Bumble & The Stingers, "Daybreaker" de Kim And The Skippers avec Skip Battin, futur bassiste des Byrds, pour lesquels Fowley coécrira plusieurs chansons. En 1963, "Popsicles And Icicles" est un hit pour les Murmaids, un trio de lycéennes. Assembler un groupe de (très) jeunes filles est une spécialité de Fowley, qui produira avec réussite les Runaways en 1976, puis les Orchids en 1980. En 1966/ 67, en Angleterre, il produit les Belfast Gypsies, les Them sans Van Morrison, "Them Belfast Gypsies", les In'Betweens pré-Slade, et un titre sur le premier 45 tours de Soft Machine, "Feelin' Reelin' Squeelin'", avant de retourner à Los Angeles en pleine période psychédélique, St. John Green, Earth Island, Seeds, Underground All-Stars. Auparavant, en 1965, il avait sorti sous son nom "The Trip", le récit d'une expérience sous LSD. Suivent, entre autres, Gene Vincent en 1969, Flash Cadillac, les premiers enregistrements des Modern Lovers, "The Original Modern Lovers" (1981), les éphémères Hollywood Stars, Venus & The Razor Blades, Leather Nuns. "Outrageous" (1969), sa pochette intérieure sado-maso et ses textes hallucinés, est un de ses meilleurs disques, "Animal Man", le délirant "Inner Space Discovery". Dans la lignée s'inscrivent "The Day The Earth Stood Still" (1970) incluant "I Was A Communist For The FBI" et "Is America Dead?", "I'm Bad" (1972), le glam rock de "International Heroes" (1973), "Animal God Of The Streets" (1974), "Bad News From The Underworld" (1995). En 1961, Kim Fowley et Bob Markley ont écrit une marche militaire pour The Nationals. En 1965/ 66, Fowley produit The Laughind Wind des frères Harris et de Michael Lloyd qui, avec Markley, formeront le West Coast Pop Art Experimental Band. Fils d'un magnat du pétrole et avocat, chanteur sans succès, **Bob Markley** organise surtout des concerts dans sa propriété, invitant notamment les Yardbirds fin 1965. Il est d'ailleurs plus intéressé par le public féminin (très) jeune, que par la musique elle-même. Après un dernier album de folk rock mélancolique avec le West Coast au complet et, en toile de fond, sa fascination pour l'adolescence, "Markley, A Group" (1970), Bob Markley travaille un temps comme producteur avant de mener une vie d'errance minée par la paranoïa, changeant de nom pour échapper à la justice en raison d'affaires avec des mineures. Sa santé mentale et physique se dégrade jusqu'à sa mort en 2003.

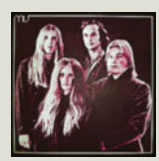
Harvey Matusow a un parcours incroyable. Né dans le Bronx, il adhère d'abord au parti communiste avant de changer de bord et d'être bien payé par le FBI pour dénoncer ses camarades, quitte à donner de fausses informations. En 1955, il publie le livre "False Witness" dans lequel il décrit son activité d'espion pour le sénateur McCarthy et le FBI, ce qui lui vaut deux ans de prison où son voisin de cellule est Wilhelm Reich. A sa sortie, nouveau virage à 180°, il contribue en 1965 à la naissance du premier journal underground new-yorkais, "The East Village Other". Il part l'année suivante pour l'Angleterre où il collabore à "It-The International Times", met sur pied la London Film Makers Cooperative et, en 1972, l'International Carnival Of Experimental Sound. Entre-temps, il a sorti le disque du Harvey Matusow's Jews Harp Band, "War Between Fats And Thins" (1969). De retour aux USA en 1973, il vit à Tucson où il se transforme en Magic Mouse, un clown, puis dans l'Utah après sa conversion à l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. Il meurt en 2002 des suites d'un accident de voiture. Il a été marié douze fois avec onze femmes différentes.

Merrell Fankhauser opère plutôt dans le registre du doux illuminé sans perdre le contact avec les réalités. En 1962, à San Obispo, Californie, il compose un hymne surf, "Wipe Out" pour les Impacts, avant de résider à Lancaster où vivent déjà Frank Zappa et Captain Beefheart. Là, le temps de cinq singles entre 1965 et 1967, il forme les Exiles avec Jeff Cotton, dix-sept ans, lead guitare, et John French, batterie, futurs Magic Band. De retour sur la côte, il reprend plusieurs titres des Exiles et en grave d'autres avec sa nouvelle formation, Fapardokly, "Fapardokly" (1967). Ne gardant auprès de lui que le guitariste Bill Dodd, il s'immerge à fond dans le psychédélisme sous le nom de Merrell Fankhauser And (His Trusty) H.M.S. Bounty! pour "Things" (1968), un des joyaux méconnus du psychédélisme de Los Angeles. Après l'échec commercial du disque, fasciné par les soucoupes volantes et la mythologie du continent perdu dont l'île de Maui, dans l'archipel d'Hawaï, serait la seule trace visible, Merrell crée Mu. Pour cela, il arrache Jeff Cotton des griffes de Beefheart et récupère Larry Willey des Exiles, basse, et Randy Wimer, batterie. Cette formation vit en communauté à Canoga Park, entre méditation et consommation de LSD. "Mu" paraît en 1971, mais est très mal distribué. En 1974, poursuivant leur quête mystique, Fankhauser, Cotton et Wimer s'installent à Maui où ils achètent une plantation de bananes et de papayes pour financer la centaine de chansons qu'ils enregistrent avec l'apport de Jeff Parker, basse, et de Mary Lee, la femme de Merrell, violon. Deux albums, "The Last Album" (1982) et "Children Of The Rainbow" (1985), en exhumeront vingt-huit titres. Après Mu, Fankhauser réalisera de nombreux albums sous son nom, à commencer par "Merrell Fankhauser" (1976). Il est toujours actif. Quant à Jeff Cotton, il devient pasteur, puis revenu sur l'île, il gère un pressing et, enfin, en 2022, sort son premier album solo, "The Fantasy Of Reality". ❑

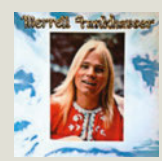


West Coast Pop Art Experimental Band Vol. 3
"A Child's Guide To Good & Evil" ***(1968)***
Paré d'une des plus belles pochettes du psyché US signée John Van Hamersveldt, "A Child's Guide To Good & Evil" est un des très grands albums issus de la scène de Los Angeles. Complexe, étrange, onirique, à l'humour noir, l'album entremêle les genres et les instruments, folk rock, country, rock, harmonies vocales, effets sonores, manipulations de bandes, sitar. Le thème de l'enfance, "Eighteen Is Over The Hill", "Our Drummer Always Plays In The Nude", côtoie ceux du diable, de la noirceur du monde.

Harvey Matusow's Jews Harp Band
"War Between Fats And Thins" ***(1969)***
Matusow enregistre cette *Guerre entre les Gros et les Maigres* avec un orchestre de guimbardes, de gongs et de cloches tibétaines. Les textes, plus récités que chantés, sont ouvertement influencés par le LSD et les hallucinogènes, "Afghan Red" désignant une excellente variété de haschich, "Eighteen Nuns", le morceau éponyme, "Margie Swiss Cheese" qui décrit une corrida dont le taureau est un grand consommateur de LSD.



Mu
"Mu" ***(1971)***
Fabuleux guitariste à la slide, Jeff Cotton a également contribué à sept des neuf compositions et joue du saxophone, "Blue Form". Dès "Ain't No Blues" en ouverture, le blues syncopé et psychédélique de "Mu" ne manque pas d'évoquer celui de Captain Beefheart And His Magic Band sans en être une copie. La musique est moins déstructurée, plus mélodique, et la voix de crooneur de Fankhauser plus délicate, mélodieuse, tout en étant puissante."The Last Album" est aussi recommandé.



Merrell Fankhauser
"The Maui Album" ***(1976)***
Sans Cotton, à la guitare et au chant, Merrell Fankhauser a enrôlé Jimmy Dillon à la slide et Mary Lee au violon, au piano et aux chœurs. Cet album, qui inclut de nouvelles versions de titres de 1974, est forcément différent de "Mu". Une forme de space rock onirique et ensoleillé, renforcé par l'apport du violon et les sonorités cristallines des guitares, "On Our Way To Hana", "I Saw Your Photograph", "Make A Joyful Noise", "Waterfall", "Sail It Over The Ocean".

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 49
USA vs The Kinks

Le quart d'heure américain

1965-1966 : PAUVRES KINKS ! Dans l'impossibilité de prouver au pays du King et du dollar roi qu'ils sont les meilleurs, les plus drôles, les plus pertinents, en somme le groupe le plus sous-estimé de l'histoire du rock. Car voilà, c'est un fait et un euphémisme : ça n'a pas pris aux Etats-Unis ; du moins au début, au mitan des sixties. Mais est-ce la faute de l'Union ? L'Amérique n'aime pas les rois — tolère-t-elle, pour autant, les Anglais ? Bernard Shaw avait-il raison de dire que les Anglais et les Américains sont deux peuples séparés par la même langue ? Alors que s'est-il passé ? En dépit de quelle loi les Kinks se sont-ils vu interdire de se produire en Amérique ? Pourquoi ont-ils subi un traitement différent par rapport aux autres stars du Royaume, les Beatles, les Rolling Stones, voire les Who ?

Les Kinks n'ont jamais été un groupe facile. Les frères Davies ne peuvent pas se sentir, et les autres membres du groupe ne peuvent pas sentir les frères Davies. La réciproque est exacte et cette terrible mathématique a curieusement engendré un groupe plutôt réservé, incarné par la discrétion subtile et le manque de confiance ostensible de Ray Davies.

Cela étant, pour un groupe de la trempe des Kinks, une tournée aux Etats-Unis est une obligation juridique. *Aut America aut nullus*. A défaut de devenir misfits, il convient de réussir outre-Atlantique et de passer sur les chaînes plébiscitées par les adolescents : ABC, NBC ou CBS. Mais bien avant de prendre la route pour l'Amérique, les relations entre les *bandmates* étaient tumultueuses. A Cardiff, l'arrogant Ray fend les fûts de Mike Avory qui, à bout de nerfs et déjà sous le coup des moqueries incessantes du chanteur, lui casse la gueule. La police s'en mêle. Ray est un homme d'honneur, il n'y aura ni suite, ni poursuite judiciaire. Le groupe, proche de la rupture, s'envole néanmoins cahin-caha pour l'Amérique. Le vol est erratique, l'atterrissage l'est tout autant.
A New York, Davies vitupère : il est mécontent du choix de la salle. Plus tard, il refuse de se produire au Hollywood Bowl

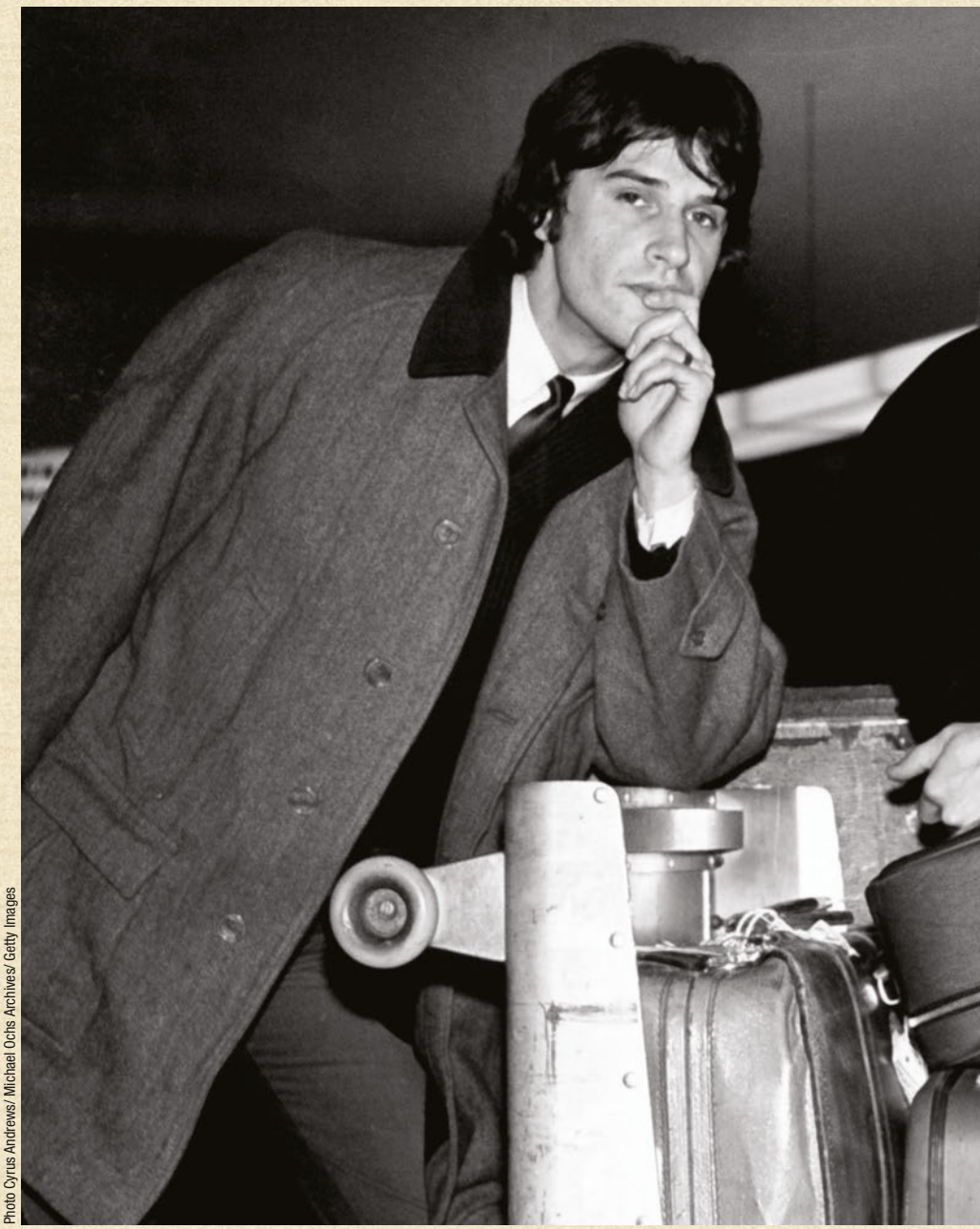


Photo Cyrus Andrews/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

si son épouse, transfuge du bloc soviétique, n'est pas rapatriée fissa sur le sol américain. Larry Page, un des managers du groupe, goûte la prison à Philadelphie car il a manqué de s'acquitter d'une taxe. Au plus profond de l'Amérique, c'est pire ! Les Kinks sont accueillis à coups de fusil. La tournée atteint son optimum lorsqu'ils se produisent au Dick Clark Show, à Los Angeles. S'il y a bien une émission qu'il convient de réussir, c'est celle-ci. Or, et sans crier gare, une violente dispute survient entre un technicien et Ray Davies. La joute dégénère. On joue avec les mains désormais. L'affaire est portée devant le syndicat des musiciens américains qui, en vertu de son omnipuissance, obtient l'interdiction de la présence du groupe sur le sol américain pendant quatre ans. Les conséquences sont terribles pour les Kinks qui verront les efforts de la maison de disques qui les représente aux Etats-Unis se réduire à peau de chagrin. Ils ne pourront plus prétendre à un quelconque hit au Billboard. La catastrophe est humaine autant que commerciale. Ray Davies aura beau jeu de reprendre cette interdiction à son compte, clamant que sans cette sanction bienvenue, les Kinks se seraient séparés et que du mal naissant un bien, les Rois résilients ont développé une envie d'autant plus grande de réussir en Amérique. Aussi, Ray Davies s'est continûment abrité derrière un management à deux têtes qu'il jugeait faible et frileux, bipolaire et nul. En somme, et à la différence des Beatles ou des Stones, les Kinks auraient toujours souffert de l'absence d'un homme de loi compétent, car "*lorsque l'on est en Amérique, il est essentiel d'avoir avec soi quelqu'un qui connaît les lois, comment tout fonctionne*". Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. Mais n'est-ce pas ce rejet, ce refus qui auront pour effet de pousser les Kinks vers une intériorité toujours plus grande ? Après la défaite américaine, ils n'auront de cesse de parler de ce qu'ils connaissent le plus intimement, leur moi anglais, ce qui se cache derrière leur miroir, un grand petit monde du nord de Londres, facétieux et touchant. Leurs chefs-d'œuvre sont anglais, et "The Kings Are The Village Green Preservation Society" sera la bande-son d'une Angleterre qui se fiche de l'Amérique. Bernard Shaw avait donc raison : les Anglais et les Américains sont deux peuples séparés par la même langue. On rajoutera que les Américains n'ont aucun humour anglais. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Compassion incluse

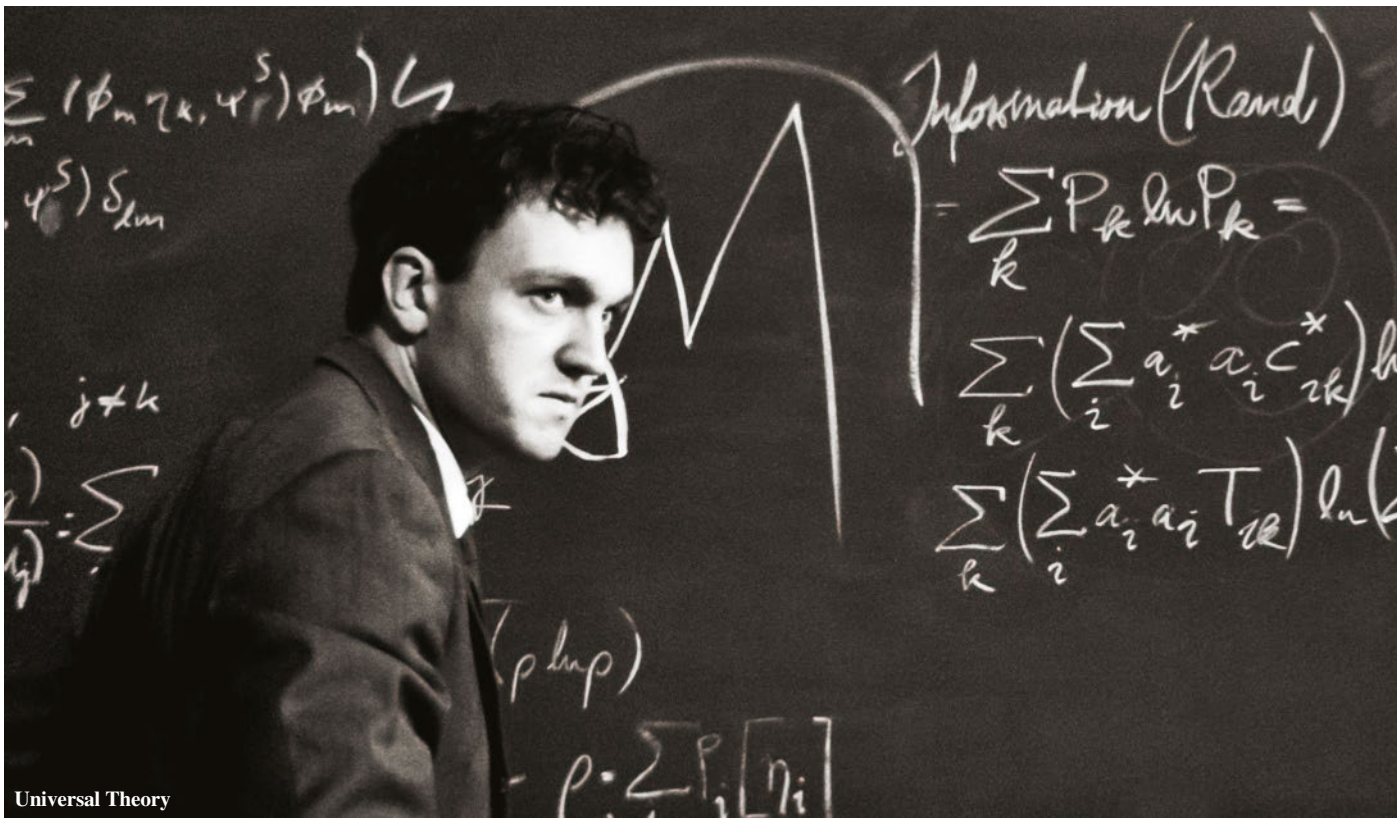
Comme Un Fils

De Nicolas Boukhrief

De film en film, Nicolas Boukhrief semble analyser son époque à la façon d'un ethnologue. Que ce soit à travers des polars vitaminés (braqueurs de fourgons blindés dans "Le Convoyeur", drogue brouilleuse de cerveaux dans "Gardiens De L'Ordre"), ronde de la baise insouciante en pleine époque sida dans "Le Plaisir (Et Ses Petits Tracas)", terrorisme vicelard ("Made In France"), vieillissement décadent sous Alzheimer carabiné ("Cortex") ou encore love story impossible sur fond de religion ("La Confession"). A tel point que chacun de ses films auraient pu, naguère, faire l'objet de débats houleux aux "Dossiers De L'Ecran", mythique émission de la télévision française des années 1960/ 90. Idem pour "Comme Un Fils", drame urbain social qui nous plonge au cœur des sentiments humains avec tact, réalisme et sensibilité. Et sans larmoiement exagéré. Jacques Romand est un professeur dépressif au bout du rouleau. Il ne croit plus en son métier devenu de plus en plus difficile à gérer (et ce n'est pas la France de 2024 qui le contredira). Un jour, dans une petite épicerie, Romand est témoin d'une agression commise par un jeune Rom de quatorze ans. Un petit dur à cuire qui, comme beaucoup de mômes de sa génération, ne croit plus trop en rien. Et surtout pas en l'espoir utopique d'une vie à peu près correcte. Le prof, qui lui aussi est largué par les aléas de son époque, se met à s'intéresser au cas de ce rebelle en herbe. Il s'inquiète de son sort, le prend en charge comme il peut, l'héberge, tente de l'amadouer, difficilement, et surtout essaie de lui offrir un avenir meilleur. En lui apprenant à écrire et en lui inculquant des valeurs considérées aujourd'hui comme ancestrales. Voire obsolètes. Et en fait, pour le coup, un fils de substitution. D'où le titre. Aidé par son coscénariste habituel (Eric Besnard, fils de Jacques Besnard, le réalisateur du "Grand Restaurant", un des meilleurs De Funès), Boukhrief cerne au plus près les états d'âme de cet enseignant qui retrouve enfin un sens à sa vie en exerçant à nouveau son métier. Mais cette fois comme un acte de foi absolu. Pour le bien d'un seul être humain. Car pour le réalisateur, les professeurs, sont plus que jamais "les héros du quotidien". Surtout si on se fie à "Class 84", série B d'anticipation des années quatre-vingt où les profs sont obligés de donner leurs cours un flingue à la main. Ce qui, en caricaturant un brin, pourrait devenir le cas dans certains établissements d'aujourd'hui. Evidemment, il fallait un acteur d'exception pour tenir ce rôle. Et qui d'autre que Vincent Lindon pour l'incarner. Si on se fie à sa filmographie de ces vingt dernières années, on sait que l'acteur est particulièrement doué pour interpréter des personnages proches du *peuple* (surtout dans les films de Philippe Lioret comme "Welcome" ou "Toutes Nos Envies"). Genre plutôt ouvrier que super-héros, en quelque sorte. Nicolas Boukhrief ne décolle donc jamais sa caméra de cet immense comédien pour saisir ses coups de colère et d'émotion et ses jeux de regards pleins d'empathie et d'affolement. Comme s'il scrutait littéralement les tripes et l'âme de cet homme, synthèse de tous les professeurs de France et de Navarre, désespérés de ne plus pouvoir exercer pleinement leur métier pour construire une société plus juste et plus honorable. On dit souvent de Lindon qu'il est le Jean Gabin d'aujourd'hui. Dans sa façon d'être et d'agir, les pieds bien ancrés sur terre, Lindon possède l'aura du Gabin deuxième période. Celui du "Président", de "Mélodie En Sous-Sol", du "Pacha" et du "Chat". Le voir bouger à l'écran tient de l'hypnotisme total. Compassion incluse. Il ne faudrait pas oublier celui à qui il donne la réplique : Stefan Virgil Stoica, jeune élève d'une école d'acteurs en Roumanie que Boukhrief est allé chercher sur place, au pays de Dracula *(en salles le 6 mars)*... ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Fascinant et horripilant



Universal Theory

Universal Theory

Depuis les productions Marvel et le succès surprise en 2022 du bien zinzin “Every Everywhere All At Once”, tout le monde connaît désormais le principe des multivers, ces mondes parallèles qui existeraient sur le même plan temporel que le nôtre. Le réalisateur allemand Timm Kröger s’y plonge à son tour en suivant les déambulations d’un écrivain et ancien scientifique qui, à travers ses écrits basés sur la théorie quantique, veut prouver qu’un multivers existe bel et bien. Allant totalement à l’encontre des films Marvel à grand spectacle, “Universal Theory” la joue hyper arty avec une photo en noir et blanc très ombragée reprenant le look des polars noirs américains des années quarante, une bande-son étouffée et un ésotérisme volontairement abscons. C’est à la fois fascinant et horripilant, culotté et longuet, original et un brin poseur. Comme un étrange rêve invasif exténuant dont on n’arrive jamais à se défaire *(actuellement en salles).*

Les Derniers Hommes

Il y a de gros points communs entre “Les Derniers Hommes” et “La 317e Section” de Pierre Schoendoerffer, le film de guerre culte français des années soixante où l’on suit les déambulations de soldats français et laotiens pendant la guerre d’Indochine. Idem dans le film de David Oelhoffen où l’on s’attache durablement aux affres subies par une vingtaine de légionnaires français qui, envoyés en pleine jungle indochinoise, vont essayer de rejoindre une base alliée tout en étant poursuivis par l’ennemi nippon. Chaleur, faim, soif, pétage de plombs : les valeureux soldats tombent les uns après les autres en parcourant 300 km à pied au milieu d’une jungle hostile. Une folie anxiogène de plus en plus contagieuse s’empare progressivement d’eux alors que leurs plaies se multiplient sous une chaleur terriblement humide, comme si la nature elle-même se mettait à absorber leur chair et leur mental. Tourné visiblement sans grands moyens, “Les Derniers Hommes” repose sur des acteurs très investis et pour la plupart inconnus du grand public, ce qui permet de s’identifier facilement à leurs souffrances et à l’atmosphère ambiante limite kamikaze. Tellement suicidaire que le film flirte par instants avec un onirisme étrange. Comme si l’enfer et le paradis se mettaient à chatouiller leurs âmes partant à vau-l’eau. Malgré quelques longueurs inhérentes à la situation (on a aussi le droit de s’ennuyer quand on marche sans fin), “Les Derniers Hommes” est suffisamment immersif pour que l’on compatisse pleinement au sort de ces soldats qui ne savent plus trop s’ils sont morts ou vivants *(actuellement en salles).*

Les Derniers Hommes

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
MAVIS STAPLES
18 JUIN 2024
CASINO DE PARIS
40e ANNIVERSAIRE DE L'ALBUM LOVE AT FIRST STING
SCORPIONS
LOVE AT FIRST STING TOUR
18 JUIN 2024
VIENNE – THÉÂTRE ANTIQUE
ET EN TOURNÉE
CHRIS ISAAK
16 JUILLET 2024
SALLE PLEYEL
ET EN TOURNÉE
INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
gérard drouot productions s.a.

Une Vie

Une vie

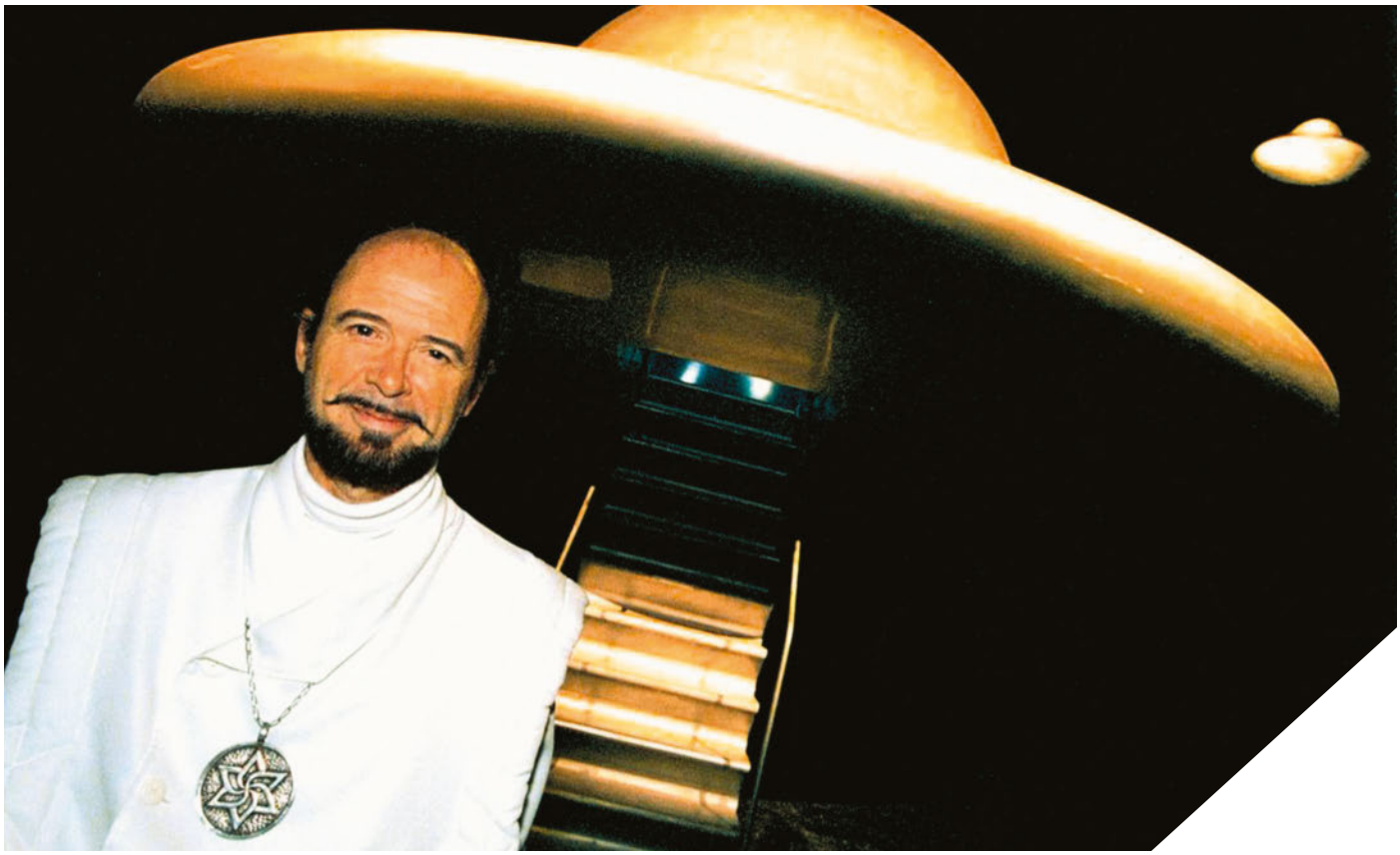
Dans les années quatre-vingt, un vieil Anglais distingué mène son quotidien tranquillement aux côtés de sa femme aimante. Un couple comme un autre, en quelque sorte… Sauf que cet homme, Nicholas Winton, a été un héros durant la Seconde Guerre mondiale. Et personne jusqu'à il y a une quarantaine d'années ne le savait. Par pure compassion, il a sauvé 669 enfants tchécoslovaques des camps de la mort en les faisant transporter par train jusqu'en Angleterre, où ils furent recueillis par des dizaines de familles anglaises. Ce biopic signé James Hawes, signataire de quelques épisodes d'excellentes séries comme "Penny Dreadful" ou "Black Mirror", raconte le réel parcours de ce quidam qui ne se considérait pas comme un héros, son quotidien, presque morne, étant montré en parallèle avec son exploit d'antan. Si la reconstitution des années quarante est un peu ripolinée, l'émotion survient grâce à l'interprétation de Sir Anthony Hopkins, totalement bouleversant dans la peau de cet Oscar Schindler *british*. Surtout dans la dernière partie où, après qu'une journaliste a mis la main très tardivement sur les preuves de ses exploits, le septuagénaire a droit à un hommage à la télévision anglaise, entouré de ceux et celles qu'il a extirpés naguère des griffes des nazis. Et là, franchement, impossible de retenir sa larmichette *(actuellement en salles)*.

Vampire Humaniste Cherche Suicidaire Consentant

Cette comédie de vampires canadienne au titre presque agaçant pourrait *a priori* rebuter. Surtout par son pitch (une love story entre une ado vampirette accro au sang et un jeune homme suicidaire), qui aurait dû faire basculer l'entreprise dans une certaine niaiserie. Ou alors un film destiné aux mômes entre cinq et sept ans. Et c'est tout le contraire que l'on découvre. Plus le film d'Ariane Louis-Seize avance, plus le charme agit. La relation de fascination entre ces deux êtres largués par la vie joue avec un humour fin sur un sujet qui, normalement, devrait donner le bourdon puisque dépression, mélancolie et amour impossible sont constamment au programme. Mais ce *big no future* annoncé pour le duo maudit mute peu à peu, par petites touches drôles et émotionnelles, en un feel good movie initiatique, les codes du cinéma d'horreur étant détournés avec un tact et une sensiblerie jamais appuyés *(en salles le 20 mars)*. ❑

Vampire Humaniste Cherche Suicidaire Consentant

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

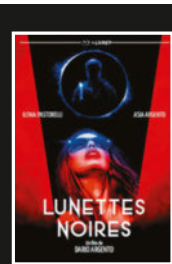


Autour d'une table avec Jésus, Moïse et Bouddha

Raël, Le Prophète Des Extraterrestres

Ceux qui vouent une passion aux ovnis et aux extraterrestres se sont forcément intéressés un jour au dénommé Raël. Un vrai cas, le gars ! A la base, Claude Vorilhon (son vrai nom) se destinait à une carrière de chanteur. Il sort, dans la deuxième partie des années soixante, et sous le pseudonyme de Claude Cellier, quelques 45 tours foutraques qui font un four absolu d'une part à cause de leurs titres ("Sacrée Sale Gueule", "Madame Pipi", "Le Miel Et La Cannelle") — qui font depuis la joie du site "Bide Et Musique" —, d'autre part à cause de son timbre de voix : il tente en effet d'imiter Jacques Brel...

En 1971, il se reconvertit comme directeur d'une revue consacrée au sport automobile, la première du genre en France, dont la publication s'arrête au bout de trois ans. Mais que va devenir notre Vorilhon chéri maintenant ? Sa vie vrille soudainement en 1973, quand il assure avoir été témoin d'une apparition d'ovni. Il prétend dès lors être en contact permanent avec les Elohim, des extraterrestres qui seraient nos créateurs. Après s'être attribué le pseudonyme Raël, il se donne pour mission de faire construire une ambassade pacifique pour accueillir, un jour prochain, ses potes venus des étoiles. Tout cela tient évidemment de la folie pure... Sauf qu'à cette époque, la France, vingt ans après une première grande vague de signalisations d'ovnis, se passionne à nouveau pour ces vies venues d'ailleurs. Tout cela mêlé à une période encore très "peace and love" et "flower power" où une utopie généralisée tente de faire croire à tout et n'importe quoi, histoire d'espérer obtenir un monde idéal qui ne verra pas le jour. Jamais notre pays n'avait été aussi passionné par le paranormal, que ce soit par l'intermédiaire d'Uri Geller tordant des petites cuillères par la seule force de sa pensée en direct à la télévision ou par celui des guérisseurs philippins opérant des malades à main nue. Vorilhon arrive donc à point. Et se met à dériver sévère en créant une secte, le mouvement raëlien, dont le but est de soutirer 10% du salaire de ses disciples afin de construire la fameuse ambassade, plus 1% pour lui-même ! Et exercer au passage de multiples droits de cuissage sur de très jeunes filles. A cette époque, chaque fois qu'il passe dans une émission (aussi bien chez Christophe Dechavanne que chez Jacques Chancel), les audiences cartonnent. Bien plus tard, et par la voie d'une scientifique illuminée et totalement raëlisée, il prétend se lancer dans le clonage d'êtres humains. Une expérience qui, soi-disant, fut menée à terme le 26 décembre 2002, sans aucune preuve à l'appui. Raël est certes dingo, mais aussi totalement charismatique. Au point de faire croire à ses fans qu'il s'est rendu sur une planète lointaine et pacifique, celle des Elohim, où il aurait discuté le bout de gras autour d'une table avec Jésus, Moïse et Bouddha. Et face à de petits écureuils tout mignons à tête d'ourson ! En quatre parties, le documentaire "Raël, Le Prophète Des Extraterrestres" revient sur le cas de ce gourou pas comme les autres qui aura tout de même réussi à attirer 55 000 adeptes dans sa secte. Et qui est planqué depuis 2007 à Okinawa où il continue, à 77 ans, d'exercer (*disponible sur Netflix*)… ❏



Lunettes Noires *(Extralucid Films)*

Cela faisait un bail que Dario Argento, le roi de l'horreur gothique ("Suspiria") et du *giallo* cauchemardesque ("Les Frissons De L'Angoisse") des années 1970/ 80, cumulait films fantastiques et thrillers morbides limite gênants. Et puis voilà qu'à 81 ans, il revient avec "Lunettes Noires", certes loin, très loin même, de ses chefs-d'œuvre d'antan, mais qui fonctionne principalement sur l'hommage au genre. En suivant la charte stylistique des *giallos* d'antan, aujourd'hui quasi démodée (tueur mystérieux, arme blanche, atmosphère glamour), "Lunettes Noires" redonne un petit coup de nostalgie sympathique à ce genre naguère populaire dont, évidemment, Argento était déjà le chantre il y a plus de cinquante ans. En plus de "Lunettes Noires", Extralucid propose trois autres raretés du grand Dario — "Le Sang Des Innocents", "The Card Player", "Le Syndrome De Stendhal"), également accompagnés de bonus dont, bien sûr, des interviews du réalisateur. Pour se procurer ce(s) bijou(x) : www.extralucidfilms.com

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

Une tornade de couleurs dans l'Angleterre grise de 1977

"When Blondie Came To Britain"

BBC2/ YouTube

On n'ira pas jusqu'à écrire qu'il n'y a rien de mieux qu'une femme pour en raconter une autre, mais force est de constater que ce documentaire de Kate Siney sur Blondie est, dans le genre, un des plus réussis qu'il nous a été donné de voir depuis longtemps. A propos de l'angle choisi par la réalisatrice anglaise pour aborder son sujet, on précise qu'elle n'en est pas à son coup d'essai puisqu'en 2023, elle a aussi signé "When Motown Came To Britain". Comme celui des artistes du label de Berry Gordy, le succès du groupe dont Debbie Harry est la chanteuse est devenu planétaire après que les Britanniques se sont entichés d'elle.
Et donc, avec beaucoup de finesse et en posant son micro devant une belle brochette d'intervenants (Johnny Marr, Pauline Black, Kriss Needs, Don Letts...), en plus des membres du groupe (Chris Stein, Clem Burke, Jimmy Destri...), Siney raconte le périple british de Blondie qui a donné son premier concert à Bournemouth en 1977 (avec Squeeze en ouverture) et allait se produire, quarante-six ans plus tard, sur la grande scène de Glastonbury. Evidemment, comme tout documentaire de qualité qui se respecte, "When Blondie Came To Britain" doit beaucoup aux documents d'archives, aux séquences live et aussi aux photos fournies par Chris Stein (il a publié un ouvrage sur la scène punk new-yorkaise en 2018 et son autobiographie paraîtra en juin prochain). On savoure, ici, les interventions de Gary Valentine, bassiste recruté en même temps que le batteur Clem Burke et auteur du génial "New York Rocker: My Life In The Blank Generation", paru au début du nouveau siècle. Valentine a quitté le groupe après le premier album, mais a eu le temps de composer la superbe "X-Offender" et de signer "(I'm Always Touched By Your) Presence, Dear". L'esprit terriblement affûté, le regard malicieux, il n'oublie pas de mentionner que c'est la première de ces deux chansons qui a attiré les labels et a permis à Blondie d'enregistrer un album. Clem Burke évoque les quelques concerts américains que le groupe a donnés en première partie d'Iggy Pop en 1977 (la fameuse mini-tournée dont le claviériste était un certain David Bowie...),

et le concert à Bournemouth, la même année, est prétexte à montrer des images de la ville à l'époque ; elles n'ont que quelques décennies, mais paraissent d'un autre temps. Jools Holland, alors membre de Squeeze, signale que s'attendant à voir débarquer un groupe punk US comme les Ramones, le public (comme la presse anglaise) a été bien surpris de découvrir une formation très p(r)op(re) sur elle avec, au chant, une créature pour qui le mot icône semblait avoir été inventé. Debbie Harry avait beau être plus que jolie, elle, comme les autres, s'est fait cracher dessus. Elle ignorait que c'était un signe d'appréciation. Les témoignages de deux fans présents à ce premier concert sont précieux et leurs souvenirs s'accordent sur tous les points, et donc sur la gentillesse de Debbie qui les avait ensuite reçus backstage, posant même pour quelques photos. Jimmy Destri explique que Blondie était un peu comme une tornade de couleurs dans l'Angleterre grise de 1977, et c'est cette différence qui a suscité, dans un premier temps, l'intérêt des médias musicaux. Le rôle majeur de la télévision est également rappelé, et notamment celui de l'émission What's On où le groupe a fait sa première apparition anglaise. Blondie a joué live et Debbie Harry, en robe noire ultra-courte et cuissardes, s'est mis tout le monde (l'équipe technique, les téléspectateurs) dans la poche en une seconde ou deux (il y a toujours des lambins). Le concert au Dingwall's en 1978, après la première tournée mondiale du groupe, a également été capital car un jeune homme d'à peine vingt ans s'est présenté à la porte des loges après le show et a proposé ses services d'attaché de presse. Alan Edwards, alors rock critic, a décidé, en voyant le concert, de passer à la vitesse supérieure. Outside, à la tête de laquelle il est aujourd'hui, est une des plus grosses agences de représentation d'artistes au Royaume-Uni. L'accent est aussi mis sur l'importance du premier passage de Blondie à Top Of The Pops (chantant "Denis") et des fanzines, ainsi que sur les journalistes à la con qui voyaient Debbie d'un sale œil. Le producteur Mike Chapman (celui de "Parallel Lines" et des albums suivants) rappelle que sa mission était de faire décrocher au groupe un hit mondial — ce qu'il a fait avec "Heart Of Glass" —, et aussi que Blondie n'aura finalement pas résisté à la pression du succès, implosant en 1982. Debbie Harry et Chris Stein, ensemble, ponctuent le documentaire d'interventions frappées au coin du bon sens, et glissent, en guise de conclusion, qu'admettre les erreurs pour apprendre d'elles est crucial. C'est, en tout cas, une de ces choses qui font la différence entre un très grand groupe et les autres. ❑

Posada sous peyotl

En préambule de **"Record Art Cover"** (autoproduction), Manuel Decker rappelle l'importance d'un bon visuel choc pour entrer dans l'Histoire du rock. Ainsi, comment parler du premier Velvet Underground sans citer la banane warholienne, la Butcher cover des Beatles et autre pochette stonienne à braguette incorporée. Dépassant la simple énumération généralement rencontrée dans les ouvrages liés au genre, Manuel Decker propose toute une série de thématiques qui remettent en lumière le génie des concepteurs de pochettes. Fer de lance d'une génération punk riche en talent, le collectif Bazooka aura aussi bien auréolé les disques des Stooges, Starshooter, Alain Bashung que la compilation "Skydog Commando". Réunis dans les mêmes pages : le pop art, Jean Solé, Dali, David Stone Martin, Crumb, Toulouse-Lautrec, Vasarely, Peellaert...

Habitué des pages du "New York Times" et du "New Yorker", Koren Shadmi délaisse les grandes figures de la culture pop pour s'intéresser cette fois au groupe le plus représentatif de la Grosse Pomme. Avec **"The Velvet Underground — Dans L'Effervescence De La Warhol Factory"** (La Boîte A Bulles), le dessinateur s'attarde plus particulièrement à décrypter les rouages de la mécanique complexe que formait le duo de compositeurs Lou Reed et John Cale. De leur première rencontre à la fin de l'année 1964 à l'arrivée d'Andy Warhol dans l'équation, les rapports entre ces deux accidentés de la vie sera une succession de hauts et de bas. Abonnés au succès *a posteriori*, ils finissent par se séparer dans la rancune la plus tenace qui soit. Entre une narration fouillée jamais rébarbative et un dessin qui colle au sujet, Shadmi ajoute un bon moment de lecture à une histoire new-yorkaise qui n'est pas près de finir.

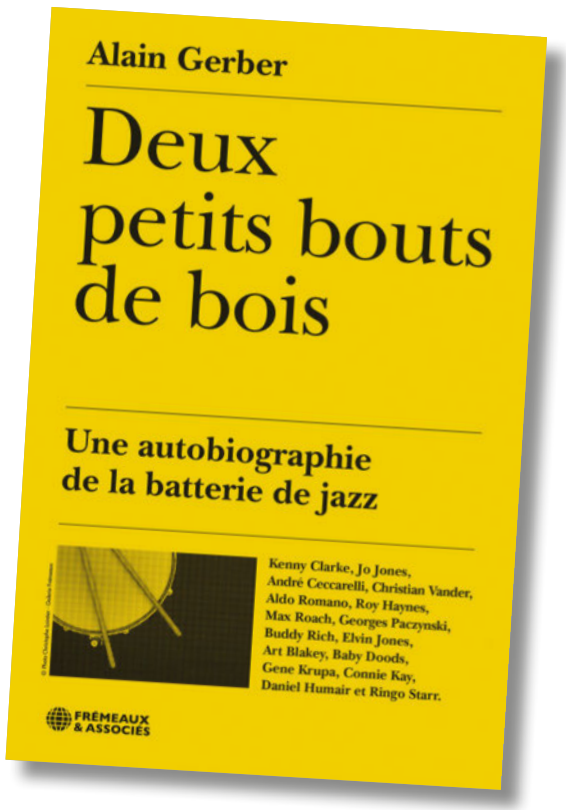
Surfant avec bonheur sur la vogue du polar scandinave, le journaliste Nicolas Beuglet décroche le jackpot dans la seconde moitié des années 2010 avec sa trilogie dédiée aux aventures de la glaciale inspectrice norvégienne Sarah Geringën. Revisité par Pierre Makyo, **"Le Cri"** (Philéas) est une adaptation du premier épisode dans lequel le scénariste a choisi de se débarrasser de tous les passages susceptibles de ralentir le rythme. Dans un HP du côté d'Oslo, un suicidé avec un chiffre énigmatique scarifié sur le front attend l'inspectrice. Très rapidement, celle-ci comprend qu'il y a un os : le type s'est autant suicidé que l'ancienne soldate des forces spéciales est bonne sœur. Histoire pleine de rebondissements sur fond d'expériences de manipulation des esprits, cette BD speedée vaut aussi par le véritable tour de force réalisé par le dessinateur Laval Ng. A partir d'un choix de couleurs froides, il s'empare de l'histoire en lui imprimant sa marque à travers des successions de plans cinématographiques.

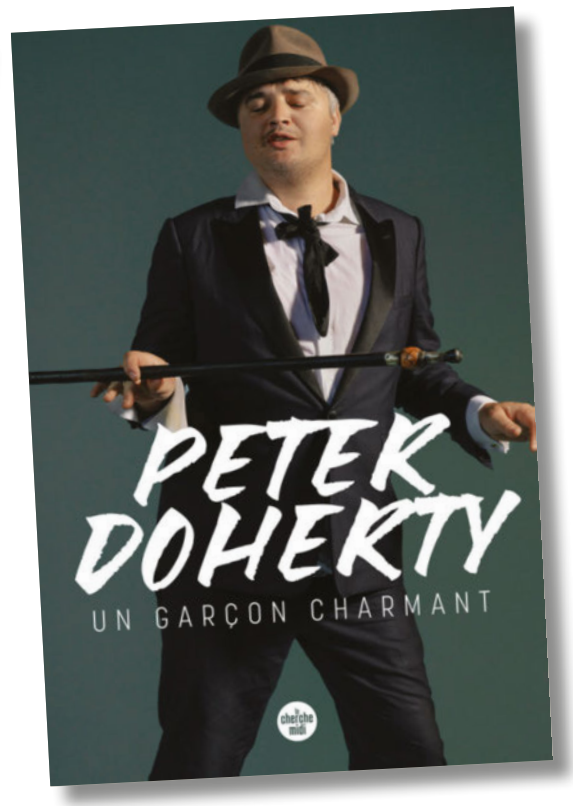
Deux ans après un "Hound Dog" d'exception, Nicolas Pegon revient avec **"Le Feu De Saint Antoine"** (Réalistes), un ouvrage de poche dont le contenu graphique est le chaînon manquant entre les enluminures du Moyen-Age et la musique psychédélique des années LSD. Entièrement réalisée en couleurs fluorescentes avec une narration digne d'un riff de Hawkwind, l'ouvrage raconte les tribulations d'un religieux au XV^{ème} siècle de notre errance moderne. Alors que sa foi est violemment prise à partie par le doute, notre bon moine-boulanger se retrouve dans le pétrin après avoir utilisé de la farine contaminée par un champignon riche en substances hallucinogènes. Alors que le brave homme espérait un signe de Dieu, il se retrouve en communication avec Antoine, un psychonaute de maintenant qui l'invite à venir contempler le linoléum de sa cuisine pour se détendre. C'est le début d'un dialogue entre deux personnes aux idées diamétralement opposées mais qui arrivent à discuter sans échanger de coups. Totalement, cette BD courte inspirée par Posada sous peyotl est une expérimentation visuelle qui dépasse le cadre habituel de la BD conventionnel. ❑

Le gros plan du Géant

Depuis "Love Song" et toute une litanie d'albums pleins de musique, Christopher est un dessinateur qui n'a pas besoin d'un accordeur pour sonner rock. Sur un scénario du couple Vassilissa et Philippe Thirault, et dans un style que ne renierait pas Serge Clerc, le trio propose "Les Beatles A Paris" (Robinson), un retour en détail sur les trois semaines passées dans la capitale par les Fab Four entre le 14 janvier et le 5 février 1964. Période charnière entre la Beatlemania confirmée au Royaume-Uni et la future déferlante américaine, ce séjour marqué par une série de concerts à l'Olympia montre le groupe quasiment en vacances dans un pays qui n'a pas encore pris la température de l'événement. Bourrée d'anecdotes plutôt cruelles sur le manque de vision de la presse, cette BD démontre avec brio que c'est grâce à ces trois semaines que "Can't Buy Me Love" a vu le jour. Ce n'est pas rien.

Les batteurs parlent aux batteries





Deux Petits Bouts De Bois,
Une Autobiographie De La Batterie De Jazz
ALAIN GERBER
Frémeaux Et Associés

Etant largement établi le fait que la plupart des auteurs sur la musique sont des obsessionnels et des maniaques, étant également établi le fait que la compulsion évangélique de ces doux dingues peut les entraîner très loin sur n'importe quelle niche autour de leur sujet favori, penchons-nous aujourd'hui sur le cas, inhabituel en ces pages, d'Alain Gerber pour son ouvrage explicitement intitulé "Deux Petits Bouts De Bois, Une Autobiographie De La Batterie De Jazz". Du jazz, ici ? Oui, alors c'est vrai que c'est pas notre premier choix musical et que longtemps, sauf exception, on n'a pas été dans les meilleurs termes mais, alors que les dates de naissances respectives des deux genres commencent à se confondre dans une même préhistoire musicale, on ne peut que reconnaître que, non seulement le jazz et le rock ont entre eux plus en commun qu'avec la plupart des nouveaux genres plus récents — *pas d'autotune déjà, putain !* — mais surtout que leurs préceptes respectifs reposent sur la même base, le primordial rythme et son incarnation terrestre — quoique parfois divine — la batterie. Alain Gerber, prolifique romancier, homme de radio, critique et journaliste de jazz est aussi un batteur amateur acharné et un passionné, pour le moins, de ces miraculeux petits bouts de bois, et c'est au fil de son autobiographie qu'il nous en distille les enseignements quasiment philosophiques que leur fréquentation poussée lui a appris. "*Fétichisme des accessoires*" ou pure et simple obsession, le diagnostic est en suspens pour Gerber mais les non-batteurs vont apprendre un paquet de trucs : "La Baguetterie" n'est pas une boulangerie spécialisée mais bien une boutique de baguettes, les batteries parlent aux batteurs : *"Ma batterie ne me cachait pas qu'elle avait attendu un autre genre de pilote. Rien ni personne ne m'aura fait comprendre avec si peu de tact que j'étais devant mon attirail une personne déplacée."* Et les batteurs parlent aux batteries : *"J'entends par là une cymbale susceptible de m'offrir ce que je n'étais pas, moi, en mesure de lui apporter. Celle qui fabriquerait elle-même les sonorités que je rêvais d'en extraire"*, la couleur des baguettes influe sur le jeu et certaines font peur : *"Il y avait là des gourdins 3S de chez ProMark USA propres à assommer les promeneurs attardés sur le boulevard. Des machins en fibre de carbone, noirs comme le diable à un bout, à l'autre rouges comme l'enfer... J'avais opté en faveur de baguettes japonaises ProMark M en métal, froides, hi-tech, dignes du bloc chirurgical, inhospitalières au possible."* On le comprend vite, Gerber n'a jamais pensé être lui-même un très grand batteur mais ce détail technique n'a à aucun moment entamé ni sa passion ni sa fascination pour les âmes qu'il prête aux batteries et aux baguettes. C'est donc une autobiographie bourrée de digressions, d'à-propos et d'anecdotes sur le jeu, les goûts et les couleurs — Red Sparkle ou Black Oyster ? — des grosses caisses des grosses stars évoquées sur la couverture — un peu — et sur la vie de Gerber — beaucoup — sans toutefois parvenir à dissimuler la folie douce de l'auteur, sa baguettemania et sa ferveur, aussi frappante que sympathique.

Peter Doherty,
Un Garçon Charmant
PETER DOHERTY & SIMON SPENCE
Le Cherche Midi

Rarement un jeune musicien aura suscité autant d'excitation dans les tabloïds et d'enthousiasme chez les critiques rock que le jeune Peter Doherty dont la litanie d'embrouilles, de scandales moisis, de disques prometteurs, de condamnations et de fiancées stars ont assuré depuis sa présence dans les médias avec une constance inédite et donc, forcément, dans la mire d'un éditeur. Lequel éditeur, pas fou, a vite compris que jamais Doherty ne se prêterait de lui-même à l'exercice et comme il refusait aussi toute idée de ghost-writer, il lui a envoyé le vétéran Simon Spence pour l'interviewer et en tirer, à terme, un livre. C'est donc cet ouvrage qui sort maintenant, fruit de dizaines d'heures d'entretiens mis en forme chronologique par Spence qui, un peu bizarrement, l'a écrit à la première personne comme une autobiographie le serait. Pour autant, Doherty joue la transparence totale et raconte, sans fard ou feinte contrition, les détails des nombreuses extravagances et sales conneries qu'il a commises, le tout, bien sûr, sous l'emprise d'un vaste choix de drogues. Ceci expliquant cela, il a donc ruiné ses meilleures relations, raté toutes ses opportunités, craché de mille façons sur tout son entourage et c'est seulement depuis quelques années qu'il est clean et enfin heureux en père de famille installé en France. Franc et bavard, le livre oscille donc entre l'évocation d'un Doherty poète et passionné musicien et celles de scènes dignes de "Trainspotting" et carrément crapoteuses. Avouons-le, on aime bien Doherty quand même, et on a appris plein de trucs, même certains dont on se serait passé mais on ne peut s'empêcher d'espérer le jour où Doherty lui-même racontera son histoire. ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

“Y a-t-il des vampires dans la place ?”

The Psychotic Monks

Photo Laurent Besson

The Psychotic Monks

10 JANVIER, GAÎTÉ LYRIQUE (PARIS)

Si “Pink Colour Surgery” avait de quoi déboussoler musicalement le fan par ses excursions noise et electro, le quatuor parisien toujours réputé pour ses prestations scéniques radicales bonde sans problème le centre culturel dédié aux arts numériques. L’occasion idéale pour ces militants et porte-parole des minorités de mettre en avant leur engagement pour la paix à Gaza avec des interventions de plusieurs activistes et de s’élancer dans une violente cavalcade saccadée en son 5.1. Rythmes et stroboscopes épileptiques sur “Crash”, timbre chevrotant de Paul sur l’étirée “Décors” pendant que Martin hurle ses pulsions sur un solo de trompette déclinant : le public encaisse l’intensité comme il peut, les yeux grands ouverts ou dans une trans extatique. Mais ne sort pas indemne de la performance de ses musiciens qui ont choisi l’art comme outil de réflexion sur le quotidien.

MATTHIEU VATIN

Servo

16 JANVIER, BOULE NOIRE (PARIS)

Ce ténébreux trio s’était fait remarquer dès 2016 avec sa cold wave shoegaze de bon aloi avant d’être adoubé par John Dwyer lui-même, puis d’être signé sur le pointilleux label Fuzz Club. Mais pour la fête célébrant la sortie de leur troisième disque, “Monsters”, les Rouennais ont considérablement durci leur propos : guitare bruyante portée par chant gothique dès l’inaugurale “Thank You/ Maniac”, krautrock psyché pour le violent “Day And Night Monsters” ou décollage brutal sur “Yajna”. La musique répétitive et sombre de Servo fracasse et évoque l’aliénation, la folie ou l’isolation. Impressionnant de maestria, le groupe, cérébral et peu loquace, se concentre sur ses instruments et nombreuses pédales d’effets pour livrer une furieuse heure musicale ponctuée par la douce vieillerie onirique “Ô God”.

MATTHIEU VATIN

Maxwell Farrington & Le SuperHomard

18 JANVIER, PETIT THÉÂTRE DE LA PASSERELLE (SAINT-BRIEUC)

Quelques jours avant la sortie de leur second album, le crooner australien Maxwell Farrington, le supercrustacé Christophe Vaillant et leur excellent groupe de musiciens ont offert deux soirées de douce ivresse pop dans le magnifique écrin de la Passerelle, petit théâtre à l’ancienne qui sied parfaitement aux ambiances feutrées de l’ensemble. Porté par un groupe virtuose — qui reproduit de façon convaincante les arrangements sophistiqués des albums —, le facétieux Farrington a autant séduit le public par son cabotinage que par sa capacité à traverser les octaves de sa voix chaleureuse. Une belle soirée pour un groupe qui mérite d’être vu en concert.

ERIC DELSART

Saint Agnes

6 FÉVRIER, ETOILES (PARIS)

“Y a-t-il des vampires dans la place ?”, questionne Kitty A. Austen, énergique co-meneuse du gothique quartette, cuir clouté et fard à paupières sanguinolent. Dans l’ancien cabaret de la rue du Château-d’Eau, les spectateurs se convertissent un à un au culte de Saint Agnes, sciés par la puissance sonore déployée par ce quartette mixte et paritaire. La charismatique anglaise, déchaînée, scande et éructe, tandis que Jon James Tufnell, imposante silhouette aux cheveux bleutés, écrase l’audience sous de lourdes et (parfois) dissonantes guitares, entre Tom Morello et Trent Reznor. Sous un halo de fumée, Andy Head fait trembler les murs d’une frappe titanesque évoquant Dave Grohl, bien épaulé par la bassiste Maxine Cahill. “Vampire” et “Outsider” ensorcellent avant “This Is Not The End”, ballade sensible dédiée par Kitty, les yeux fermés, à sa mère disparue. Sur “Repent”, très Rage Against The Machine, elle bondit dans une foule en plein pogo, avant l’exutoire rageur de “Middle Finger”, qui clôt une prestation trop courte — cinquante petites minutes — mais totalement convaincante.

JONATHAN WITT

Robert Finley

6 FÉVRIER, ROCKSTORE (MONTPELLIER)

Ses albums produits par Dan Auerbach sonnent tellement bien qu’on appréhendait de le voir sur scène. Combien de “soul men” de légende a-t-on vu cachetonner avec des mercenaires ringards ? Réponse : beaucoup — Johnny Guitar Watson, Rufus Thomas, Bobby Womack et tant d’autres... Mais les craintes étaient infondées. Le trio de blancs-becs accompagnant Robert Finley est impeccable : un bassiste souple et discret, un batteur excellent mais sobre (qui chante !) et un guitariste barbu à chapeau et veste en jean — look millésimé George Harrison 1971 — parfait. Avec sa fille aux chœurs, Finley interprète d’une voix sublime des chansons très personnelles, allant du blues à la soul, ponctuées de speeches drôles et touchants. Un concert incroyable, devant une salle bondée. Un truc presque anachronique.

STAN CUESTA

Saint Agnes

Photo Christophe Favière

En solo et sans gomina

Les Nuits De L'Alligator

26, 27, 28, 31 JANVIER ET 7 FÉVRIER, MAROQUINERIE (PARIS)

Le sympathique festival itinérant fêtait sa 18ème édition avec au programme les musiques traditionnelles américaines interprétées dans douze salles à travers la France.

Théo Lawrence

Pour la partie parisienne, soirée one-man-bands avec, pour débuter, le jovial **Matt Van T.**, sa guitare folk, son harmonica autour du cou et son lourd accent sudiste, mais qui est originaire de Lille. Americana, bluegrass, hillbilly, le Nordiste dompte les genres et charme avec "Lone Lazy Fella", son ode à l'oisiveté. Dix ans après la sortie de "Moan Snake Moan", le Suédois **Bror Gunnar Jansson** fête avec élégance, émotion et dextérité cet anniversaire qui coïncide également avec son premier passage au festival, et clôture sa raffinée prestation par une impétueuse version du "Ain't No Grave" popularisée par Johnny Cash. Le lendemain, les Néerlandais de **Jimmy Diamond** en formule trio ne se ratent pas pour leur premier concert français et défendent "You Radiate", leur disque fasciné et façonné par l'americana seventies avec assurance et bonne humeur. **Israel Nash** n'est plus à présenter, même si "Ozarker", son dernier disque, et sa production moins vintage ont pu faire débat parmi ses fans, sur scène c'est l'épiphanie avec un son massif et un groupe prodigieux, chaudement acclamé. Troisième soir bipolaire entre **Nat Myers** et son blues rural, produit par Dan Auerbach, qui invite à taper du pied, et la grâce de **Théo Lawrence**. En solo et sans gomina, le crooner dégaine une vingtaine de titres tirés de ses récents "Chérie" et "Pickin & Singin' " et d'autres inédits jamais enregistrés (les fabuleux "Date With Myself" et "Penny's Chair") avec une élégance folle. En milieu de semaine, **Muddy Gurdy** réalise le grand écart entre l'Auvergne et ses légendes volcaniques mêlées à la musique traditionnelle du Mississippi. L'intrigant trio français (chanteuse-guitariste, un joueur de vielle à roue et un percussionniste) s'avère une excellente surprise, entre son entêtant "Mg's Boogie" composé en altitude et sa reprise en final de "Skinny Man" de RL Burnside avant l'attraction funk **Gypsy Mitchell**. Agé de 72 ans et en pleine forme, le guitariste lance (enfin !) sa carrière solo après avoir fait ses gammes dans The Relatives et débarque sur le "Jungle Boogie" de Kool And The Gang tel un boxeur revanchard et une grosse dose de fun, de gospel et de psychédélisme toute en open tuning avant une version majestueuse de "Knockin' On Heaven's Door" en rappel. Pour l'ultime soirée, et comme à son habitude, la fabuleuse paire brasilo-danoise de **The Courettes** dynamite la salle de la rue Boyer en délaissant le côté *spectorien* de ses morceaux sur disque pour un énervé set garage tout en sueur. **Gyasi** ne sourcille pas et l'intégration de Leilani Kilgore en tant que nouvelle guitariste donne encore plus d'épaisseur à la fantastique épopée anachronique offerte pendant une heure et demie par le phénomène rétro-glam-seventies en clôture du festival.

MATTHIEU VATIN

Photo Alice Lépée

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Métro ligne 1, vendredi 26 janvier, 22 h 30 entre Gare de Lyon et La Défense. Un crackeur va et vient, en mauvais état. Un jeune type qui n'a pas l'air blindé lui donne un billet de 20 euros. Il est ému, le remercie, s'assied, engage la conversation tout en se grattant les couilles. C'est un Américain, noir, à la voix précieuse et aux mots choisis. Il y a quelques instants, c'était un zombie, maintenant on dirait James Baldwin. Qu'est-ce qu'il a bien pu faire avant et comment se retrouve-t-il ici dans cette panade ? A Etoile, il prend la ligne 2 pour aller se ravitailler à Stalingrad et demande nos prénoms. Le garçon au billet s'appelle Loris, merci à lui pour ce moment d'humanité.

Album du mois : Maxwell Farrington (qui ressemble au Loris du métro) & Le SuperHomard ont pris la place de The Divine Comedy, sans l'emphase et le surjeu, ils succèdent au grand Barry Ryan et à Cathal Coughlan sur le podium de la pop orchestrale et lyrique. Leur nouvel album, "Please, Wait…" (Talitres) est formidable dès le premier titre, "The Boat", qui devrait passer partout pour qu'on se souvienne qu'une chanson ça peut être ça, une grille qui s'étire, un prérefrain majestueux, des cordes et des vents qui montent un peu plus à chaque tour.

Bravo à Born Bad de publier une anthologie du Kiosque d'Orphée ("Une Epopée De L'autoproduction En France, 1971-1993"), longtemps presseur spécialisé dans les petites quantités et label à compte d'auteur dans le même esprit que La Pensée Universelle pour les livres, ou certains distributeurs numériques qui vendent leurs services aux artistes aujourd'hui. Il y a de tout sur cette compilation, des lycéens, des étudiants en chimie industrielle, des pionniers électroniques, désormais ce n'est plus la rareté de ces morceaux qui en fera l'intérêt mais la musique elle-même. Le Pop Club, quant à lui, sort une nouvelle collection de 33 tours, "Les Séries De Velours", sorte de nouvelle librairie musicale (lepopclub.com) et on ne peut que saluer, une nouvelle fois, l'activisme de ce jeune label.

Encore beaucoup de morts ce mois-ci, Mary Weiss, Wayne Kramer, évoqués dans notre magazine, Paul Rambali, qui a fait les grandes heures du New Musical Express et The Face avant de s'établir en France et d'écrire dans ces pages. Slim Pezin, lui, a été la première gâchette des studios français, de T-Bone Burnett au "Soul Makossa" de Manu Dibango en passant par Cerrone, Bruno Coulais et des milliards de disques où on entend sa guitare. Après Pierre-Alain Dahan, disparu il y a dix ans, c'est le deuxième de ces requins de légende qui nous quitte, quel dommage que personne n'ait jamais voulu faire un doc sur cette équipe. Morgane Production vient d'abandonner le projet d'un film sur Mickey Baker, aucune chaîne n'était intéressée, c'est le paradoxe d'une époque qui se gargarise de diversité avec insincérité. L'an dernier, pour le centenaire du Snep, nous avons voulu honorer Nicole Barclay, car c'est elle qui avait eu les intuitions industrielles, du microsillon au multipiste. Refus d'un grand hebdomadaire féminin : "Il n'y a rien sur elle sur internet". Je suis heureux d'avoir pu faire parler Slim dans mon émission Face B, sur Inter il y a dix ans, et dans le podcast "Aux Studios — Les Dessous De La Musique" avec Nova, où nous nous attachons à recueillir des témoignages comme celui de Benny Malapa, qui a été déterminant dans la première vague du rap en France. L'émission et le podcast sont toujours en ligne.

Avalanche de livres épatants : Alain Kruger et Jean Ollé-Laprune, "Pascal Thomas, Souvenirs En Pagaille" (Séguier, 21 €) ; Thierry Marignac, "Photos Passées" (La Manufacture De Livres, 17 €) sur une "vie de poète" ; Patrice Jean, "Kafka Au Candy-Shop – La Littérature Face Au Militantisme" (Chez Naulleau - Léo Scheer, 19 €), car *"il n'y a pas de position plus amusante et finalement mieux récompensée que celle de dissident au sein d'une société stable et prospère"* (Simon Leys à propos de Sartre). Alain Kan a disparu dans le métro il y a trente-quatre ans, mais son manuscrit "L'Enfant Veuf" (Séguier, 21 €) sort de l'oubli. Pour les quinze ans de la mort du chanteur de Martin Circus, Lesley Jane Phillips publie un livre de souvenirs, d'anecdotes et de photos, c'est émouvant, drôle, instructif, et c'est ici, en téléchargement gratuit ou en livre sur commande : gerardblanc-inedit.com. Jean-Yves Labat, enfin : "Rock Me Amin - De Woodstock Aux Prisons Ougandaises, Bad Trip Pour Un Hit" (Arthaud, 19,90 €) raconte ses tribulations à Kampala façon Malko Linge ou Hunther S Thompson. Venu enregistrer le dictateur en 1977, quelques frasques et la valise de son Synthi AKS prise pour du matériel d'espionnage transforment la plaisanterie en cauchemar. Comme son geôlier, maître des horloges, *"de toutes les bêtes de la terre et des poissons de la mer"*, on ne peut pas dire que la modestie soit le point fort de Mister Frog, mais son récit est aussi captivant sur les arrière-cuisines de Woodstock, d'Albert Grossman, de Bearsville Records ou de Todd Rundgren (Labat joue notamment du synthétiseur sur "A Wizard, A True Star") que sur celles du palais présidentiel.

Halte au feu : mes excuses à Claude Rovacchi et au chauffage au bois pour mes considérations énergétiques intempestives et brouillonnes le mois dernier. Pour me rattraper j'écoute la reprise du "Fire" d'Arthur Brown par Lizzy Mercier Descloux. C'était une amie de Jac Berrocal, qui s'apprête à devoir quitter son antre des Gobelins, dans lequel il vivait depuis des lustres. Au mur, une affiche d'Ingrid Caven, des chromos de Vince Taylor, avec lequel il avait enregistré "Rock'n'Roll Station" en 1976, partout des lettres, des articles, un scrapbook mural qui va finir dans des caisses. Il a invité quelques amis pour dire adieu à son deux-pièces, et sort un album, "Boîte Boîte" (Akuphone), n'attendons pas qu'il soit trop tard pour lui rendre hommage. ❑

Photo Bruno Berbessou

160 PAGES
FORMAT : 23,5X31 CM
PRIX : 34,95€

184 PAGES
FORMAT : 23,5X31 CM
PRIX : 34,95€

144 PAGES
FORMAT : 205X269CM
PRIX : 17,95€

BOUTIQUELARIVIERE.FR

SIMPLIFIEZ-VOUS
LA VIE
COMMANDEZ
EN UN FLASH

184 PAGES
FORMAT : 23X28 CM
PRIX : 34,95€

144 PAGES
FORMAT : 23,5X31 CM
PRIX : 29,95€

BON DE COMMANDE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : CASA ÉDITIONS
Service VPC - 45 avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex

OUI, JE COMMANDE :

☐ Pour les paniers inférieurs à 35 euros, participation au frais de port - Prix : 3 €

☐ Polnareff - Beau-livre - **PRIX : 34.95€** - **REF : 69456**
☐ Elvis Presley - **PRIX : 34.95€** - **REF : 66734**
☐ Tina Turner - Queen of rock'n'roll - **PRIX : 17,95€** - **REF : 69190**
☐ Bruce Sprigsteen - **PRIX : 34.95€** - **REF : 66632**
☐ Françoise Hardy- le temps de l'amour - **PRIX : 34.95€** - **REF : 66116**

Je choisis de régler par :
☐ Chèque bancaire à l'ordre des **EDITIONS LARIVIERE**

Pour régler par carte bancaire,
reportez vous au flash code ci-dessus

MES COORDONNÉES :

CASAPAGE23

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Email (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles des partenaires.

*Tarifs France métropolitaine 2023. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 3 44 62 43 79 ou par email : abo.lariviere@ediis.fr

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement.
Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com.

Son-Vidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma

Jusqu'au 19 mars
CONCOURS

PLONGEZ AU CŒUR DU JAPON FÉODAL!

Gagnez un système home-cinéma Yamaha True X
et des goodies Disney+
sur Son-Vidéo.com.

UNE SÉRIE ORIGINALE

Avec Contrôle Parental

FX

将軍 SHŌGUN

UNE SÉRIE ORIGINALE
Dès maintenant Disney+

©2024 Disney et ses sociétés affiliées. Tous droits réservés. Abonnement par une personne majeure requis. Voir conditions sur DisneyPlus.com.